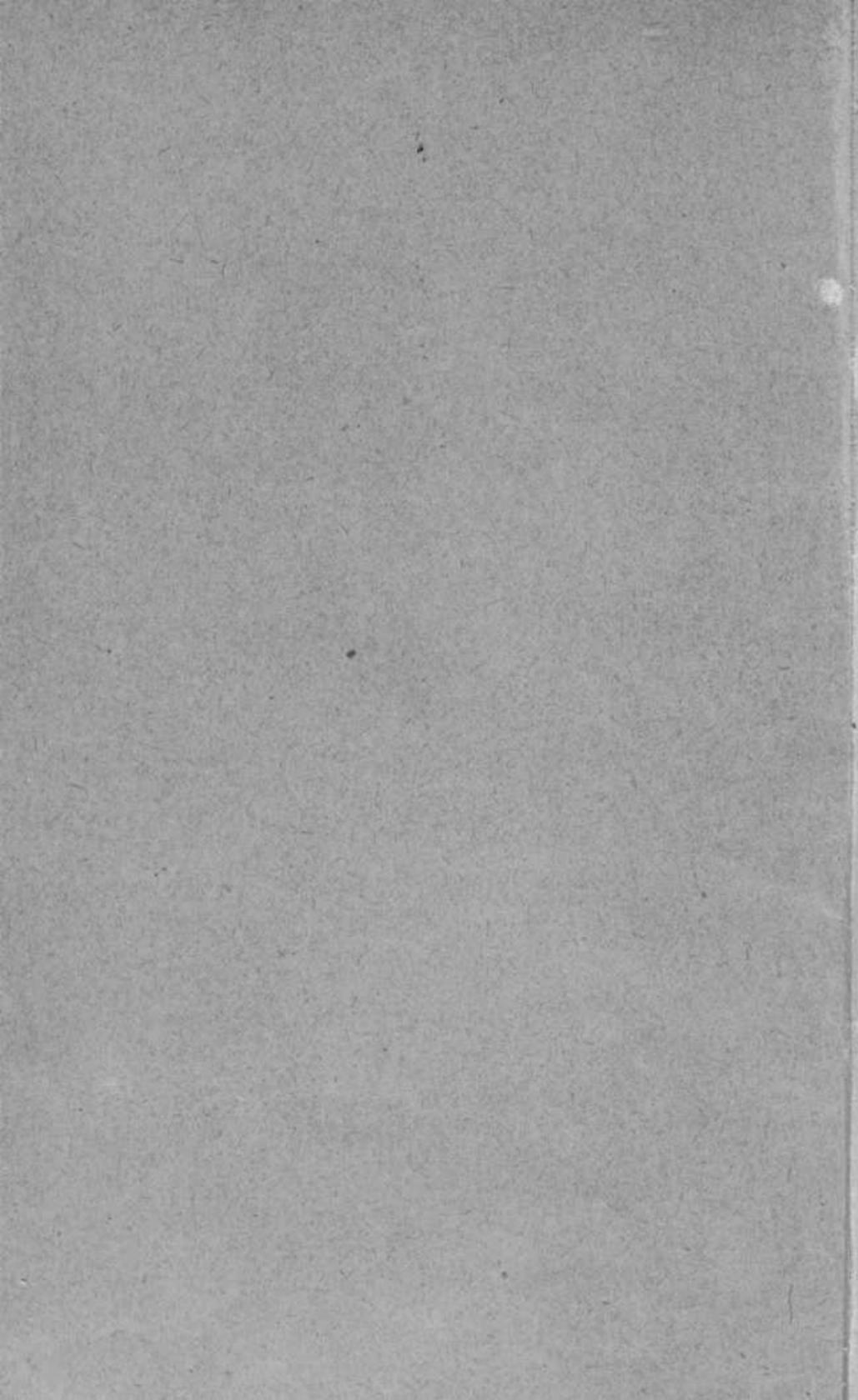
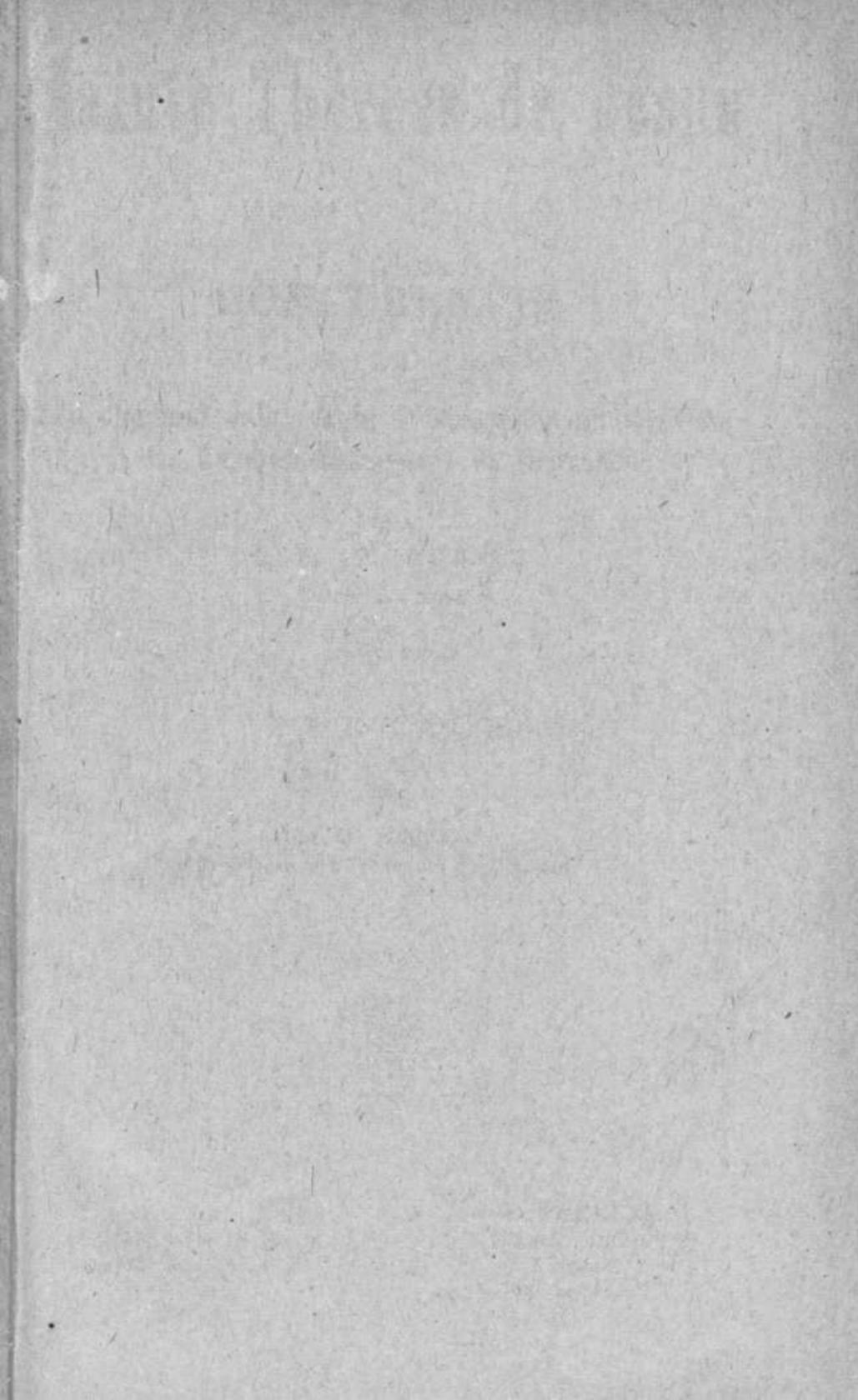


1/2

AT
RE
ST









Sainte Thérèse de Jésus

CONFÉRENCES

DONNÉES A L'OCCASION

du cinquantenaire de la Restauration du Couvent
des Carmes déchaussés de Bruxelles

PAR

le R. P. **HUBERT**

Carme déchaussé.

PRÉFACE

PAR

le D^r **HAVET**

Professeur à l'Université de Louvain.



LIERRE

JOSEPH VAN IN & C^{ie},
Imprimeurs-Éditeurs,
Grand'Place, 38.

BRUXELLES

ALBERT DEWIT,
Libraire,
Rue Royale, 53.

Imprimi potest
P. Gabriel a B. Maria
ab Angelis
C. D. Provincialis.
Bruxellis, 25 Decembris 1909.

Imprimatur.
Mechliniæ, 22 Martii 1910.
J. THYS, can., lib. cens.

UN MOT AU LECTEUR

Parmi les âmes héroïques que l'Eglise catholique a placées sur ses autels, il en est peu qui, comme Thérèse de Jésus, intéressent à la fois croyants et incroyants.

Aux croyants elle apparaît souvent, trop souvent à notre avis, comme une sainte toujours ravie en extase, dédaigneuse de notre vie quotidienne.

Aux incroyants, elle apparaît comme une artiste peut être, comme un des maîtres classiques de la belle langue castillane, mais certains voudraient découvrir en elle je ne sais quelle maladie qui en ferait la patronne des hystériques.

Pour ceux-ci, la lettre-préface que le Docteur Havet, professeur à l'Université de Louvain, a bien voulu m'autoriser à publier en tête de ces pages, mettra les choses au point.

Qu'il soit remercié de ce qu'il a bien voulu mettre sa science et sa plume au service de la cause qui est si chère à tous les enfants et à tous les nombreux admirateurs de la Vierge d'Avila!

Pour les autres, les conférences que je livre à la presse et qui furent données pour la plupart lors du cinquantenaire de la restauration du couvent des Carmes déchaussés à Bruxelles, les désabuseront de certaines légendes trop longtemps accréditées dans le public.

S^{te} Thérèse fut une grande mystique, mais cela ne l'empêche pas d'être humaine, de condescendre à nos faiblesses. Si elle fut femme, si elle garda les qualités délicates de son sexe, elle eut un caractère viril qui faisait dire à un de ses contemporains : « C'est plus qu'un homme cette femme : c'est plusieurs hommes, et des plus hommes que j'aie jamais vu! »

Les luttes qu'elle dut traverser pour établir sa réforme nous dévoilent l'énergie indomptable de son âme. Mais ses panégyristes ont trop souvent le tort de juger de ces luttes acharnées sans tenir compte des moeurs du XVI^e siècle, de l'influence du milieu, de ce caractère fougueux particulier aux habitants du midi.

Cette remarque a son importance, vu le caractère tendancieux de certain compte-rendu de journaux au sujet d'une conférence donnée sur la Sainte dans nos cercles catholiques.

Puissent ces quelques pages décider ceux qui les liront à étudier la belle et noble vie de la Vierge d'Avila. Ils reconnaîtront qu'elle est bien faite pour notre temps. Ils puiseront au contact de ses œuvres l'enthousiasme et l'énergie du bien.

P. HUBERT DE ST-MICHEL,
Carme déchaussé.

Bruxelles, 8 décembre 1909.

Sainte Thérèse de Jésus.

LETTRE-PRÉFACE

DU

D^r HAVET

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

RÉVÉREND PÈRE,

Vous me faites l'honneur de me demander mon opinion au sujet de la maladie dont sainte Thérèse aurait été atteinte.

Permettez-moi de vous faire observer tout d'abord que la prétendue hystérie de sainte Thérèse est une de ces légendes comme il en existe tant, non seulement sur les saints de l'Eglise catholique, mais sur la plupart des hommes de génie, sur ceux qui par leur intelligence ou leur héroïsme sont l'honneur de l'humanité.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher l'origine de ces légendes. La source principale, parce que c'est elle qui alimente les autres, vient de la science à tendances irréligieuses dissimulées ou nettement avouées. Des savants paraissant très versés dans des sciences peu connues, peu accessibles au vulgaire, façonnent avec patience et prudence une vérité dont le caractère le plus saillant sera, au fond, son caractère antireligieux. Cela ne réussit pas toujours; c'est dans l'ordre des choses humaines; et quand ils n'ont pas su réfréner suffisamment leur audace, quand la prudence leur a fait défaut, il arrive à ces

savants ce qui arrive quelquefois à ceux qui préparent des engins destructeurs, ils sont les victimes de leurs propres machinations.

Voyez, par exemple, les ovations d'un genre plutôt désagréable qu'a valu récemment à Haeckel sa science antireligieuse.

Cependant, il faut l'avouer, ces tentatives de destruction religieuse par la science ont trop souvent un succès apparent; la victoire n'est que partielle et momentanée, il est vrai, mais enfin elle produit des désastres souvent difficiles à réparer.

A toutes les époques de l'histoire on voit des savants, dressés de toute leur taille contre la Religion dans une lutte où il semble à certains moments qu'ils vont terrasser l'ennemie, l'éternelle ennemie! Ce spectacle terrifie beaucoup d'âmes; la terreur paralyse leurs forces; elle en fait passer un certain nombre dans le camp ennemi où il y a des cris de joie et où l'on fête trop tôt la victoire. Cette victoire, heureusement, ne sera jamais complète ni définitive parce que ceux qui entreprennent la lutte sont des géants aux pieds d'argile qui ont tous le même sort : ils tombent épuisés par l'effort, ou bien ils sont tués par le ridicule. — Mais si des sphères relativement élevées et sereines de la Science nous descendons dans les étages inférieurs, dans la masse populaire, c'est là qu'on retrouve transformées, adaptées au peuple, ces légendes, ces idées fausses sur les institutions les plus sacrées, sur les hommes les plus remarquables par leurs qualités, par leurs vertus et surtout sur ceux que l'Eglise catholique a proclamés saints.

Ces idées erronées viennent naturellement des sphères supérieures; elles tombent à point comme des pluies de printemps, sur un terrain très adroitement préparé longtemps d'avance. Elles fournissent, chaque jour, la matière des articles de journaux franchement ou hypocritement antireligieux. Elles inspirent des littérateurs, des hommes de lettres qui mettent sur la scène, les Saints et surtout les Saintes dans des attitudes scandaleuses, injurieuses,

devant un public ignorant ou haineux. Récemment, n'a-t-on pas appris qu'un littérateur de renom dont la fonction, semble-t-il, est d'accumuler toutes les fleurs du beau langage autour de l'adultère, n'a-t-on pas appris qu'il avait représenté sainte Thérèse sur la scène, dans un rôle de vulgaire amoureuse? La Presse, impie ou neutre, le Théâtre voltairien, quels champs fertiles où, chaque jour, l'on récolte par brassées les fleurs du mensonge et de l'erreur dont les parfums détruisent petit à petit tout sentiment religieux, et excitent la haine de tout ce qui touche de près ou de loin à la religion.

Mais le mal ne s'arrête pas là. Dans les sphères supérieures scientifiques, les intellectuels, soit par plus grande maîtrise d'eux-mêmes, soit plutôt par une entente plus égoïste de leurs intérêts, se bornent à répandre leurs idées et à faire passer leurs sentiments de haine dans les sphères inférieures. Dans le peuple, au contraire, presque toujours, l'acte fait suite à l'idée, au sentiment surexcité. Aussi les attentats contre la personne des prêtres, des religieux, des religieuses ne sont-ils pas rares. — Dans certains pays de liberté, d'égalité, de fraternité, des lois sectaires les privent des droits accordés à tout citoyen, fût-il anarchiste, et les dépouillent de leurs biens. Le pain qui revient de droit aux pauvres leur est refusé quand ils prétendent que leurs enfants soient élevés dans la pratique de la Religion. Faut-il rappeler les sanglantes journées de Barcelone? La brutalité de la populace ignorante et excitée par les intellectuels n'est pas moins terrible que celle des forces naturelles. C'est cette brutalité aveugle que l'on retrouve dans toute persécution religieuse, préparée souvent avec patience et persévérance par les intellectuels, qui en laissent presque toujours le soin et les charges au peuple, comme une chose indigne d'eux, dangereuse d'ailleurs pour leur personne.

Cet esprit de persécution n'est pas seulement préjudiciable à ceux qui en sont les victimes, mais il atteint aussi ceux qui en sont animés. Quels ravages ne fait-il

pas dans les intelligences! Des hommes d'ailleurs sains d'esprit dans les affaires ordinaires de la vie, déposent tout bon sens, suspendent toute critique, et dévient lamentablement, quand il s'agit de la Religion, quand il s'agit des Saints, ces héros honorés par l'Eglise.

Ce curieux phénomène d'aberration s'est manifesté le plus intensément et le plus fréquemment à propos de sainte Thérèse. Il n'y a pas de saint qui ait été plus qu'elle en butte à cette sorte de frénésie qui s'empare de certains esprits quand ils se trouvent en face d'un de ces types supérieurs de l'humanité. Il n'y a pas de jugements erronés, il n'y a pas d'injustices ni d'injures qu'on lui ait épargnés. De son vivant même elle subit des persécutions de toutes sortes, dès le moment où elle se mit sérieusement à l'œuvre de la Réforme. Elle s'était à peine retirée, avec quatre de ses compagnes, dans une pauvre maison afin de se soumettre à une règle plus sévère, qu'aussitôt bourgeois, religieux, magistrats, membres du clergé se soulèvent; les magistrats de la ville d'Avila tiennent assemblée sur assemblée; on ne parle de rien moins que de démolir cette pauvre demeure abritant quelques pauvres femmes. Quelle chose étrange que ces tempêtes subites provoquées par un rien, par le désir d'une religieuse de se cloîtrer plus rigoureusement! Au milieu de cette effervescence générale, elle seule ne perd pas la tête; elle est calme, elle se défend quand on l'y oblige; elle se défend avec la sérénité, le talent, la grâce, le bon sens qu'on lui connaît, et dont elle ne se départit pas un instant.

Il en est ainsi dans toutes les persécutions. Faut-il rappeler celle si longue et si cruelle que subirent les premiers chrétiens?

Les Empereurs romains avaient dompté les peuples les plus barbares par la guerre. souvent très rude, mais toutefois humaine. Ils ont jeté aux bêtes féroces du Cirque des milliers d'enfants, de femmes, de vieillards, tous citoyens romains. Pourquoi? Sous le prétexte que ces citoyens

croyaient au Christ crucifié et ressuscité. César, maître du monde, perd la raison rien qu'à l'idée de ce Crucifié! A certains moments cette idée l'obsède, et des intellectuels que l'histoire connaît bien l'y poussant, il inonde le Cirque du sang des chrétiens, il transforme leurs corps en torches vivantes pour éclairer ses jardins. Les Césars se sont succédé, et la pensée du Crucifié n'a cessé de troubler leur esprit, jusqu'au jour où l'un d'eux s'est jeté au pied de la Croix. La persécution avait fait des millions de martyrs, et elle avait montré au monde jusqu'où peut aller la barbarie antireligieuse.

Cette persécution débuta d'ailleurs avec les mêmes caractères de férocité et de folie il y a plus de dix-neuf cents ans, à Jérusalem, devant le tribunal de Ponce-Pilate. Les princes des prêtres, les membres du Sanhédrin, les intellectuels de cette époque avaient répandu adroitement dans la foule, des légendes sur le compte de Jésus, que l'on aimait cependant et que l'on avait acclamé peu auparavant parce qu'il avait guéri des malades et ressuscité des morts. Ils l'accusaient hypocritement, eux qui avaient dans le cœur la haine de César, de vouloir détrôner César, le maître du monde, dont les innombrables légions parcouraient les terres alors connues. La clameur sinistre, épouvantable de la populace juive réclamant la mort de l'Innocent retentit encore après vingt siècles.

Cette persécution est continue; elle se manifeste en tout, partout et toujours, à des degrés divers, avec une intensité plus ou moins prononcée. De temps en temps, sur l'un ou l'autre point du globe, elle éclate terrible et ravage une contrée plus que ne saurait le faire la tempête la plus dévastatrice. Durant les accalmies, alors que tout semble au repos, à la paix, le travail de destruction continue caché, invisible mais actif, dans toutes les directions et dans tous les domaines; domaine artistique, domaine littéraire, domaine politique, domaine scientifique. Dans tous ces champs de l'activité humaine,

une foule de légendes, une foule d'erreurs ont cours; elles se sont insinuées doucement, et insensiblement ont été acceptées, sans que l'on se soit même demandé d'où elles venaient, quelle était leur véritable origine. Mais toutes concourent à la persécution religieuse, à la destruction de la Religion. C'est surtout dans les sciences psychiatriques encore peu connues et imparfaitement explorées qu'on les rencontre. Elles y ont été introduites par des savants sans vraie méthode intellectuelle et dont le seul but est de ravalier tout ce qui apparaît noble, grand, dominant d'un peu haut les banalités et les médiocrités qui constituent une partie notable de la Société. — Pour eux, les hommes de génie, et surtout les saints sont des fous, des anormaux, ou des paranoïques, pour parler leur langage.

Peu importe leur intelligence supérieure, leurs vues élevées, généreuses, leurs actions héroïques, leur inébranlable énergie, leur patience, leur bonté, leur œuvre en un mot, tout cela n'a pas de valeur ou plutôt, tout cet ensemble de qualités constitue pour eux la preuve d'un état mental anormal. Si à cette supériorité intellectuelle et morale vient s'ajouter une certaine faiblesse physique, celle-ci est étudiée dans les moindres détails. On augmente son intérêt comme à plaisir, on s'y arrête avec complaisance, on lui donne des développements tels qu'elle seule domine, et apparaît désormais comme le fait important et saillant de toute la vie d'un homme chez lequel on s'attendait à voir mettre en relief sa vigueur intellectuelle et morale vraiment supérieure. Et ce n'est pas sans mélancolie et sans tristesse que l'on voit la plus magnifique parure de l'humanité détériorée, transformée, défigurée par des mains vulgaires et brutales. Hystériques, hystéro-épileptiques, ou épileptiques, tous ces hommes et ces femmes héroïques qui sont l'honneur, la splendeur et la gloire de la terre!

César Lombroso, qui probablement avait une santé robuste, l'estomac complaisant et un cerveau normal-

type, s'entendait à déceler les stigmates de la folie chez les autres. A son avis, l'homme de génie, le héros, le saint sont des malades tout aussi bien que l'homme criminel. Il a osé écrire d'un savant italien illustre entre tous, César Beccaria, « qu'il était frappé d'hystéro-épilepsie, souvent halluciné, souvent perverti jusqu'à la folie morale dans le sentiment, et jusques à l'infantilisme et à l'imbécillité dans l'intelligence ». Est-ce assez clair, assez précis et charmant? Notez que le nom de César Beccaria était très en vue dans les sciences en Italie. Lombroso n'était d'ailleurs pas embarrassé pour si peu; il ne paraissait pas d'ailleurs se douter de l'existence du ridicule même quand celui-ci l'atteignait en pleine face. Lombroso a fait école. Naturellement ses élèves sont nombreux; mais ils ont surpassé le Maître, et se sont élevés si haut... qu'ils n'ont plus rien d'humain.

Après cela, faut-il s'étonner que la femme la plus célèbre peut-être pour la vigueur de son intelligence et de son caractère, pour la bienfaisance de son génie et la pureté angélique de ses mœurs ait été bafouée, vilipendée, injuriée? Des médecins se vantant de ne rien admettre que sur l'observation positive la plus minutieuse ont le diagnostic très prompt quand il s'agit de saintes comme sainte Thérèse. Celle-ci aurait pu leur donner de maîtresses leçons d'observation attentive, minutieuse, sagace; elle aurait pu leur donner en exemple son bon sens, son esprit très fin, très pénétrant, la justesse de ses jugements, la prudence de son langage. Mais le diagnostic d'hystérie est fait d'avance; ils le font même à une distance de quelques centaines d'années, sur des données tout à fait insuffisantes et incertaines : une conversation, un écrit rapportant l'un ou l'autre événement. Quand il s'agit des saints, la logique et le bon sens n'ont plus de valeur pour ces savants. Notez, d'autre part, qu'ils ont toutes les prévenances, tous les éloges, toutes les excuses pour de pauvres et misérables créatures de la haute noce ayant toutes les tares physiques, morales et intellectuelles.

Ah! si la foule savait ce qu'est leur science, de quels pauvres et piteux lambeaux, elle est faite! Si la foule savait que leur esprit scientifique, leurs méthodes sont aussi rudimentaires que leur but est monstrueux! Si la foule savait que leur mobile est le plus souvent le désir d'attirer l'attention, la vanité, la jalousie et surtout la haine de la religion. Mais la foule l'ignore; elle les écoute; elle se prend même quelquefois d'enthousiasme pour leur fausse science, jusqu'à ce que leur ignorance, leurs mensonges, leur mauvaise foi soient mis au grand jour. Mais en attendant, leur action sur le peuple est démoralisante, désastreuse; elle tend à lui enlever tout idéal, à lui fausser le jugement, en lui enseignant que la vertu et le vice sont également des tares, des maladies, et en mettant sur le même rang les hommes supérieurs par leur génie et leur grandeur morale, et les criminels.

Doctrines débiliteuses, monstrueuses que celle de ces apôtres de l'abaissement général; elle déprime les caractères, les amollit, et donne libre carrière à tous les instincts les plus bas; elle conduit nécessairement à la situation la plus lamentable, à une sorte d'état barbare.

Tout cela ne constitue qu'une phase de la lutte gigantesque, implacable, continue de l'esprit de mensonge contre l'esprit de vérité. Cette lutte domine tout; qu'on le veuille ou non, c'est elle qui met en branle toutes les forces humaines, c'est elle qui donne en dernière analyse l'explication de bien des événements et de bien des gestes qui resteraient incompréhensibles, tant ils sont faits d'injustice, de mensonge et de haine antireligieuse.

Souvent, trop souvent, des savants catholiques perdent de vue cette lutte. Beaucoup la trouvent déplorable pour les intérêts de la science et voudraient l'écarter; c'est vrai, et il faut tout tenter pour y arriver; ils désireraient trouver au moins un terrain neutre, un terrain d'entente. En fait, dans nos contrées où la lutte est dans toute son apreté, cela est difficile à réaliser, parce que l'ad-

versaire est sectaire à outrance; la conciliation n'existe pour ainsi dire que de notre côté. Le terrain neutre n'est d'ailleurs qu'un piège. C'est plutôt un terrain de concessions où nous ferons tous les frais, et qui deviendra avec le temps nécessairement funeste à la personnalité morale, et même à la vigueur de l'esprit, sans aucun profit pour la science. D'ailleurs, n'est-ce pas de ce terrain neutre que jaillit une troisième source de légendes, et d'idées fausses? Elle n'est pas la moins dangereuse parce que l'on s'en défend moins et qu'elle peut nous empoisonner plus facilement et plus sûrement.

Il est parmi les savants catholiques des natures généreuses, à l'enthousiasme prompt pour les œuvres de l'adversaire, quand elles ont au moins en apparence un caractère désintéressé, purement scientifique. Ils fréquentent volontiers ce terrain neutre dont nous parlons. Ils veulent, à tout prix, se défendre de cette accusation inepte que les catholiques craignent la science, parce qu'à chacune de ses victoires, elle ferait constater un phénomène purement naturel, là où auparavant on croyait voir un phénomène dû à une cause supérieure à toutes les causes naturelles. S'ils croient par ce moyen amener l'adversaire à une conception plus juste, ou même moins grossièrement fausse, ils se trompent. C'est là d'ailleurs une de ces légendes à laquelle l'adversaire ne croit guère, mais qu'il répand le plus possible dans les masses populaires; il sait trop bien que la voie triomphale de la Science est couverte de moines, de savants chrétiens et catholiques. Il éprouve cependant une joie singulière de se voir adulé, encensé surtout par des « ensoutanés »; il recherche ces démonstrations publiques; il les considère comme une marque de supériorité qui rehausse son prestige, et qui frappe l'imagination de la foule au détriment de la Religion.

On le voit donc, si le savant chrétien n'a rien à craindre de la science, il doit se tenir en garde contre ces savants qui, sous le couvert de la science, travaillent

uniquement à ruiner la religion dans les âmes. Il doit s'en défier, et ne jamais en accepter la moindre proposition sans un contrôle extrêmement sévère, d'autant plus qu'ils sont plus brillants et qu'ils peuvent exercer une plus grande influence sur les esprits.

C'est, sans aucun doute, une influence de ce genre qui a déterminé jadis le R. P. Hahn à publier une étude sur « les phénomènes hystériques et les révélations de sainte Thérèse. » Et cependant, personne ne mettra en doute les intentions droites, la haute valeur morale et intellectuelle du savant religieux que fut le P. Hahn. Son exemple démontre péremptoirement la nécessité de cette prudence que je rappelais plus haut, dans toutes les relations scientifiques, surtout quand il s'agit de sciences encore au berceau, comme les sciences psychiatriques.

Nous nous occuperons de cette étude sur sainte Thérèse parce qu'elle nous paraît la mieux faite et qu'elle est l'œuvre d'un esprit distingué foncièrement honnête et religieux, dont l'erreur peut être d'autant plus funeste.

Au début de son travail, le P. Hahn rappelle quelques principes importants : « n'apporter que des faits parfaitement démontrés, des observations d'une exactitude poussée jusqu'au scrupule; rien n'aveugle l'observateur comme une préoccupation théorique ». Comme il s'adresse à des savants incrédules, il pousse la bonne foi scientifique « jusqu'à ne jamais faire intervenir ni l'autorité de l'Eglise, ni les principes que la foi seule nous enseigne ». Par contre, dès les premières pages de son mémoire le P. Hahn laisse voir son enthousiasme scientifique pour l'Ecole de la Salpêtrière, école franchement antireligieuse au temps où il la fréquentait; il le sait, et s'en plaint. Mais enfin cette école, et Charcot, le maître qui était alors dans tout l'éclat de sa gloire, ont fait sur lui une impression considérable; on le constate dans tout le cours du mémoire. Aussi, voulant éviter à tout prix un obstacle et le craignant démesurément, l'auteur est tombé dans un autre dont il s'est mal gardé, et

qu'il n'a pas craint suffisamment. Il a rendu hommage aux idées scientifiques du Maître, tout en voulant maintenir intact le côté religieux, croyant même défendre la religion contre ces idées par le moyen des concessions possibles, et éviter ainsi un conflit entre ce qui était alors la science et la religion. Idée préconçue, préoccupation théorique, qui vont conduire l'auteur à de fâcheuses contradictions, à des conclusions inacceptables.

Une première partie du mémoire contient une longue description de l'hystérie reflétant toutes les idées de l'École de la Salpêtrière vers l'année 1881. Aucun détail piquant n'est omis; à la lecture de cette première partie, on a la sensation pénible de se trouver dans un asile d'aliénés, au milieu de folles hystériques; on assiste aux différentes périodes d'une attaque d'hystéro-épilepsie. Dans une première période, période épileptoïde, après la perte de connaissance, « on voit la contraction qui envahit les muscles du corps; la bouche chargée d'écume est entr'ouverte, la langue poussée au dehors va d'un coin des lèvres à l'autre, les paupières battent rapidement. La figure est grimaçante. » Je passe de nombreux détails tout aussi macabres.

La seconde période, appelée période de clownisme « présente une phase d'immobilité caractérisée par la raideur du tétanisme. La malade prend alors la position de l'arc de cercle; elle ne repose plus que sur la tête et la pointe des pieds, l'abdomen est soulevé en l'air; la tête parfois se rapproche tellement des talons que le front regarde le sol et sert de point d'appui antérieur. »

Durant la phase du mouvement, « les malades exécutent toutes les contorsions imaginables, se débattent, gesticulent, roulent, se relevent, se frappent. Un mouvement qu'elles semblent affectionner, c'est le mouvement du salut »

La troisième période est celle des attitudes passionnelles « où la malade envoie des baisers, fait des gestes de menace, d'appel, de répulsion, de moquerie. »

La quatrième période est celle du délire. La malade confond les personnes; en certains endroits qu'elle reconnaît, elle place des êtres imaginaires, généralement des animaux hideux et repoussants, des serpents, des souris, des crapauds. En proie au malaise, elle est plus prompte à vomir des injures qu'à tourner des compliments.

Les attaques se présentent souvent par séries de vingt à cent, quelquefois davantage. La série se prolonge pendant quatre, cinq heures, et même pendant un jour entier.

Dans ce résumé, j'ai tenu à employer les termes mêmes de l'auteur. Il est utile de faire remarquer que les idées émises sur ce sujet par l'école de la Salpêtrière ne sont plus guère admises aujourd'hui par un grand nombre d'observateurs. Bernheim notamment, qui est une autorité incontestée, affirme qu'elles ne sont pas conformes aux faits.

Vient ensuite une biographie de sainte Thérèse, tirée de l'autobiographie et des lettres de la Sainte.

L'auteur rappelle son entrée au couvent; il reproduit textuellement l'autobiographie pour ce qui concerne le récit de la maladie qui l'assaillit durant son noviciat. Il rappelle ensuite les débuts de la réforme avec leurs difficultés inouïes; les diverses fondations faites par Thérèse de Jésus au prix des plus grandes souffrances. Il nous la montre dirigeant de sa couche où la maladie la tenait, sa dernière fondation, celle de Burgos. Elle meurt à Albe de Tormez, le 4 octobre 1582, à l'âge de 67 ans.

L'auteur signale les faits principaux, les étapes principales de la vie de la Sainte; il reproduit quelques-unes de ses lettres, et montre l'intelligence, la patience, la bonté, la maîtrise de soi, l'énergie indomptable et en même temps sereine et douce, la piété et toutes les vertus de celle qui fait la gloire de l'Espagne et de la Chrétienté.

Quel langage serait capable de nous donner une

idée exacte de cette vie, dont la caractéristique est l'héroïsme poussé dans tous les sens, et aussi haut qu'il est possible à la nature humaine.

Les poètes l'ont glorifiée; Cervantes a chanté ses extases; les orateurs les plus célèbres ont proclamé ses vertus; l'Espagne entière l'appelle encore la Sainte et la considère comme un des plus riches joyaux de sa couronne; les philosophes, les théologiens, les universités ont admiré sa science et l'ont proclamée Docteur; Leibnitz s'est plû à puiser dans les écrits de sainte Thérèse la matière de ses méditations philosophiques. Sur tous les continents des milliers d'hommes et de femmes, épris d'un idéal moral vraiment élevé, se font une gloire de suivre la règle de celle qu'ils appellent leur mère séraphique; l'Eglise l'acclame comme l'une de ses plus illustres enfants, et, l'élevant sur ses autels, elle la propose en exemple à toute la chrétienté.

Et voici que l'auteur, un religieux doublé d'un savant physiologiste, traitant de la maladie de la Sainte, et examinant les symptômes de cette maladie, écrit : « Nous y retrouvons trait pour trait la grande attaque d'hystérie telle que nous l'avons décrite au chapitre III d'après les observations faites par plusieurs médecins sur un grand nombre de malades! Vraiment, le contraste est frappant. » D'un autre côté, dans ses conclusions, l'auteur formule sa pensée de la manière suivante : « Thérèse souffrait d'une hystérie organique, elle n'était nullement atteinte d'hystérie intellectuelle. C'est même trop peu dire; car, sous le rapport intellectuel et moral, elle était au pôle opposé des hystériques ordinaires. »

Voilà certes des conclusions qui ne découlent pas des prémisses; celles-ci, en tout cas, ont été établies d'une manière défectueuse et tout à fait regrettable; elles laissaient tout au moins supposer que l'affection de la Sainte était, trait pour trait, identique à celle des pauvres hystériques de la Salpêtrière.

Les conclusions sont atténuées, moins catégoriques, moins affirmatives. Cette hystérie, en effet, n'est plus qu'organique; chez sainte Thérèse il n'y a pas d'hystérie psychique. Or, d'après Charcot lui-même, l'hystérie est une maladie psychique par excellence. Il s'ensuit que la maladie dont sainte Thérèse a souffert n'est pas l'hystérie. Sous la plume de l'auteur, les termes « hystérie organique » n'ont aucune signification nette, propre, bien définie; seule l'idée préconçue peut le forcer à maintenir ce mot « hystérie », qui perd ici sa signification, et n'exprime rien de réel.

Admettons même pour un instant cette impossibilité que, tout en étant indemne d'hystérie psychique, bien plus, tout en étant au pôle opposé des hystériques ordinaires, comme le dit l'auteur, sainte Thérèse ait présenté les symptômes organiques de la grande hystérie.

Voyons quelles sont les preuves que l'auteur nous en donne. Il faut l'avouer, la chose présentait bien des difficultés. L'esprit clinique le plus fin, le plus expérimenté est loin d'être à son aise, dans ce domaine encore bien obscur des maladies nerveuses et mentales.

Imaginez les meilleures conditions d'observation, le malade le plus docile et le plus intelligent, le médecin le plus expérimenté, le plus sagace, le spécialiste le plus avisé; même dans ces conditions favorables, les erreurs de diagnostic sont possibles; et de fait, il arrive quelquefois, pour ne pas dire souvent, que le médecin pose un diagnostic que le temps se charge de renverser. Et quand les conditions d'observation sont mauvaises, défavorables, quand le diagnostic est établi par un médecin peu expérimenté, ou sur quelques vagues symptômes présentés par le malade, qu'arrive-t-il? On le devine aisément. Peut-on trouver un ensemble de difficultés plus grandes et peut-on s'imaginer un homme de science plus embarrassé que n'a dû être l'auteur, quand il s'est agi pour lui de poser un diagnostic net, précis de la maladie de sainte Thérèse? Mais cette circonstance seule, que

la Sainte était morte depuis trois cents ans, constituait déjà une énorme difficulté. Pour établir son diagnostic, qui ne pouvait pas être, en l'occurrence, un simple jeu de l'esprit sans aucune portée, mais qui était de nature à entraîner des conséquences graves, pour l'honneur de la Sainte, pour l'honneur de tout un ordre religieux, et pour la religion elle-même, l'auteur s'est vu obligé de s'appuyer sur quelques écrits de la Sainte. Si encore il s'agissait d'un fait très simple, d'un phénomène facile à observer; mais en réalité, il s'agissait de phénomènes très complexes, que l'on peut observer dans des états pathologiques bien différents, et dans lesquels les symptômes caractéristiques, différentiels échappent facilement même à un médecin expérimenté, en face d'un malade qu'il peut étudier à loisir. Quel est le médecin consciencieux qui oserait se pronocer, poser un diagnostic de quelque valeur au sujet de la maladie d'une personne morte depuis trois cents ans, en se basant uniquement sur quelques lignes écrites par elle? Certes, il pourra bien faire des suppositions, écrire une sorte de roman, mais il ne saurait point faire œuvre scientifique, parce que si grandes que soient son expérience et sa science, elles ne peuvent remplacer l'objet de ses investigations qui fait ici presque complètement défaut.

C'est cependant ce qu'a fait l'auteur.

Le P. Hahn, en effet, sans connaissances médicales spéciales suffisantes, s'est évertué à établir la nature de cette maladie en s'appuyant sur quelques écrits de la Sainte décédée depuis plus de trois cents ans! Aussi entre l'opinion des médecins de sainte Thérèse qui l'ont vue, interrogée, examinée à maintes reprises et celle du R. P. Hahn n'y a-t-il pas à hésiter, quelle que puisse avoir été la valeur scientifique de ce dernier.

Mais observons de plus près les procédés, la méthode de l'auteur. Il prétend mettre en regard les symptômes de la grande hystérie signalés par Charcot et ses élèves, et les symptômes présentés par la Sainte et décrits par

elle-même. En réalité, il ne le fait que pour quelques symptômes. Mais il y a une remarque préalable à faire et qui a son importance : c'est que l'auteur met en regard les symptômes de la grande hystérie et certains phénomènes pathologiques que la Sainte a observés en elle à diverses périodes de son existence. Il ne tient aucun compte de l'évolution clinique de ces phénomènes ; c'est elle cependant qui donne à une maladie, dans laquelle on ne trouve ni lésion anatomique, ni microbe pathogène, sa physionomie spéciale, son allure propre, qui l'empêche d'être confondue avec une maladie voisine et distincte.

A ce compte-là, pour prouver qu'un homme était atteint de grande hystérie, il suffirait de recueillir un certain nombre de symptômes morbides éparpillés dans toute son existence et de les mettre en regard des symptômes principaux de la grande hystérie. Cette méthode augmenterait dans des proportions énormes le taux des hystériques, et conduirait à des conclusions invraisemblables.

En résumé : circonstances absolument défavorables à l'examen de phénomènes très complexes et qui se sont passés il y a plus de trois cents ans ; méthode tout à fait défectueuse, inadmissible, entachant d'emblée de fausseté les conclusions de l'auteur ; absence des symptômes psychiques essentiels, pathognomoniques de l'hystérie. N'est-ce pas suffisant et faut-il insister davantage pour établir que l'auteur est dans l'erreur la plus complète ? Mais descendons jusque dans les détails. L'auteur signale d'abord les pertes de connaissance existant dans la totalité des cas de grande hystérie. — Sainte Thérèse était réellement sujette aux syncopes. Mais ce symptôme peut se retrouver dans bien des maladies.

Il indique ensuite les convulsions de la grande hystérie qui à leur paroxysme peuvent ressembler à une espèce de rage. Or, il n'est nullement question de convulsions dans le récit de sainte Thérèse. Elle rappelle des « douleurs dont l'intensité arriva à tel point qu'on craignit que ce ne fût de la rage. » Il y a cependant une

différence notable entre douleurs et convulsions et il est vraiment fâcheux que l'auteur ait confondu deux états si différents. C'est une erreur de fait qui a une grande importance quand on considère que ces convulsions constituent un symptôme très favorable à la conclusion de l'auteur. Les morsures à la langue sont signalées par divers cliniciens dans les crises de grande hystérie. Le P. Hahn fait état d'un passage des écrits de sainte Thérèse dans lequel elle raconte que, lors de sa première maladie, elle eut une syncope prolongée, durant laquelle elle se mordit cruellement la langue. Les morsures de la langue constituent un symptôme assez rare de l'attaque de grande hystérie. Ce n'est pas un symptôme pathognomonique de cette maladie; il peut se présenter dans bien des états pathologiques différents. De plus, il faut noter que sainte Thérèse ne signale ce symptôme qu'une seule fois; avec son exactitude ordinaire, elle n'eût pas manqué de le faire connaître, si ce symptôme, très désagréable, se fût présenté plus souvent. Voilà donc encore un fait unique, isolé, recueilli dans la vie de la Sainte, et mis sans raison au compte d'un état pathologique habituel, permanent, qui se serait traduit par d'innombrables crises de grande hystérie.

On signale des états léthargiques dans l'hystérie. — L'auteur relève dans les écrits de la Sainte, au sujet de sa maladie durant son noviciat, qu'après une crise de douleur elle resta privée de tout sentiment pendant près de quatre jours. — L'état léthargique est un état de perte apparente de connaissance; c'est ainsi qu'on le considère généralement. Les malades dont toutes les fonctions paraissent suspendues et que l'on croit sans vie, entendent souvent très bien tout ce qui se dit et se trouvent quelquefois dans la situation terrible d'entendre les préparatifs de leurs funérailles, sans être capables de sortir de leur état.

Il n'en a pas été de même pour sainte Thérèse, qui dit elle-même qu'elle n'entendait rien, et qu'elle était privée de tout sentiment.

La tristesse qui envahissait la Sainte est habituelle aux hystériques, écrit l'auteur; parfois elles tombent dans une mélancolie profonde qui peut aller jusqu'au désespoir. Sainte Thérèse écrit, en effet, qu'au milieu de ses douleurs qui ne lui laissaient aucun repos ni jour, ni nuit, elle fut atteinte d'une profonde tristesse. C'en est assez pour que l'auteur attribue cette tristesse à un état de grande hystérie.

Notez que sainte Thérèse écrit elle-même : « Au milieu de toutes mes souffrances, ma résignation ne se démentit pas un instant; je supportai même avec une grande allégresse les maux de ces trois années, etc.. »

Je n'insiste pas davantage par respect pour la mémoire du R. P. Hahn. Tout ceci montre à quelles erreurs on peut en arriver quand on se laisse guider par une idée préconçue, quelle que soit l'excellence du but final que l'on poursuit.

Il est cependant indéniable que la santé de sainte Thérèse laissait beaucoup à désirer. Elle-même, dans son autobiographie, nous raconte ses misères et s'en plaint.

Il faut distinguer, nous semble-t-il, la maladie dont elle fut atteinte au début de sa vie religieuse et les fréquents malaises dont elle souffrit durant tout le cours de sa vie. — J'ai bien soin d'éviter de verser dans l'erreur où est tombé le R. P. Hahn, en voulant à tout prix établir un diagnostic à trois cents ans de distance, en me basant sur les écrits de la Sainte qui sont, il est vrai, les seuls documents de valeur, mais cependant nécessairement incomplets et insuffisants. Une chose paraît certaine, c'est que la Sainte a souffert presque toute sa vie d'une maladie de l'appareil digestif, d'une dyspepsie accompagnée de symptômes nerveux, de crises de palpitations cardiaques, de bouffées de chaleur, de vertiges, de sensations de défaillance imminente, de syncopes. Ce sont des états parfaitement connus à l'heure actuelle. Comme c'est le cas d'ordinaire, cette maladie a présenté des périodes d'exacerbation. — Elle a très probablement

débuté durant le noviciat, et s'est manifestée par des symptômes aigus et inquiétants qui ont alarmé le père de Thérèse.

Ce dernier, voyant que les médecins de l'endroit ne trouvaient pas de remède, conduisit Thérèse à Becedas, petite localité de la province d'Avila, auprès d'une femme, « une rebouteuse », qui jouissait d'une certaine renommée. Là, durant trois mois, rapporte la Sainte, je me vis soumise par la violence des remèdes à une effroyable torture, je ne sais comment j'ai pu y résister. Au bout de deux mois, à force de remèdes, il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. La rebouteuse avait notamment soumis Thérèse à des purgations violentes et journalières ! Il est inutile de dire que, dans ces conditions, sa maladie empira et qu'elle se trouva dans un état de faiblesse extrême. Bien plus, une autre maladie vint se greffer sur celle-là ; elle se manifesta par de la fièvre, des douleurs atroces dans tout le corps, des douleurs cardiaques très vives ; les nerfs étaient tellement contractés, écrit la Sainte, que je me voyais en quelque sorte ramassée en peloton ». Elle était incapable de remuer, de changer de position, tant les douleurs étaient vives ; on ne pouvait la déplacer qu'à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacune par un bout. C'est alors qu'elle tomba dans un état syncopal prolongé.

Cette maladie dura plusieurs mois, elle se termina par une paralysie des membres inférieurs qui s'améliora, petit à petit, et ne guérit complètement qu'au bout de trois ans.

Il est bien difficile, je le répète, de faire un diagnostic exact de cette affection ; les données fournies par la malade sont trop peu nombreuses et manquent naturellement d'exactitude médicale. L'ensemble des symptômes pourrait peut-être évoquer l'idée d'une attaque très intense de rhumatisme articulaire aigu, suivie de paralysie ; ou bien encore de névrite multiple. Il est certain cependant que l'épilepsie et la grande hystérie doivent être écartées ;

et à moins d'être atteint de la douce manie de voir de l'épilepsie et de l'hystérie partout, il est impossible, même au prix des plus grands efforts d'imagination, de trouver dans les renseignements que nous donne sainte Thérèse, la preuve qu'elle fut atteinte d'épilepsie ou d'hystérie.

Je vous remercie, mon révérend Père, de m'avoir donné l'occasion de rendre ce très faible hommage d'admiration à votre très sainte et très illustre Mère. Les fils et les filles de sainte Thérèse peuvent être fiers de suivre la Règle que leur a léguée un des esprits les plus pénétrants, les plus vigoureux et les plus énergiques qui ait jamais paru sur la terre. Qu'ils ne se lassent jamais, comme vous le faites dans les belles pages que vous publiez, de mettre en pleine lumière les qualités héroïques, les vertus admirables de leur Mère.

Par ces temps d'égoïsme et de faiblesse morale, vous ne rappellerez jamais assez aux chrétiens, aux catholiques, l'exemple de sa générosité sans borne, de son dévouement absolu mis au service d'une intelligence d'élite, et vous ne nous montrerez jamais assez l'exemple de sa ténacité, de son énergie patiente et indomptable.

Docteur J. HAVET.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

La Sainteté de Thérèse de Jésus.

*Revertere, revertere, Sulamitis, revertere
ut intueamur te.*

Revenez revenez, fille de Sula m, revenez,
que nous ayons la joie de vous contempler.
Cant. VI, 12.

MES FRÈRES,

Ce n'est pas la première fois que je monte dans cette chaire pour chanter les gloires de celle que je regarde comme ma Mère dans la vie religieuse. Ce n'est pas la première fois non plus, pieux fidèles, que vous venez au pied de cette chaire, entendre raconter les gloires de cette Sainte dont la figure est populaire, et dont le génie a été glorifié par les incrédules, comme par les disciples de l'Eglise catholique!

Et cependant, l'invitation que les filles de Jérusalem adressaient à l'Epouse des cantiques, par ces paroles que j'ai prises pour texte à ce discours, il me semble qu'elles se trouvent si bien sur vos lèvres comme sur les miennes. Bien que tant d'orateurs avant moi aient étudié et chanté tour à tour les différents traits de cette vie idéalement sainte et pure, malgré tout ce que vous-mêmes avez si souvent entendu raconter de la gloire de Sainte Thérèse, il semble que nous voulons la revoir encore, rassasier nos yeux du spectacle de sa maternelle beauté, regarder encore de plus près cette physionomie à la fois si élevée et si sympathique, la gloire du Carmel, l'ornement et l'une des plus grandes figures de l'Eglise aux temps modernes, un de ces chefs-d'œuvre de grâce, comme Dieu en montre de temps en temps à notre pauvre hu-

manité, pour lui faire comprendre jusqu'où elle peut s'élever, quand elle ne met point d'obstacles aux desseins du ciel.

Et voici, laissez-moi vous le dire en toute simplicité, quelle sera ma tâche en cette octave jubilaire, fêtant le cinquantenaire de notre réinstallation à Bruxelles. Je chercherai à remplir auprès de vous l'office de ces intermédiaires, qui mettent en face l'une de l'autre deux personnes désireuses de se voir, non pas au cours d'une présentation officielle, mais dans l'intimité. Nous étudierons Thérèse de Jésus dans les différents aspects de sa belle et grande âme.

Aujourd'hui, je me bornerai, dans une vue d'ensemble, à vous montrer en elle, la Sainte que l'Eglise magnifie dans sa liturgie et qu'elle propose à notre vénération et à notre imitation. L'étude de cette sainteté de Thérèse dissipera en nous trois objections, trois préjugés de notre temps.

Pour être saint, croit-on, il faut avoir une autre nature que celle du commun des mortels.

La sainteté suppose, dit-on encore, le renoncement aux créatures, et dès lors dépouille l'âme de tout attrait, de toute amabilité

Enfin, on dit encore que cette vie de retraite et de recueillement est sans profit, sans action, sans influence pour les choses de ce monde. La vie de Sainte Thérèse est le plus éloquent démenti à ces trois préjugés. Je vais vous le démontrer.

O Sainte Thérèse, ma séraphique et glorieuse Mère, c'est à vos pieds que j'ai préparé le travail de ces jours. Votre image bien-aimée était là devant moi dans la solitude de ma pauvre cellule, présidant en quelque sorte à mes réflexions et à mes études. Vous savez bien, vous, si je vous aime. Eh bien! faites que mes paroles inspirées par un amour tout filial, ne soient pas trop pâles pour redire les grandes choses qui, en vous, ont provoqué mon admiration et mon enthousiasme. Et puisque jamais

je ne monte dans la chaire sacrée sans implorer votre assistance, vous ne me la refuserez pas durant ces jours. Je vous le demande avec la confiance d'un enfant gâté qui sait par expérience que sa mère ne résistera pas à ses enfantines prières.

I.

Quand les chrétiens de nos jours surtout, entendent raconter les héroïques vertus des saints, quand ils lisent l'histoire de ces prédestinés, beaucoup d'entre eux les admirent; mais combien disent : Ce sont là des âmes exceptionnelles, des natures privilégiées; mais nous ne sommes pas des saints, nous, et nous n'oserions pas espérer marcher sur leurs traces!

C'est là, mes frères, ce qu'on appelle une fin de non-recevoir. Notre génération décadente, qui a aussi bien la peur de l'effort que la peur de l'enfant, cache sous cette prétendue impossibilité l'excuse de sa lâcheté. D'après cet état d'esprit de nos contemporains, les hommes naîtraient les uns pour la sainteté, les autres pour la médiocrité, et d'autres peut-être pour le vice!

Comme la vie de Sainte Thérèse est une réponse péremptoire à cette théorie insensée! Sans doute la grande Espagnole est un prodige de la grâce; sans doute, vous la voyez s'élever à des hauteurs sublimes. Mais quand vous ne la connaissez que par ses extases ou par ses révélations, vous la tronquez, passez-moi l'expression. Il faut fouiller le sol au-dessous de cet édifice de sainteté. Vous y trouverez des inclinations semblables aux nôtres, des petitesesses d'amour-propre et des tendances à des attachements terrestres.

Née le 28 mars 1515, la future réformatrice du Carmel avait reçu du Ciel une âme ardente. Les dons de l'intelligence et du cœur semblaient s'être donné rendez-vous en elle. Son talent naturel en a fait, même au seul point de vue littéraire, un des plus grands écri-

vains de l'Espagne. Ajoutez, mes frères, à ces dons de l'âme, les grâces extérieures de la physionomie, et un charme répandu sur toute sa personne. C'étaient-là des avantages, direz-vous : c'étaient aussi des dangers!

Agée de sept ans, elle est partie un jour en compagnie de son plus jeune frère, pour aller chercher le martyr au pays des Maures. Mais des romans de chevalerie tombent entre ses mains, et à cette coupe empoisonnée, elle risque d'allumer en elle de profanes désirs. Une jeune parente, d'allures très mondaines, lui inocule l'amour de la vanité. Et celle qui prétendait au martyr, il y a un instant, cultive avec soin certains détails de la tenue féminine, la blancheur de ses mains, l'élégance de sa chevelure et le choix des parfums. Dieu permettait ces légères déviations pour nous encourager, car ces ombres passagères viennent un instant voiler une lumière dont l'éclat aurait déconcerté notre faiblesse.

Après quelques mois de pensionnat, elle conçoit le dessein de se faire religieuse. Il y eut lutte dans le cœur si aimant de Thérèse. Quand il lui fallut exécuter son dessein, elle déclare elle-même qu'elle souffrit autant qu'une personne marchant à la mort. Aussi bien, on est au 2 novembre, jour de deuil et de tristesse, et c'est ce jour-là qu'elle s'arrache à toutes les espérances d'ici-bas pour se donner à Dieu.

Vous croyez peut-être, que la nef de son âme longtemps ballottée par les tempêtes extérieures, vient enfin de gagner le port où elle sera abritée contre leur retour. Illusion! « La perfection — a dit Thérèse — ne consiste pas à porter un habit religieux, mais à pratiquer des vertus. » Le couvent de l'Incarnation est pour elle comme un rempart à moitié détruit, qui ne protège plus assez contre les communications du dehors. Le monde y introduit son esprit, et Thérèse est recherchée pour sa conversation spirituelle et élégante. A l'affection qu'on lui témoigne, ce cœur tendre peut-il répondre autrement que par une franche et loyale affection? L'amour de Dieu fait place

à la tiédeur jusqu'au jour où l'image du Crucifié rappelle à Thérèse son oubli et ce qu'elle appelle ses infidélités. La vue du divin Maître couvert de plaies lui arrache des larmes. Désormais, Dieu seul règnera sur ce cœur trop grand pour s'attacher aux futilités de la bagatelle.

Mais voici pour Thérèse, un autre genre de supplice. L'oraison, à laquelle elle se livre avec toute l'ardeur de son âme avide d'idéal, lui apporte des consolations enivrantes, et fait éclore dans sa vie spirituelle des faits extraordinaires. Ces consolations et ces faveurs viennent-elles de Dieu, ou sont-elles un artifice du démon pour l'égarer et la perdre? Thérèse, avec son gros bon sens, ne balancerait pas. Mais elle manque de conseillers sûrs. Un pieux laïque, François de Salcedo, à qui Avila avait donné une réputation de saint, lui déclare qu'elle s'abuse. D'autres déclarent son oraison suspecte. On se défie de sa vie spirituelle, on la menace des rigueurs de l'Inquisition.

Quelle perplexité pour une âme droite! Etre attaquée, critiquée, salie par des ennemis, passe encore! Mais se voir repoussée par ceux que l'on considère comme des amis du bon Dieu, c'est l'épreuve la plus cruelle. Ajoutez-y les défaillances incessantes, les maladies qui semblaient à chaque pas la condamner au tombeau.

Et maintenant, mes frères, regardez : quelle est celle de nos épreuves que Thérèse n'a point partagée? Quelle est celle de nos tendances qui ne l'a pas un instant arrêtée? Il n'y a donc pas de différence de nature entre elle et nous. Ce qui l'élève seulement au dessus de nous, c'est que ces faiblesses physiques et morales, ces défauts, qui par notre lâcheté, deviennent pour nous une cause de décadence et de ruine, elle s'en servira comme d'un piédestal, et par l'énergie d'une volonté puissante, elle parviendra à en faire les échelons d'une ascension continuelle pour monter jusqu'aux hauteurs sublimes de l'amour avec Dieu. Faible femme, avec tous les défauts et toutes les qualités de son sexe, elle deviendra l'émule des anges et presque leur égale!

II.

Un autre préjugé du monde, c'est que la sainteté détruit l'aménité et l'amabilité dans nos rapports avec nos semblables.

Lorsque nous lisons l'histoire sacrée, nous y découvrons la peur instinctive dont les Juifs étaient saisis devant les messagers célestes. Il en est trop souvent de même dans certains milieux. Parce qu'une femme est solidement chrétienne, raisonnablement pieuse, on lui fait une réputation de dévote ombrageuse. Un homme est-il religieux, il se voit déprécié dans certains cercles, où sa compagnie sera réputée ennuyeuse et fatigante.

Et cependant, rien de plus faux. Je vous défie de me trouver une personne plus séduisante et plus attirante que Sainte Thérèse.

Eh quoi ! me direz-vous, cette femme, qui mène une vie austère et porte une robe de bure, qui s'est arrachée à toutes les affections, pourra-t-elle encore comprendre nos sourires et nos joies ?

Eh bien, un trait déjà vous la peint sur le vif. En 1567, appelée à Madrid par la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, Thérèse logea pendant quelques jours chez les Franciscaines. Après son départ, la Supérieure de ce monastère, qui était la sœur de Saint François de Borgia, s'écria : Que Dieu soit béni, mes sœurs, de nous avoir fait voir une sainte qui mange, dort et rit comme nous ! Voilà mes frères, le cachet d'une véritable sainteté !

Plus Thérèse s'élève dans les ardeurs de la sainte charité, plus elle est joyeuse et plus elle exige de son entourage des dispositions analogues. « Point de personnes austères parmi vous, s'écrie-t-elle, la règle l'est assez ! » Ecrivant à une de ses prieures, elle lui fait part de ses tentatives pour redresser le sourire trop pincé de la sœur du P. Gratien. Ecoutez comme elle parle.

« Je n'ai qu'un chagrin avec elle : je ne sais comment lui redresser les lèvres qui sont très pincées. Elle rit

froidement, et cependant elle est toujours souriante : je lui fais ouvrir, fermer la bouche, ou je l'empêche de rire : elle dit qu'elle n'y peut rien et que la faute en est à sa bouche, et c'est vrai » (1).

Pour distraire ses sœurs, elle composera des vers, dussent-ils — comme elle le prétend — n'avoir ni pieds ni tête. Elle les fait chanter, les envoie à son confesseur, riant d'elle-même et s'écriant : « En vérité quelle cervelle de fondatrice ! » Elle ajoute avec cette connaissance profonde du cœur humain que lui avait donnée son expérience des hommes et des choses : « Aussi longtemps que durera la joie, aussi longtemps durera le véritable esprit ».

Ouvrez sa correspondance, vous y découvrirez des trésors d'esprit pratique mêlés à d'intelligentes et fines railleries. Elle avait confié à son frère, Don Laurent de Cépéda, certains objets. Et les lui réclamant, elle parle de son cachet : « Envoyez-moi mon sceau. Je suis fatiguée de me servir d'un cachet qui représente une tête de mort. »....

« Que personne, ajoute-t-elle, excepté vous, n'ouvre la petite caisse, où se trouve, je crois, mon cahier d'oraison ; gardez-vous, quand vous y trouvez quelque chose, de n'en rien dire à personne. Sachez que je ne vous donne pas cette autorisation ; il ne convient pas non plus de vous l'accorder, vous pourriez croire que ce serait servir Dieu que d'en parler ; mais il y a des inconvénients qui ne le permettent pas. Et si je viens à apprendre que vous l'avez fait, je me garderai de vous rien laisser lire à l'avenir. »

Dans la même lettre, elle lui dit : « N'allez pas croire que si vous aviez plus de loisirs, vous feriez plus d'oraison. Détronpez-vous sur ce point, le temps qui est employé utilement, comme celui qu'on passe à s'occuper du bien de ses enfants, ne détourne pas de l'oraison ... Jacob ne laissait pas d'être saint, parce qu'il

(1) Lettres traduites par le P. Grégoire, 2^e édit., T. II, p. 24.

s'occupait de ses troupeaux ». Elle-même donne l'exemple, cette même lettre le démontre : « Je voudrais pouvoir me consoler encore en vous écrivant plus souvent; j'ai tant de travail que cela m'est impossible. Ce soir même, je n'ai pas fait oraison; cependant je n'en ai aucun scrupule : je suis seulement peinée de n'avoir pas le temps » (1).

A la Mère Marie de St Joseph, elle écrit le 3 janvier 1577 : « Votre lettre m'a causé une vive joie; toutefois je serais plus contente encore de vous voir. Cela me procurerait un vrai bonheur en ce moment, et nous serions, je crois, très-amies. Plaise à Dieu que nous puissions nous revoir! Vous ne seriez plus si simple et vous comprendriez combien je vous aime : c'est pour cela que votre mal me cause tant de peine » (2).

Est-ce donc là, mes frères, dites, répondez-moi, cette figure sévère que plusieurs attribuent à la sainteté? Au contraire partout où Thérèse apparaît, on l'aime, on s'attache à elle. Les princesses d'Espagne la disputent à ses filles; et plus d'une fois au cours de ses voyages, elle dut faire de longs détours pour satisfaire leur pieuse insistance. Tel est l'effet que produit la sainteté de Thérèse. Point de gêne au dedans, point de crainte exagérée, même à l'endroit de Dieu, c'est ce qu'elle enseigne à ses filles. Dans leurs rapports avec le dehors, elle veut qu'elles se rendent aimables. Plus elles sont saintes, plus elles doivent montrer de bonté et de bienveillance.

Dès lors, nulle mieux que Sainte Thérèse, ne fait voir la fausseté des préjugés du monde à l'endroit des personnes véritablement pieuses, et St François de Sales, un siècle plus tard, n'aura qu'à puiser dans la doctrine de la Réformatrice du Carmel pour enseigner au monde cette piété aimable qui le caractérise.

(1) Lettre 1577, janv. P. Grégoire, II, p. 7 et 8.

(2) Lettres. T. II, p. 12.

III.

Cette vie d'oraison derrière les murs d'un cloître, dit-on quelquefois, (et c'est un autre préjugé qui a trop droit de cité chez certains chrétiens), cette vie contemplative est bonne, sans doute, mais quand la lutte est partout, tous les enfants de l'Eglise ne doivent-ils pas être soldats? Et s'il arrive qu'une jeune fille richement dotée par la nature, suive son étoile qui la conduit au Carmel : Quel dommage! s'écrie-t-on, que de bien elle aurait pu faire dans le monde!

Quand j'entends cette objection, mes frères, je vous le dis en toute sincérité, il me semble entendre la parole de Judas, lorsqu'il voyait Madeleine briser son vase d'albâtre et répandre sur les pieds du Maître le parfum précieux qu'il contenait. « *Ut quid perditio haec?* A quoi bon cette dépense inutile? » Au reste, Sainte Thérèse renouvela et fit renouveler de siècle en siècle l'acte sublime de la pécheresse convertie. « Au moment où le mystère « d'iniquité se consommait par l'établissement du protes-
« tantisme, lorsque Jésus vivant dans son Eglise, re-
« paraissait dans notre Europe du XVI^e siècle, chargé
« de sa lourde croix, tout inondé du sang versé dans
« des guerres sacrilèges, Thérèse s'approcha de lui pour
« essuyer son adorable visage et lui offrir le tribut de
« ses humbles réparations. Que dis-je? Elle voulut par-
« tager ses souffrances, suivre avec lui la voie douleu-
« reuse, gravir son Calvaire, s'immoler au pied de la
« Croix. A ceux qui me diraient : Qu'y fait-elle? ce
« n'est pas moi qui répondrais, c'est le Christ lui-même,
« qui dirait de nouveau à ses détracteurs : *vides hanc*
« *mulierem!* Voyez cette femme! Vous autres vous ignorez
« ce que c'est que donner le baiser de la réparation;
« vous ne m'inondez pas de vos larmes, vous n'essuyez
« pas mes pieds meurtris au moyen de vos abaissements

« volontaires et de vos expiations. C'est elle qui a fait
« tout cela. Ne dépréciez pas ses services. Vous dites :
« elle nous laisse seuls à la besogne. Non, c'est elle
« qui féconde vos efforts : lorsque vous parlez, elle vous
« obtient la grâce ; ce champ que vous moissonnez, c'est
« elle qui l'a rendu fertile en l'arrosant de ses pleurs
« et même de son sang. Soyez fiers de vos succès, à
« la bonne heure ! Mais n'oubliez pas la parole du Maître :
« *Alii laboraverunt et vos in labores eorum introistis.* (1). D'autres
« ont eu le labeur, vous venez ensuite, et vous recuei-
« lez la récolte. (2) »

Arrière donc tous les vains préjugés ! La sainteté n'est pas ce qu'on en pense dans certains milieux. Les saints sont de la même nature que nous, ils ont la même âme et le même corps. Leur élévation par les ascensions de la grâce n'enlève rien à leurs qualités naturelles mais les développe et les perfectionne. Leur vie de séparation avec le monde les prépare à un apostolat plus fructueux que toutes les actions d'éclat. »

C'est ce que confirme la vie de Sainte Thérèse. Mais pour mieux le comprendre, nous aurons à pénétrer dans l'intérieur de son âme. Là, comme dans un sanctuaire nous étudierons sur le vif tous les moyens que nous aussi nous avons pour devenir des saints. Car le salut pour notre société ne viendra de Dieu que par les saints !

(1) Joan. IV, 38.

(2) Panég. de Sainte Thérèse. Matignon, S. J.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Sainte Thérèse, sa mission au XVI^e Siècle.

Cessaverunt fortes in Israel, et quieverunt, donec surgeret Debhora.

Les forts manquèrent en Israel et se reposèrent jusqu'à ce que se levât Débora.
Jug. V, 7.

MES FRÈRES,

Nous lisons dans nos saints Livres, que pour punir les péchés des Israélites, le Seigneur les livra aux mains de Jabin, roi de Chanaan. Pendant vingt ans, ce roi les opprima violemment, les tenant sous la terreur, par l'aspect de neuf cents chars armés de faux. Dans leur détresse, les fils d'Israel s'adressèrent de nouveau au Seigneur qu'ils oubliaient si facilement au temps de la prospérité. Or, une prophétesse, nommée Débora, jugeait le peuple en ce temps-là. Elle appela à elle Barac, fils d'Abinoem de Cédès de Nephtali, et lui intima, au nom du Seigneur, l'ordre de se mettre à la tête de dix-mille combattants des tribus de Nephtali et de Zabulon, et d'aller combattre les soldats de Jabin, commandés par Sisara. Barac n'accepta qu'à condition d'être accompagné par la prophétesse. La proposition fut acceptée; mais Débora fit remarquer à Barac que la victoire bientôt remportée ne lui serait point attribuée, parce que c'était dans la main d'une femme que serait livré Sisara, *quia in manu mulieris tradetur Sisara*. La victoire promise fut complète : les fils de Chanaan furent entièrement battus. Et la prophétesse et son compagnon entonnèrent un cantique de reconnaissance où ils remerciaient Jéhova de ce qu'au moment où les courages venaient à

tomber en Israel, il avait suscité pour sauver son peuple l'héroïque Débora!

Mes frères, l'histoire de l'Eglise catholique présente plus d'une analogie avec celle de l'ancien peuple de Dieu. Au reste, les chrétiens n'ont-ils pas hérité des promesses de vie faites jadis par Jéhova aux enfants d'Israel? L'Eglise, comme l'ancien peuple choisi, doit combattre chaque jour, pour prendre dans le monde des âmes la place à laquelle elle a droit. Chaque siècle lui apporte son lot de souffrances, chaque époque la met en face d'une nouvelle attaque de l'erreur.

Mais aussi, Dieu, qui ne l'abandonne jamais, suscite aux moments les plus désespérés, des âmes courageuses, à qui il communique le prestige de sa puissance et de sa sainteté, et dont il fait, selon le mot de Joseph de Maistre, des conducteurs de son peuple.

Aujourd'hui, mes frères, je voudrais vous montrer le rôle que Dieu destinait à Sainte Thérèse dans son Eglise. Je vous dirai dans les entretiens suivants les dons qu'Il lui octroya pour l'aider à remplir sa mission. Et vous jugerez avec Grégoire XV que Thérèse fut vraiment la nouvelle Débora suscitée pour la délivrance du peuple de Dieu.

Ce soir, je vous ferai connaître l'affliction de l'Eglise au XVI^e siècle et comment le Seigneur lui opposa Thérèse de Jésus.

Notre époque présentant certaines analogies avec les débuts de la Réforme, nous en déduirons qu'il faut prier et s'efforcer d'imiter Sainte Thérèse, pour consoler notre Mère la Sainte Eglise.

I.

Sortie victorieuse après trois siècles de martyre, l'Eglise du Christ avait pendant douze cents ans gouverné le monde par la toute puissance de la Croix. Les barbares étaient bien venus, inondant de leurs pillages les parties

de l'empire romain conquises à la domination chrétienne par les pionniers de l'Évangile. Mais Dieu avait appelé les moines, et par eux, non seulement les barbares avaient été vaincus, l'Église en avait fait des chrétiens, leur avait donné des lois, et les avait tous réunis dans cette grande confédération qu'on appelait la Société chrétienne; le Christ était devenu le Roi du monde. Ceux-là seuls le nient, qui ne lisent l'histoire qu'avec le parti-pris de dénigrer et de rejeter tout ce qui est gloire et éclat pour la religion catholique.

Mais, lorsqu'en 1517, Luther jeta pour la première fois au monde agité le cri de Réforme, les moines n'étaient plus là, c'est-à-dire ceux des époques de ferveur, de sainteté et de zèle. Avec les usurpations des princes dans le domaine religieux et ecclésiastique, avec l'avidité des grandes familles, le relâchement s'était introduit dans le cloître et dans le sanctuaire. Le cloître ayant perdu son énergie native dans des abus qu'il est inutile de nier, il perdit par conséquent toute influence salutaire.

Les laïques, princes et nobles, voulant être les maîtres de l'Église, disposaient des évêchés et des abbayes pour leurs fils. Ceux-ci entrant dans la bergerie, sans vocation, et avec tous leurs vices, n'avaient pas le zèle des fonctions sublimes auxquelles Dieu ne les avait pas appelés. Aussi, troublant l'ordre et la paix des monastères, menant une vie de scandales dont les biens d'église faisaient tous les frais, ils méritaient d'entendre une apostrophe comme celle-ci : O pharisiens, sans doute, Dieu se sert de vous pour châtier sévèrement son peuple.

Contre ces abus et ces excès, une réaction sourde s'opérait dans le peuple. Le mot de réforme était dans tous les cœurs. Luther le jeta aux vents. Étudions un instant le personnage : il incarne les symptômes maladifs de la société chrétienne du XVI^e siècle.

Martin Luther naquit à Eisleben, le 10 novembre 1483. Son père, fermier en Thuringe, fut obligé de quitter le pays, abandonnant toute sa fortune, parce qu'il était

accusé d'avoir tué dans un accès de colère, avec le mors de son cheval, un pâtre qui était à son service. (1)

L'enfance de Luther s'écoula à Mansfeld, dans la plus rude contrainte, non seulement à cause de l'extrême pauvreté de ses parents, mais aussi parce qu'on le traitait avec rigueur. Sa mère, avoue-t-il lui-même, le fouetta un jour jusqu'au sang pour une simple noix. Cette discipline exagérée parvint peut-être à le contenir, mais ne fit qu'aigrir son caractère hautain et indépendant.

Intelligent, il fut recueilli par une dame riche qui le fit étudier. En 1500, il entra à l'université d'Erfurt. Là, se manifesta bientôt l'étrangeté de sa nature. Il passait parfois d'une humeur enjouée dans des dispositions sombres et malades.

En 1505, la mort subite d'un de ses amis, tué en duel, l'ébranla jusqu'au fond de son être. La même année, un orage épouvantable le surprit et mit sa vie en danger. Sous l'impressionnabilité de sa nature exaltée, il fit vœu d'entrer au couvent, et revêtit bientôt après l'habit des ermites de S^t Augustin. De vocation religieuse, Luther n'en eut point, il a dit lui-même : « Si je suis entré au couvent, si j'ai renoncé au monde, c'est que je désespérais de moi-même ». (2)

La paix qu'il était venu demander au cloître, le malheureux ne la trouva point. Oubliant que l'obéissance religieuse donne seule la paix et la joie du cœur, il se singularisa par des pénitences imposées contre le gré de ses supérieurs. Il ne connut Dieu que sous l'aspect d'un juge sévère. Aussi n'y eut-il jamais dans ce cœur que de la crainte. L'amour ne parvint jamais à l'émouvoir.

Docteur en théologie en 1512, une réaction s'opérait en lui : il nia l'efficacité de la pénitence, la liberté humaine, déclara que seule la foi dans les mérites de J.-C. peut sauver le chrétien : Luther était déjà hérétique.

(1) Geschichtliche Notizen uber Martin Luther's Vorfahfeld, pr. Luther Wittemberg. 1867.

(2) Jurgens. T. I, p. 522.

En 1517, deux ans après la naissance de Sainte Thérèse, à propos d'une promulgation d'indulgences, Luther lève franchement l'étendard de la révolte. En 1520, il est condamné par l'Eglise. Mais l'apostat répond au geste de Rome en brûlant publiquement la bulle papale.

Le 17 juin 1525, le moine révolté brisait les douces chaînes de ses vœux monastiques en contractant un mariage sacrilège avec Catherine de Bora, religieuse arrachée à la vie du cloître. Je n'oserais jamais, mes frères, redire ici le langage lubrique et bestial de Luther célébrant cette sacrilège comédie. (1) O protestants, pauvres frères égarés, saluez votre Apôtre et soyez fiers de lui, si vous l'osez !

A la voix de ce moine débauché, toute une coalition, se forme contre l'Eglise. On lui enlève une grande partie de l'Allemagne, les états du Nord, l'Angleterre. L'hérésie de Luther ensanglante la France, les Pays-Bas, par les guerres de religion.

Le contre-coup se fait sentir même au milieu des populations restées fidèles. Et si la foi est restée intacte, il est évident que des tendances nouvelles ont pénétré les âmes. Oui, il faut une réforme, mais une réforme catholique. Luther n'a été qu'un révolutionnaire, il a détruit, il n'a pas réformé.

II.

La réforme, la vraie, la salutaire, viendra à l'heure de Dieu.

Aux heures de paix, Dieu n'intervenait que par le secours ordinaire de sa Providence dans les affaires de son peuple d'Israel. Aux heures difficiles et sombres, il suscitait des héros. De même pour la Sainte Eglise : lorsque la barque vogue paisiblement à travers la mer du monde, il suffit à Dieu de la faire diriger par

(1) De Wette. T. III, p. 3. 10, 18.

son Vicaire, le pilote qui la guide infailliblement. Aux heures de peines et de luttés, le pilote voit surgir des Saints pour l'assister.

Quand, au XVI^e siècle, les prétendus réformateurs jetaient le trouble dans les âmes par leurs cris de révolte, et que la foi s'affaiblissait partout, Dieu donna à son Eglise une légion de Saints qui par leurs vertus et leurs œuvres jetèrent sur cette époque un éclat sans pareil dans l'histoire.

Avec Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix, Saint Ignace, dont les enfants, dans les chaires, les universités et les collèges, combattent victorieusement l'erreur; S^t François-Xavier qui compense par ses conquêtes dans les Indes et au Japon, les pertes de l'Eglise en Europe; S^t Charles Borromée, le restaurateur de la discipline; S^t Pie V, l'héroïque défenseur des droits de Notre Seigneur et de son Eglise. Toutes ces âmes héroïques, ce sont les chevaliers et les preux de la vérité contre l'erreur, et le gage du triomphe pour l'indestructible royaume fondé par Jésus.

Mais si j'ai bien compris la pensée de Grégoire XV canonisant Sainte Thérèse en 1622, Thérèse est la Débora suscitée par Dieu au moment où le peuple saint gémissait sous les outrages du Roi de Chanaan. *Suscitavit veluti novam Debboram Theresiam virginem.* (1)

Eh bien, nous allons voir ce que Dieu voulait de Thérèse et comment Il prépare la future Réformatrice.

Tandis que Luther naît dans la misère, la future Patronne de l'Espagne voit le jour au sein d'une famille glorieuse par la valeur et la noblesse de ceux qui la composent. Elle naissait riche des biens de la terre aussi bien que des biens de l'intelligence et du cœur.

Le prédicateur fougueux du protestantisme a pour père un homme sérieusement accusé d'homicide, à tel point qu'en 1565 un livre publié alors, faisant ironiquement allusion à ce meurtre, dit de Luther : « Avant que ne

(1) Bul. de can.

naquit le fils de l'homicide de Mansfeld, l'Évangile n'existait pas encore en Germanie »; (1) Thérèse a pour parents des modèles de vertus chrétiennes et civiques.

Tandis que le futur apostat eut une enfance sombre et triste, Thérèse au contraire se sentait vivre aux chauds rayons de l'amour paternel et maternel.

Par contre, tous deux sont doués d'une riche intelligence, d'une imagination puissante, d'une volonté énergique. Comme Luther, Thérèse aime à prier. Comme lui, elle sera admirée pour les dons remarquables de son intelligence et de son cœur.

Sous le coup d'une forte impression, ne sachant trop ce qu'il faisait, Luther entre en religion. Thérèse, elle, lutte pendant trois mois contre l'attrait de la vie religieuse, et ce n'est qu'après mûre réflexion qu'elle prend la résolution de se consacrer au Seigneur.

Dans le cloître Luther veut chercher la paix de son âme torturée par le scrupule : il y a peur de Dieu. Thérèse au contraire y vient apprendre à aimer Dieu, à le mieux servir, et à le faire aimer.

Luther, novice, ne sait pas se plier au joug de l'obéissance : il se distingue par des singularités en matière de pénitences corporelles. Thérèse, Carmélite, ne fait rien que par obéissance et c'est sous son contrôle qu'elle s'adonne à une pénitence modérée.

Luther désespère de la miséricorde de Dieu. Thérèse, un instant détournée de son but, est touchée jusqu'aux larmes au souvenir de Madeleine repentante et favorablement accueillie.

Luther, au milieu de ses luttes intimes, oublie le grand secret de la force et de la persévérance : la prière. Thérèse en sera le docteur.

Luther affaibli, abandonne la vie religieuse et brise ses derniers liens. Thérèse, trouvant les siens trop doux, s'enchaînera par une vie plus austère au Dieu qui la veut grande et forte.

(1) Thiersch, p. 115.

Luther fait pleurer l'Eglise par ses scandales et ses prédications. Thérèse donnera à l'Eglise des filles qui la consoleront, et des fils qui la défendront.

Luther, pétri d'orgueil, se prétend l'envoyé de Dieu pour régénérer l'Eglise : il se croit fort ! Dieu lui opposera une femme qui tiendra haut le drapeau immaculé de toutes les vertus. Le fils orgueilleux qui se révolte contre l'Eglise, qui l'a fait prêtre et religieux, sera battu par une femme, par un lys de pureté et de simplicité, mais comme l'a si bien dit Huysmans, par « un lys métallique, un lys forgé de fer. » (1)

Et pour la préparer à cette mission de nouvelle Débora, la Providence lui octroie des dons magnifiques en proportion de la tâche qui l'attend.

Arrêtons-nous ici, mes frères, et devant cette Providence qui vient si opportunément au secours de son Eglise, laissons aller nos cœurs à une vive admiration pour notre foi.

Hélas ! le siècle où nous vivons voit de nouveau se continuer sous des formes plus insidieuses et plus hypocrites, la lutte de l'erreur contre la vérité. L'Eglise a perdu du terrain dans les masses. La guerre continue autour des mêmes principes.

Comme au temps de Luther, l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique sont torturées pour chercher, au nom de je ne sais quelle prétendue science, la réfutation des vérités qu'avaient défendues nos aïeux. Des catholiques font concession sur concession à l'impiété, et enlèvent ainsi à l'Eglise, de gaité de cœur, le radieux diadème de ses immortelles traditions.

En morale, le relâchement s'affirme chaque jour dans les chrétiens de notre temps. Nous assistons à des alliages honteux, à des compromissions hélas ! bien lâches pour des âmes chrétiennes, et nous sommes tous les jours les témoins attristés de la mollesse, du manque de généro-

(1) En route.

sité, de désintéressement de ceux qui se prétendent les disciples de Jésus-Christ.

Oh! nous pouvons redire les paroles inspirées des Livres-Saints : *Cessaverunt fortes in Israel et quieverunt*, les courageux, les énergiques manquent en Israel : ils se reposent, *et quieverunt*. Ils ne voient pas le danger.

Ah! levez-vous, Sainte Thérèse, nouvelle Débora. *Surge, surge Debbora!* Donnez-nous votre amour de la vérité et de la vertu. Donnez-nous votre esprit large, généreux, franc. Faites de nous des Apôtres par l'exemple, par la parole et par les vertus solides. Qu'à votre exemple, ô Sainte Thérèse, pétris de piété et de sacrifice, nous soyons de roc contre toute tentation de l'esprit du monde; qu'aux persécuteurs et aux ennemis de nos croyances qui nous crient : à bas l'Eglise! à bas la Papauté! à bas la morale catholique! nous répondions : Pas encore s'il vous plaît! Nous la défendrons, et, s'il le faut, vous nous passerez sur le corps; mais comme Thérèse, nous voulons mourir fils de l'Eglise catholique!

TROISIÈME CONFÉRENCE.

La Conscience de S^{te} Thérèse.

Lucerna corporis tui est oculus tuus.
La lampe de votre corps, c'est votre œil.
Matt. VI, 22.

MES FRÈRES,

Le spectacle du monde contemporain n'est pas fait pour nous donner une haute idée de sa vertu. Qu'y voyons-nous? Des hommes prosternés à deux genoux devant la fortune, adorant ses moindres caprices; des âmes immortelles destinées à être le tabernacle de Dieu, roulant pêle-mêle avec toutes les infamies, dans le torrent fangeux des passions; des consciences tournant au moindre souffle du vent et jetant par dessus bord tous les principes de la justice et de l'honnêteté; des chrétiens abandonnant lâchement leur foi, la foi de leurs pères, par crainte d'un sourire ou d'une parole de mépris.

Pénétrez dans nos salons mondains, et dans nos cercles en vogue, et faites le bilan de ce qui s'y passe : paroles déshonnêtes, propos scandaleux ou méchants, fréquentations suspectes, voilà ce qu'il faudrait chaque jour écrire au tableau. Dans le commerce, on n'entend parler que d'agiotage, de manœuvres frauduleuses, d'usure déguisée.

Ne m'accusez pas de noircir le tableau à plaisir, mes frères, mais j'en appelle à vous qui m'écoutez. Dites-moi, dans vos conversations, est-il souvent question d'autre chose que d'âmes en détresse, de familles désunies, de scandales ou de crimes? Dans vos théâtres, ne met-on pas en scène, et cela aux applaudissements de la foule,

les pires vices de notre époque? Et d'où vient que malgré les accents véhéments des apôtres du Christ, tous les efforts pour réagir contre cette tendance périlleuse de notre siècle, ne sont accueillis que par l'indifférence béate des uns ou les sarcasmes intéressés des autres?

La réponse est dans l'Évangile : « La lampe de votre corps, c'est votre œil », disait Jésus. Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux. Mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien seront épaisses les ténèbres mêmes!

Quelle est donc la lumière qui fait défaut à notre société contemporaine? C'est la conscience morale.

Voilà un bien grand mot qu'on prononce souvent et qui, hélas! comme beaucoup de ces mots destinés à faire de l'effet, est employé par ceux qui en ignorent le sens.

S^t Thomas d'Aquin définit la conscience : « l'application de notre science à des actes particuliers. »

Écoutez comment le P. Gratry, dans une belle définition, indique son rôle, son action : « La conscience, cette force qui au fond de notre âme nous commande le bien, et nous pousse, par un irrésistible élan vers la justice et la vérité; cette force clairvoyante qui brise et réprime notre cœur; cette force chaste et pure qui nous retient en face du mal, nous entraîne et nous arrête sous l'essor même des plus puissantes passions; cette force irritée qui se lève et ne veut plus se taire, quand le mal est commis, qui vibre et crie sous l'effort même tenté pour l'étouffer, cette force, c'est la voix de Dieu qui nous pose à tout instant la question de la morale et son épreuve. » (1)

Comprenez-vous ce que Jésus nous dit quand Il parle de l'œil qui éclaire notre vie. Comprenez-vous que ceux qui n'obéissent pas à cette voix impérieuse de la

(1) P. Gratry. — L'âme, 2^e vol.

conscience sont condamnés, car ils sont dans les ténèbres. Au contraire, l'homme de conscience sera un homme dans toute l'acception du mot : et s'il est chrétien, s'il est docile, et s'il obéit toujours à cette voix de Dieu, il deviendra un saint. Je voudrais vous montrer cet idéal en Sainte Thérèse. Jamais, chez elle, la voix de la conscience ne fut étouffée, et ce fut sa force.

La droiture de la conscience se reconnaît à trois signes principaux : la délicatesse dans le devoir d'état, la sévérité dans la sincérité, et enfin l'honnêteté rigide dans le maniement des intérêts d'autrui. Voilà aussi les principaux traits que nous retrouverons dans la conscience de Sainte Thérèse.

I.

« Le premier don que Thérèse avait reçu du Ciel, était celui d'un esprit droit. Cet esprit droit, ferme, élevé qui la guidait dans les actes ordinaires de la vie, la conduisit de même dans le chemin de la perfection. » (1) A l'homme consciencieux, il suffit de cet esprit droit pour le maintenir dans le parfait accomplissement du devoir. Sa conscience parle, cela lui suffit, puisqu'en elle il entend la voix de Dieu lui-même. Sans doute, Thérèse eut dans sa jeunesse, des heures de défaillance : elle n'eut jamais des moments d'erreur. Elle voyait devant elle le but à atteindre : elle y marchait en ligne directe. Par suite, pas de tâtonnements, pas de temps perdu en essais infructueux.

Elle a entendu le précepte divin : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, et de toutes vos forces. Aussitôt elle aspire à réaliser ce fondement de la charité chrétienne.

Oh ! ce n'est pas comme les gens sans conscience qu'elle va aimer le bon Dieu. Trop souvent, mes frères, sans nous en douter, nous aimons le bon Dieu par peur de ses châtimens. Nous adoptons à son égard le système

(1) Hist. d'après les Boll. T. II, p. 385.

du moins possible. Nous pratiquons à son service ce qu'en terme vulgaire, on a récemment appelé, le sabotage.

Thérèse, au contraire, a conscience de son devoir. Le Seigneur l'appelle à de grandes destinées. Elle ne s'y refusera pas. Tout en confessant son indignité et ce qu'elle appelle ses ingratitude, elle aimera Dieu pour lui-même. « Si je t'aime, s'écriera-t-elle, ce n'est pas pour le Ciel que tu m'a promis : si je crains de t'offenser, ce n'est pour l'enfer dont je serai menacée ! »

Aussi ne tient-elle aucun compte de ce que l'accomplissement du devoir peut lui occasionner de tracas ou lui imposer de sacrifices. La vocation religieuse l'a trouvée hésitante : mais dès qu'elle est fixée, elle part, le cœur meurtri, sans doute au souvenir des larmes que son départ va causer, mais résolue à obéir à la voix de sa conscience.

Dans sa vie religieuse, lorsque la voix de la conscience lui rappellera ses obligations et surtout celle d'être à Dieu sans partage, elle sacrifiera tout pour y répondre. Elle ne cherchera pas à contenter son Maître par des actes qui brillent. Pour elle, pas de distinction entre le devoir obscur et le devoir éclatant, pour elle il n'y a que le devoir.

Pour répondre à ce Dieu qui veut en faire la Réformatrice du Carmel, Thérèse n'ignore pas qu'elle devra lutter, lutter sans trêve. Dès que cette volonté divine lui est nettement manifestée, adieu pour elle la tranquillité, la solitude, le calme des oraisons. Sa conscience en éveil ne se démentira pas. Qu'on l'accable de moqueries, de calomnies, qu'on s'efforce par des menaces de la détourner de son devoir, Thérèse reste inébranlable, parce qu'elle a conscience d'accomplir la volonté de Dieu. « Pour m'obliger à céder, répondait-elle, il faudrait m'en faire un devoir de conscience : hormis le péché, je n'ai peur de rien. » (1)

(1) Hist. d'après les Boll. T. II, p. 391.

Mais la parole divine qui nous astreint à l'amour de Dieu, nous prescrit aussi l'amour du prochain. Loin d'imiter certaines dévotes qui oublient que le devoir d'état et la charité envers le prochain sont aussi une des formes du devoir, Thérèse quittait même les délices de l'oraison pour consoler une âme affligée ou assister une de ses sœurs. « O mon Jésus, s'écriait-elle, en s'arrachant de l'oratoire, qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes, puisque le meilleur service que l'on puisse vous rendre, c'est de vous abandonner pour leur faire du bien. » (1)

Loin donc d'être une conscience scrupuleuse, la conscience de Thérèse, alliait la largeur de vues à l'inflexible subordination au devoir.

II.

Consciencieuse dans l'accomplissement de son devoir, Thérèse était incapable de frauder la vérité : c'est là le deuxième élément d'une conscience droite.

Qu'est-ce donc que frauder la vérité? C'est refuser la vérité dans les circonstances où elle doit être dite, c'est mentir. Frauder la vérité, c'est dire oui pour non, ou non pour oui, c'est fausser nettement l'expression de sa pensée. Il y a le mensonge en parole et le mensonge en action. Celui-ci s'appelle respect humain, dissimulation, hypocrisie, duplicité.

Thérèse a le caractère trop noble pour souffrir la fausseté. Dès lors, il y a certaines attitudes qu'elle repousse et condamne résolument. Elle est trop femme de caractère pour admettre la dissimulation. Elle n'est pas de la catégorie de ces êtres à double face qui flattent et qui trahissent tour à tour, qui vous applaudissent et vous exaltent en votre présence, mais qui vous dénigrent dans l'esprit d'autrui dès que vous aurez le dos tourné.

(1) Fond, ch. V.

Je veux vous donner un seul exemple de la franchise et de la loyauté de notre Sainte. En 1578, lorsque le P. Gaspard de Salazar eut formé le projet de quitter la Compagnie de Jésus pour entrer chez les Carmes déchaussés, les Supérieurs castillans de la Compagnie accusèrent Sainte Thérèse de l'avoir attiré, et d'autre part ils réclamèrent son intervention contre le transfuge. Vous allez voir qu'elle sait dire ce qu'elle pense, dans un langage qui ne manque pas d'énergie. Laissez-moi vous lire deux lettres écrites par elle à propos de cette affaire. 1578. 10 février. Avila.

Au Père Jean Suarez, Provincial de la Compagnie de Jésus en Castille.

JÉSUS!

« Que la grâce du S^t Esprit soit toujours avec votre Paternité, Amen.

Le Père Recteur m'a remis de votre part une lettre qui, je vous l'assure, m'a bien surprise. Vous y dites en effet, que j'ai engagé le Père Gaspard de Salazar à quitter la Compagnie de Jésus pour entrer dans notre Ordre du Carmel, sous prétexte que notre Seigneur le veut ainsi et qu'Il l'a révélé.

Quant au premier point, Sa Majesté sait, comme vous allez le reconnaître, que je ne l'ai jamais désiré : à plus forte raison n'ai-je rien fait dans ce but. Si j'ai eu connaissance de ce projet, ce n'est point par une lettre de ce Père; de plus, cela m'a tellement troublée et m'a causé une peine si vive que ma santé qui était déjà très faible, s'en est profondément ressentie. Comme il y a très peu de jours que cette nouvelle m'est parvenue, j'ai dû ne l'apprendre, à ce que je vois, que longtemps après votre Paternité.

Au sujet de la révélation dont parle Votre Paternité, je n'ai reçu aucun écrit de ce Père; il ne m'a

rien communiqué de ce projet. A-t-il eu révélation sur ce point? Je l'ignore. Mais quand j'aurais eu moi-même le rêve dont vous parlez, je ne suis pas assez dénuée de bon sens pour me décider, sur un semblable motif, à désirer un changement de cette nature et à le conseiller. Grâce à Dieu, beaucoup de personnes m'ont appris quelle valeur et quel crédit on doit donner à ces sortes de choses. Le Père de Salazar lui-même, j'en suis certaine, n'en tiendrait aucun compte, s'il n'avait pas d'autre raison pour se déterminer, car il est très prudent.

Votre Paternité dit encore que les Supérieurs vont commencer une enquête. Ce sera parfait. Vous n'avez qu'à donner des ordres. Evidemment ce Père, une fois vos intentions connues, ne fera rien sans votre permission, comme j'ai tout lieu de le croire. Quant à la grande amitié qu'il y a entre lui et moi, et aux services dont je lui suis redevable, je ne les nierai jamais. Toutefois, j'en ai la certitude, s'il m'a rendu quelque service, il a été mû plutôt par le zèle de la gloire de Dieu et de sa bienheureuse Mère que par un motif d'amitié; il nous est arrivé même, ce me semble, de passer deux ans sans nous écrire. Notre amitié cependant est fort ancienne. Elle date d'une époque où ce Père m'a vue dans une plus grande nécessité de son secours qu'aujourd'hui. C'était celle où notre Ordre n'avait que deux Pères Carmes déchaussés. La circonstance était alors plus favorable que maintenant pour seconder le projet de ce Père. Grâce à Dieu, nous comptons en ce moment, je pense, plus de deux cents religieux, et il y en a parmi eux qui sont bien capables de diriger de pauvres filles comme nous; je n'ai jamais pensé que la main de Dieu serait plus raccourcie pour l'Ordre de sa Mère que pour les autres Ordres. » (1)

Cette lettre, mes frères, ne parvint pas à désarmer ceux qui suspectaient la loyauté de la sainte Mère. Elle en écrivit une seconde, dont je me permets d'extraire

(1) Lettres. T. II, p. 184.

le passage suivant. Il est adressé ce billet au Recteur des Jésuites d'Avila.

« J'ai relu plus de deux fois la lettre de votre Père Provincial, et toujours elle m'a paru bien peu aimable pour moi. On y affirme, en outre, une chose dont je n'ai jamais eu même la pensée. Votre Paternité ne sera donc pas surprise que j'en ressente de la peine. Mais peu importe cette peine. Si je n'étais pas imparfaite comme je le suis, c'eût été une joie pour moi que votre Père Provincial me mortifiât. Il le peut, à coup sûr, car je suis son humble servante. Néanmoins puisqu'il est le supérieur du Père Salazar, la pensée me vient que le meilleur moyen de terminer cette affaire serait qu'il la traitât directement avec lui. Pourquoi écrirais-je à des religieux qui ne dépendent pas de moi? C'est cependant ce que vous me demandez. Or, c'est là l'office de leur supérieur. On aurait donc raison de ne pas tenir compte de mes observations. » (1)

Vous voyez, mes frères, par ces quelques extraits, quelle franchise mettait la sainte à s'expliquer et à se défendre.

III.

Un troisième indice d'une conscience droite, c'est l'honnêteté rigide dans le maniement des intérêts d'autrui. Et quand je dis intérêts d'autrui, je classe sous ce titre tout ce qui intéresse le prochain, non seulement son argent, mais encore ses secrets, sa réputation.

Rien n'est plus admirable, mes frères, que la prudence de Sainte Thérèse dans le maniement de l'argent. Jugez-en plutôt.

Un de ses amis qui lui fut le plus dévoué, Julien d'Avila, avait dû emprunter de l'argent pour faire un voyage pour la Sainte. Elle qui n'a pas un sou, écrit

(1) Lettres, T. II, p. 191.

à une Prieure d'Avila en 1575, le 4 juin : « Je vous prie de donner tout ce que vous pouvez de l'argent en dépôt à M. Julien d'Avila, afin de payer les frais de voyage qu'il a dû emprunter. Cette lettre signée de mon nom vous tiendra lieu de reçu. »

L'épargne qu'elle pratique si bien, elle la prêche à son frère don Laurent de Cépéda : « Vous êtes porté par votre nature et par vos habitudes à beaucoup de luxe. Vous avez plus de profit devant Dieu et devant les hommes, à garder votre argent afin de le distribuer en aumônes qu'à le dépenser dans le luxe. Vos enfants y gagneront de leur côté. » (1)

Avec quelle touchante loyauté elle donne des avis sur la succession de son frère. Comme elle est inébranlable dans l'obligation de suivre les dernières volontés du défunt. Elle rappelle même à l'une de ses nièces, que « si elle peut disposer de sa part légitime de la succession, il est juste qu'elle se souvienne de sa tante dona Jeanne dont la nécessité est grande. » (2)

La réputation des autres, elle la voulait intacte. On avait calomnié le P. Gralien et le P. Mariano auprès du R^{me} P. Général des Carmes. Elle écrit à ce dernier une lettre très respectueuse, débordante de sentiments de filiale piété, mais elle dira la vérité. Elle ne peut supporter qu'on lui ait fait des rapports calomnieux sur ceux qu'elle appelle les vrais fils de Sa Seigneurie. « Il n'y a pas, dit-elle, de raison pour que je ne parle pas selon toute la vérité : ne pas le faire serait offenser Dieu; mais n'y aurait-il aucune faute contre Dieu, je considérerais comme une grande trahison et une noire méchanceté de tromper un Père que j'aime tant... Je vois bien qu'on doit vous donner des informations contraires à ce que j'avance; mais je n'omettrai rien pour prouver à tous ceux qui sont sans passion, que je vous suis vraiment dévouée. » (3)

(1) Lettre, 24 juil. 1576. (2) 7 octobre 1580. (3) févr. 1576.

Si on attaque la réputation du P. Gratien, elle en appelle au Roi Philippe II (1). Tant pis pour les calomniateurs, elle les poursuit et de maîtresse façon.

Tout cela vous démontre, mes frères, quelle conscience délicate avait notre Sainte.

Comme elle, cherchons à avoir cette droiture de conscience. Obéissons à la voix de notre conscience et ne l'étouffons jamais. Parents qui m'écoutez, éveillez en l'âme de vos enfants cette droiture de conscience. Réprimez énergiquement le mensonge et la dissimulation. Vous aurez donné ainsi à notre société des consciences délicates, des consciences fidèles au devoir, des consciences sincères!

(1) 18 sept. 1577.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Le Caractère de Sainte Thérèse.

Non habet amaritudinem conversatio illius.

Son caractère n'a rien d'amer.

Sap. VIII, 16.

MES FRÈRES,

« Les hommes manquent », disait tristement Jouffroy. « Ils ne manqueraient pas, si au lieu de suivre nonchalamment le fil de leurs inclinations, ils prenaient en main, résolument, la direction de leur vie, et se trempaient dans l'effort méthodique de puissants caractères. »

Mais que signifie ce mot caractère qu'on emploie si souvent quand on parle d'éducation? Le mot caractère, mes frères, désigne la nature d'un homme ou d'une femme, de ses tendances, de sa valeur au point de vue moral. Quand vous observez les hommes, il ne faut pas longtemps pour découvrir qu'il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent physiquement. Au point de vue moral ces différences sont plus frappantes encore. Or, cette marque personnelle à l'un et qu'on ne retrouve pas chez l'autre c'est ce qu'on appelle le caractère.

Cependant mes frères, ce n'est pas là encore l'essence du caractère. Le caractère réside dans l'intime de nous même, et on l'a défini : « l'équilibre volontaire de toutes les énergies au service de la vertu, de l'idéal. »⁽¹⁾ « Il n'est autre chose que la constitution morale de l'homme. »⁽²⁾

(1) R. P. Gillet. L'éducation du caractère, p. 6.

(2) Guibert, Le caractère, page 10.

Malgré les notes qui différencient à l'infini les caractères, on les range en deux classes bien distinctes, les bons et les mauvais caractères.

Je voudrais ce soir vous montrer en Sainte Thérèse le type d'un bon caractère.

Lorsqu'on lit la vie de cette femme admirable, on est frappé des dons divers dont le Créateur avait orné sa belle âme. Mais on se demande, comment dans un siècle qui vit surgir tant de gloires, Thérèse eut cependant une si grande influence sur ses contemporains?

La raison est bien simple : elle avait un bon caractère. Par la délicatesse de ses procédés, elle avait tôt fait de gagner toutes les sympathies. Dans les âmes qu'elle gagnait par sa bonté, elle s'insinuait doucement et faisait tomber bien des préventions, dissipait bien des antipathies. Ici même, j'ai eu l'occasion de vous montrer que Sainte Thérèse n'était pas une créature molle, une de ces créatures qu'en langage familier on appelle une bonne pâte! C'est la femme forte dans toute l'acception du mot. Mais son bon caractère avait pour effet de rallier tout le monde autour d'elle. Dès qu'elle paraissait, elle produisait le bonheur de tous; on recueillait ses paroles; ses avis étaient suivis. Ses remontrances mêmes les plus piquantes étaient écoutées; son autorité était respectée.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un bon caractère, étudiez, mes frères, la vie de Sainte Thérèse. Analysez cette fine et altière nature. Trois traits suffisent à la peindre.

Patiente, Thérèse supporte qu'on la blesse.

Délicate, elle ne froisse jamais personne.

Prévenante, elle s'ingénie à mettre de la joie dans les cœurs.

C'est ce que j'espère vous montrer dans notre entretien, ce soir. Ce sera du même coup vous donner un idéal à recopier, car le bon caractère souffre tout, ne donne rien à souffrir, et rend heureux.

I.

Le bon caractère souffre tout de tout le monde.

Thérèse eut à subir ses premières épreuves à l'occasion de son ouverture de cœur avec des personnes bien intentionnées. Elle connut, dans cette circonstance si pénible entre toutes, ce que St François de Sales appelle la contradiction des gens de bien. Des esprits plus prudents qu'éclairés, comme François de Salcêdo, Gaspard Daza et d'autres prêtres fervents, portèrent à notre Sainte un intérêt très bienveillant sans doute, mais quelque peu indiscret. Confiante, elle leur avait fait part des grâces singulières dont le Ciel la comblait pendant l'oraison. Le souvenir de quelques visionnaires ayant abusé de la crédulité publique, leur fit prendre peur aux confidences de Thérèse. Ils ne doutaient pas de sa bonne foi; mais ils craignaient que le démon, à son insu, ne l'eût séduite. Aussi résolurent-ils de la combattre. Et elle toujours aimable, jugeant plutôt de leurs intentions que de leurs actes, les excusa. « Comme ceux-ci, déclare-t-elle, m'aimaient beaucoup, ils n'en avaient que plus peur de me voir trompée par le démon.... En outre ils ne gardèrent pas le secret, comme il eût convenu de le faire.... » Par leurs indiscretions, Avila fut au courant de ce qui se passait dans l'âme de Thérèse. On alla jusqu'à avertir son confesseur, le P. Balthazar Alvarez, d'avoir à se mettre en garde contre les illusions de sa pénitente. Elle fut privée vingt jours durant, de la communion par son directeur. C'était le comble de l'épreuve pour un cœur comme le sien. Au lieu de se laisser aller à récriminer et à se défendre auprès des créatures, elle se plaint à N. S. Et lorsqu'Il lui a dit : « Ne crains rien, ma fille, c'est moi; je ne t'abandonnerai pas, ne crains rien » (1), alors Thérèse relève sa tête ployée sous l'épreuve et elle s'écrie : « Oh! que

(1) Vie. XXV.

Dieu est puissant! que Dieu est bon! Qu'ils s'élèvent maintenant contre moi, tous ces savants, qu'elles me persécutent, toutes les créatures, qu'ils me tourmentent, tous les démons : avec vous Seigneur, je ne crains rien. Ne m'abandonnez pas, et je ne vous abandonnerai jamais! »

Pendant qu'elle travaillait à la fondation de Tolède, elle assistait à la messe dans la chapelle des Jésuites. Un jour, après avoir communié, cachée sous son voile et son manteau, elle prolongeait son action de grâces au gré de sa ferveur, quand de violents coups de sabot pleuvent sur sa tête. Thérèse sans s'émouvoir regarde son agresseur. C'était une femme du peuple, qui ayant perdu une de ses chaussures, la cherchait en vain et s'imaginait que cette étrangère si pauvrement vêtue, l'avait sans doute prise. Peut-être avait-elle commencé par la réclamer à la Sainte, et celle-ci absorbée dans son oraison, n'ayant rien entendu, la malheureuse s'était exaspérée. Thérèse sans lui faire de reproches, se contenta de dire en souriant : Que Dieu pardonne à cette bonne femme, j'avais déjà bien assez mal à la tête!

Si le bon caractère souffre avec patience tout ce qu'on lui fait endurer, il ne montre pas non plus de répugnance à converser avec les gens rustres et grossiers. Quelques jours après la scène que je viens de vous narrer, Thérèse eût pu se défier d'une autre rencontre. Un jeune homme indigent, à l'extérieur modeste, timide, mais peu agréable, s'approcha d'elle, et non sans embarras lui offrit de la servir en tout ce qui dépendait de lui. « Seulement, ajouta-t-il, je n'ai rien à donner que ma personne. » Thérèse le remercia gracieusement, pour son ardeur à lui faire plaisir, et se divertit ensuite avec ses filles du beau protecteur qu'elle avait rencontré.

Quelle leçon pour certaines petites demoiselles et certaines grandes dames, pas toujours très intéressantes, qui croiraient descendre en parlant à des gens que dédaigneusement elles appellent « de basse extraction! »

Son heureux caractère la poussait plus loin encore. Non contente de supporter le mal qu'on lui faisait, elle

ne gardait pas de rancune, au contraire : « Pour jouir des bonnes grâces de la Mère Thérèse, disait, à ce propos, Mgr Alvaro de Mendoza, il faut lui dire des injures ou lui faire de la peine. » (1) Elle excusait même ces personnes quand on les accusait en sa présence, et prenait plaisir à mettre en évidence leurs bonnes qualités. Aussi si elle rencontra beaucoup d'adversaires, pas un seul ne put lui résister, et tous, vaincus par sa charité, devinrent tôt ou tard ses protecteurs et ses meilleurs amis.

II.

Non content de souffrir tout, et de tout le monde, un bon caractère ne donne rien à souffrir aux autres.

Pour épargner à son cher prochain toute souffrance, Thérèse veillera sur elle-même avec une extrême délicatesse. Pour épargner même aux yeux des spectacles pénibles, elle règlera sa tenue selon la décence et la propreté, évitant avec un soin égal une malpropreté dégoûtante et une recherche choquante. Dans une lettre de février 1581 au P. Gratien, elle écrit : « Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité veille à ce qu'il y ait de la propreté dans les lits et le linge de table, malgré toute la dépense qu'il faudra faire pour cela. Je voudrais même qu'on en fit un point de constitution, tant c'est chose terrible que la malpropreté. »

Dans la même lettre, elle veut qu'aux religieux faisant profession de mener une vie pénitente, on donne une nourriture suffisante : « Je vous préviens — écrit-elle au Provincial — que si l'on ne remédie partout sur ce point, et si l'on ne sert aux religieux une nourriture suffisante, vous verrez ce qui arrivera. On devrait ne pas manquer d'en intimer l'ordre aux prieurs. Jamais d'ailleurs, le Seigneur ne manquera de fournir le nécessaire; mais que les prieurs donnent peu aux religieux, et sa Majesté leur donnera peu à eux-mêmes... »

(1) Boll. N° 1231.

Dans les dépositions faites pour le procès de canonisation, nous relevons plusieurs faits qui démontrent qu'elle ne se servit jamais de sa supériorité pour en imposer à ses inférieurs, mais plutôt pour les relever. Elle rendit sa direction suave, aimable, tempérant par la douceur la vénération qu'elle inspirait sans le vouloir. Quand elle était obligée de reprendre une sœur, elle commençait par la convaincre de ses torts, et lui montrait qu'elle méritait d'être châtiée, afin que la correction fût ensuite reçue avec plus de fruit. (1)

Elle adaptait du reste, à merveille, sa conduite aux besoins particuliers des âmes. Elle encourageait par un sourire les coupables qui venaient lui avouer des infractions, une vivacité, un oubli; parfois elle arrêtait sur des lèvres, une parole indiscrete, inutile qui allait en sortir. Et après avoir fait des réprimandes justes, elle reprenait un air gracieux, en assurant que la faute était pardonnée.

Elle n'eût voulu pour rien au monde faire de la peine aux absents. Un jour, à propos d'un prédicateur, de talent plutôt médiocre, elle écrit cette boutade : « J'ai peine à croire que ce pauvre Père Castagno prêche bien! Faites-lui mes compliments, et dites-moi si on l'écoute ». Puis aussitôt se reprochant ce mouvement de la nature, elle s'écrie : « Voyez quelle curiosité! Non, ne me le dites pas, et déchirez ma lettre. » (2).

Etonnez-vous alors, mes frères, si un caractère qui se révélait à tous, sous de pareils aspects, pouvait ne pas être influent.

III.

Mais il y a plus. Elle s'applique à faire le bonheur des autres, car le bon caractère est prévenant, ingénieux, généreux.

(1) Inform. N° 68.

(2) Vie d'ap. les Boll. II, p. 405.

D'abord Thérèse s'interdisait de mal penser de personne. Et cette bienveillance qu'elle entretenait au fond de son cœur répandait sur son visage tant de sympathie, dans son regard tant de franchise, sur ses lèvres un si bon scurire, qu'elle portait la joie dans les milieux qu'elle fréquentait. Elle avait toutes les divinations d'un bon cœur. Ecoutez comme elle sait dire à propos, des paroles qui font plaisir et dilatent l'âme.

Au P. Dominique Banès, dominicain, elle écrit : « Je bénis Notre Seigneur des bonnes nouvelles que l'on me donne de vos sermons, et j'aurais le plus grand plaisir de les entendre. Comme vous êtes maintenant supérieur de ce monastère, je voudrais vivement me trouver là. Mais quand donc avez-vous cessé d'être mon supérieur... On dirait que tandis que vous ne sauriez être long, j'ai de la difficulté à ne l'être pas. Mais aussi, vous me comblez d'attentions, afin que je ne m'attriste pas quand je reçois mon courrier, sans y trouver une lettre de vous ! » (1)

A la Mère Marie de St Joseph, Prieure de Séville, qui lui écrivait une lettre d'excuses, elle répond : « En vérité je suis touchée de la solitude où vous êtes, dites vous, depuis mon départ. La lettre ci-jointe était déjà écrite quand j'ai reçu les vôtres. Vous m'avez procuré une telle joie que j'en ai été attendrie. Mais tous ces pardons que vous me demandez me font rire. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne tout le passé et même tout l'avenir. » (2)

Thérèse cependant, malgré tout son désir d'être prévenante, ne manque pas l'occasion de dire une grosse vérité, à mots couverts, car elle n'aime guère la flatterie. A un religieux qui n'avait pas été aimable pour elle, alors que pourtant, elle lui rendait service elle-même, elle écrit : « Je pensais que votre Révérence passerait par ici, vous n'avez évité qu'un léger détour. Vous ne devez pas avoir une grande envie de me faire plaisir,

(1) Lettres, 1574. (2) Lettres, 2 juil. 1576.

parce que quand vous étiez à Tolède, vous ne m'avez parlé qu'un instant. » (1)

Pendant la fondation de Séville, on lui fit présent d'un devant d'autel où le sacrifice d'Abraham était assez mal représenté. Une sœur le trouve de mauvais goût : « L'ange a l'air de prendre la discipline » — s'écrie-t-elle étourdiment — « Oh ! ma fille, répond la S^{te} Mère toute affligée, est-ce là votre reconnaissance pour le don d'un bienfaiteur ? Je ne veux plus entendre de pareilles plaisanteries : ne l'oubliez pas ». Cette gratitude pour ses bienfaiteurs a dicté les pages les plus aimables de sa correspondance ; elle ne s'en tenait point du reste aux paroles. Un souvenir gracieux, envoyé à propos, une image pieuse, un Agnus Dei ou quelque petit objet de dévotion allait souvent exprimer à ses bienfaiteurs l'affection reconnaissante qu'elle croyait mieux traduire par son humble présent que par son langage.

Voilà, mes frères, une bien pâle analyse du caractère de Sainte Thérèse. Comme ces traits doivent nous confondre ! Que faut-il penser de tant d'âmes qui aiment à ce qu'on nimbe leur front de l'auréole de la sainteté, parce qu'elles vont à la messe, parce qu'elles communient, parce qu'elles sont de toutes les confréries, et qui ne travaillent nullement à la réforme de leur caractère, qui se froissent à la moindre égratignure, qui font le tourment de tous ceux qui les approchent, qui n'imposeraient jamais un sacrifice à leur farouche égoïsme pour être utiles ou agréables au prochain ? Il y a chez elles, un vernis de religion ; mais la vertu n'y étant pas, la vraie religion en est absente.

O Sainte Thérèse, faites-nous comprendre cette vérité qui vous honore et qui nous sauvera. Obtenez-nous de Dieu, qu'en formant notre caractère sur le modèle du vôtre, nous fassions marcher la pratique des vertus de pair avec les pratiques de piété !

(1) Lettres, 5 oct. 1576.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Le Cœur de Sainte Thérèse.

Ordinavit in me charitatem.

Il a ordonné en moi l'amour.

Cant. II, 4.

MES FRÈRES,

On ne connaît pas sa vie — a dit un auteur (1) — tant qu'on ne connaît pas son cœur; on n'est pas le maître de sa vie, tant qu'on n'est pas le maître de son cœur.

Dans l'existence privée, mes frères, les plus graves questions sont celles qui se posent dans le cœur; nous sommes dans la paix quand notre cœur est libre; nous sommes dans la joie quand notre cœur est bon; les grandes amertumes de la vie proviennent des blessures et des déviations du cœur.

Nous avons montré en Sainte Thérèse un bon caractère, un caractère sur lequel nous pourrions si facilement modeler le nôtre. Mais si grande que soit, dans l'exercice de la bonté, la part de l'esprit et de la volonté, c'est néanmoins du cœur que la bonté jaillit comme de sa source. La bonté prend naissance dans le cœur; elle tient du cœur sa vie propre et ses qualités bienfaisantes. Nous disons d'une intelligence qu'elle est lumineuse, d'une volonté qu'elle est forte, du cœur seulement nous disons qu'il est bon. Pour qu'un acte nous touche, il faut que nous sentions qu'il procède du cœur. C'est à tel point que pour le sens populaire, le cœur et la bonté sont deux mots synonymes.

Quand, avant toute réflexion, vous avez prononcé d'un homme qu'il a du cœur, considérez à quels signes vous l'avez reconnu, et pour quelles qualités vous lui avez décerné cet éloge. N'est-ce pas qu'en lui vous avez découvert de la sensibilité, de la générosité, de l'affection?

Or, mes frères, Sainte Thérèse réunit en sa personne tout ce qui appartient en propre à un grand cœur. L'Eglise même s'attache précisément à nous la montrer sous cet aspect. Si elle l'appelle dans une de ses hymnes, *Caritatis victima*, victime d'amour, elle lui applique dans l'Introït de la messe que disent les enfants du Carmel, le 15 octobre de chaque année, les paroles du livre des Rois au sujet de Salomon : « Dieu lui a donné un cœur vaste comme le sable qui se trouve sur le rivage de la mer : *Et latitudinem cordis quasi arenam quae est in littore maris.*

C'est ce que nous allons démontrer en puisant dans la vie et les écrits de l'illustre Réformatrice du Carmel.

I.

Ce qui distingue l'homme de cœur, c'est tout d'abord la *sensibilité*. Il s'émeut aisément, la misère le touche, les larmes l'attendrissent, il s'ouvre à la pitié, il ressent le contre-coup de toutes les souffrances. D'un autre côté, la joie le dilate, un bienfait le gagne, l'amitié le prend. C'est donc un être délicat, impressionnable, qu'ébranle le moindre souffle de tristesse ou de bonheur.

Voyez Thérèse à sept ans. Ses premières lectures, choisies, dirigées par son père, ont jeté dans son âme de profondes impressions. Sa mère l'a déjà formée à la prière, et si ses frères et ses sœurs ont comme elle subi l'heureuse influence de la piété maternelle, aucun ne l'a ressentie au même degré. Elle est avide d'entendre sa mère lui parler du Ciel, de Notre Seigneur, de la Vierge Marie. Son jeune cœur s'ouvre déjà à l'amour qui remplira toute sa vie, et pour être contente, si petite encore,

il ne lui faut ni jouets, ni plaisirs d'aucune sorte : il lui faut le Seigneur.

La misère, elle ne peut pas la contempler sans s'émouvoir. Les malheureux, les méprisés du monde trouvent près d'elle l'accueil auquel leurs souffrances leur donnent droit.

Un jour une pauvre femme se présente au monastère de Salamanque vers l'heure de midi, et demande la sainte Mère. Thérèse commençait son repas, après le jeûne du matin que ses infirmités lui rendaient très pénible, et les sœurs la prièrent d'achever le diner avant d'aller au parloir : « Cette femme attendra bien un peu — lui dit-on. — « Non, non, mes filles, elle est dans la peine, je suis pressée moi-même d'aller lui parler, car ma meilleure nourriture, c'est de consoler une âme affligée. » (1) C'est bien là le cri de son cœur.

Dans ses lettres, rien n'est plus touchant que ses sollicitudes pour les sœurs malades : « Ma fille — écrit-elle à l'une d'elles — je suis en peine de votre mal ; de grâce, écrivez-moi au plus tôt comment vous êtes ! » A une autre : « Que Dieu vous garde, ma chère fille. Soignez-vous, je vous en conjure, car votre maladie me cause plus de peine que tout le reste. » (2) On pourrait mettre sur les lèvres de Thérèse, au sujet de sa compassion pour les êtres souffrants, ce que ressentait si vivement une fille de Sainte Chantal : « J'ai mal à votre tête, mal à votre poitrine. »

Et les pécheurs ! Elle ne pouvait pas méditer sur les peines et les châtimens qu'ils se préparent sans verser des larmes amères. De tristes nouvelles augmentent son affliction. Depuis longtemps on parlait avec effroi en Espagne des ravages exercés dans le reste de l'Europe par les erreurs de Luther. On apprit que la France elle-même se couvrait de sang au milieu des dissensions religieuses. « Le cœur navré — dit notre Sainte — comme

(1) Boll. N° 1233. (2) Passim.

si j'eusse pu ou que j'eusse été quelque chose, je me tenais aux pieds de Notre-Seigneur, j'y versais mes larmes et je le suppliais de conjurer de pareils maux. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes égarées. Mais hélas! en quoi une pauvre femme comme moi pouvait-elle servir la cause du divin Maître? »

Si sensible à la souffrance et au malheur, le cœur de Thérèse ne l'est pas moins à la moindre attention. Il se dilate sous l'expression d'un mot affectueux.

Elle écrit à la Prieure de Valladolid : « J'ai écrit il y a peu de temps à V. R., une lettre : vous l'a-t-on remise? Je l'ignore, mais ce n'est pas bien de votre part de rester tant de jours sans m'écrire, lorsque vous savez quelles joies vos lettres me procurent. »⁽¹⁾

A sa fille chérie, Marie de St Joseph, elle dit : « Que votre Révérence m'aime du fond du cœur comme je l'ai toujours aimée, cela ne me surprend pas; mais j'aime à vous entendre me le dire. »

Plus loin : « On voit bien l'amour que vous me portez, car vous cherchez à me contenter en tout. Je suis assurée de votre affection pour moi; cependant vous m'en direz encore davantage, je vous assure, car je suis étonnée moi-même du profond amour que je vous porte. Et personne, croyez-le bien, ne vous surpasse en cela. »

De toute sa vie, Thérèse n'oubliera pas un pauvre homme qui au cours d'un de ses voyages, puisa pour elle une cruche d'eau.⁽²⁾

Tout cela prouve assez, mes frères, quel cœur naturellement bon et sensible possédait Sainte Thérèse.

II.

Mais il y a plus : l'homme de cœur n'a pas moins de chaleur que de sensibilité, de sorte que sa compassion loin d'être stérile, devient active et féconde.

(1) 15 sept. 1574. (2) Boll. 1307.

Thérèse a les pensées hautes, les desseins généreux, les inspirations hardies : elle n'a jamais eu les idées mesquines des cœurs de glace. Ses paroles sont émues, persuasives, toujours éloquentes, faisant la conviction, portant la consolation, éveillant les fortes résolutions dans les âmes.

Au reste elle ne s'en tiendra pas aux paroles, elle en viendra aux actes : nous la voyons se donner, se prodiguer, se sacrifier. Elle n'épargnera ni son travail, ni sa vie; elle sera la femme aussi intrépide dans le danger que douce et tendre au chevet des malades.

Dernière venue au couvent de l'Incarnation, Thérèse, à peine religieuse, pratique cette bienveillance féconde en actes. Heureuse d'être la dernière de la maison, elle tirait de son rang des privilèges qu'il fallait bien lui céder. Une sœur âgée se trouvait-elle embarrassée de quelque fardeau? Thérèse accourait, se mettait à son service et la tirait de peine, d'un air joyeux, aimable qui doublait le charme de son obligeance. Du reste, lorsque les occasions grandissaient, la charité de la novice grandissait avec elles. Pour satisfaire son besoin de dévouement, on l'avait admise au service de l'infirmierie, emploi d'ordinaire réservé aux professes. Ni les fatigues, ni les veilles, ni les soins les plus pénibles, les plus rebutants, ne semblaient coûter à la généreuse enfant. Pendant son noviciat, Thérèse se fit infirmière d'une religieuse atteinte d'un mal horrible dont la vue seule soulevait le cœur. La délicatesse de la nature réclamait en vain : Thérèse sut la vaincre avec son intrépidité ordinaire. Elle baisait les mains de sa malade, prenait près d'elle ses repas, et témoignait à la pauvre patiente que loin d'être dégoûtée, elle trouvait un bonheur à la servir.

Ce dévouement ne fit que grandir avec les années. Les rigueurs de l'indigence qu'elle aimait pour elle-même, elle les allégeait de tout son pouvoir chez les infortunés. Les faibles ressources amassées par son travail et ses privations allaient adoucir leur misère. Quand elle avait tout donné, elle prenait sur sa nourriture ou se dépouil-

lait de ses vêtements. Un jour d'hiver, dans les rues de Tolède, on la surprit couvrant de ses propres manches les bras nus d'un mendiant. (1)

En 1580, Thérèse fut appelée à fonder un Carmel à Burgos. L'archevêque, après avoir consenti à la fondation, retira son autorisation, et rien pendant plusieurs mois ne parvint à le fléchir. Les carmélites avec la sainte Mère durent loger dans un hôpital, et encore, elles n'eurent là qu'un misérable galetas. Pendant que traînaient les négociations, Thérèse visitait les malades. Malade elle-même, on lui avait envoyé de fines oranges. Elle sourit en les voyant, et les coulant dans sa manche, elle se hâta de descendre à la salle des malades où elle les distribua jusqu'à la dernière. « Que faites-vous, ma Mère? » — s'écrièrent les religieuses, — « ces oranges étaient pour vous, et vous ne pouvez prendre autre chose! » — « Oh! — répondit-elle, — c'était pour mes chers pauvres et non pour moi que je les désirais. Me voilà soulagée par le plaisir que je leur ai procuré! » (2)

Nous avons vu tout à l'heure quelles larmes arrachaient à ses yeux le spectacle de l'envahissement de l'hérésie et la perte des âmes. Sa pitié lui donna l'inspiration de porter secours à l'Eglise désolée. Et que fit-elle pendant la bonne moitié de sa vie, sinon travailler, voyager, pour bâtir et fonder des monastères où Dieu serait servi et aimé, et où un grand nombre d'âmes trouveraient le moyen de sauver les âmes et de consoler l'Eglise, de trop nombreuses et lâches défections. Et tout ce travail de fondations, d'affaires, se faisait, comme elle le déclare elle-même, pendant que les maladies et les infirmités ne cessaient « de pleuvoir sur cette pauvre vieille. »

III.

Sensible et généreux, le bon cœur est surtout affectueux. L'amitié est le caractère propre du cœur. Car à

(1) Boll. N° 1231. (2) Histoire de S^{te} Thérèse, II, p. 372.

quoi sert le cœur, sinon à aimer? Et pourquoi est-il complaisant, bienveillant, reconnaissant sinon parce qu'il aime?

Le bon cœur, mes frères, est donc aimant : il s'attache, il est accueillant, il se livre. Il est comme un chaud foyer autour duquel volontiers on s'assemble durant les jours glacés. Il est un ferme soutien qui ne trahit pas ceux qui s'y appuient, sur lequel on étaie sans crainte ses espérances et ses projets. Si précieuse est l'affection d'un bon cœur qu'au dire de l'Écriture « c'est avoir trouvé un trésor que d'avoir trouvé un ami : *Amicus fidelis protectio fortis : qui autem invenit illum, invenit thesaurum.* (1) »

Le monde d'aujourd'hui qui est si large pour toutes sortes de compromissions, reproche assez légèrement à la religion d'atrophier le cœur. Pour être un saint — pense-t-il — il faut mettre un cadenas sur son cœur. Et quand vous lui montrez des exemples d'amitié sincère et pure entre des saints, il se scandalise!... Comme c'est logique, n'est-ce pas?

Dieu est amour, a dit St Jean, (2) et Il a créé l'âme humaine à son image et à sa ressemblance. (3) Il a donc mis dans le cœur humain, quelques étincelles de son infinie charité. En dehors de l'amour de Dieu avant tout et par dessus tout, de l'amour filial, de l'amour conjugal, de l'amour maternel et paternel, il y a un autre mouvement du cœur qui s'appelle l'amitié, c'est au témoignage de Lacordaire, (4) le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond.

L'amitié ne naît pas de la chair et du sang. Elle est l'union libre et spontanée de deux âmes, union des esprits dans l'harmonie des mêmes pensées, union des volontés dans l'accord des mêmes actions, surtout fusion des cœurs dans une noble et réciproque affection.

Bien différente de la passion, l'amitié se maintient en dehors et au dessus des sens, dans une région su-

(1) Prov. VI. 14. (2) I ep. IV. 8. (3) Gen. I, 27. (4) St^e Marie-Madeleine, ch. I.

périeure et plus sereine précisément parce qu'elle ne lie et unit que des âmes. Pourqu'elle soit réellement ce que Dieu veut qu'elle soit, il faut qu'elle se base sur l'estime réciproque. S^t François de Sales écrit : « La perfection ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir que de bonne, de sainte et de sacrée... N'ayez point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous des choses vertueuses; et plus les vertus que vous mettrez en commun seront exquisés, plus votre amitié sera parfaite » (1)

C'est donc, concluons-nous avec Lacordaire, une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme, et la plus haute des récompenses visibles attribuées à la vertu. (2)

Or cette grâce fut réservée au grand cœur de Sainte Thérèse. Thérèse eut beaucoup d'amis, mais pas un seul ne fut plus aimé que le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

C'était l'un des nombreux enfants de l'un des hommes les plus considérés de l'Espagne. Jeune encore, il était entré chez les Carmes déchaussés. A peine la Sainte l'a-t-elle vu, qu'elle bénit Dieu d'une si grande faveur. Elle écrit à Don Alvaro de Mendoza : « Il est si bien doué... et c'est pour moi une grande consolation de posséder parmi nous un homme aussi complet. » (3)

Le lendemain, elle écrit à son sujet à sa nièce Inès de Jésus, Prieure à Medina del Campo : « C'est un homme accompli à mes yeux, et pour nous il dépasse tout ce que nous saurions demander à Dieu... Je n'ai jamais vu une plus haute perfection alliée à tant de douceur Il a ravi d'admiration Julien d'Avila et tous ceux qui l'ont vu. Il prêche d'une manière admirable. » (4)

Alors, il se noua entre ce jeune religieux de trente ans et cette femme de soixante ans une de ces amitiés saintes. Certes elle fit vœu d'obéir au jeune Père en

(1) Intr vie dév III part. ch. XIX. (2) Sainte Marie Mad. (3) Let. 11 mai 1575. (4) 12 mai 1575.

toutes les choses importantes. Mais pour tout ce qui intéresse sa vie à lui, sa vie temporelle, le soin de sa réputation, pour tous les cas enfin où il doit être rappelé à la prudence, alors, prévenue qu'elle est de certains périls, elle se retrouve avec sa soif de dévouement servie par une expérience incomparable. Lui de son côté, lui parle avec une entière ouverture de cœur. Il lui communique tous ses desseins et cette amitié sainte tourne ainsi au profit de ces deux âmes si bien faites pour se comprendre.

Thérèse veut avoir de ses nouvelles souvent. Un jour le Père a signé une de ses lettres : « Votre fils chéri » Oh ! alors elle le remercie, et de quelle façon ! « J'ai trouvé charmant qu'il m'écrivit : Votre fils chéri ! et comme immédiatement je me suis écriée, parce que j'étais seule : Qu'il a bien raison ! C'a été une grande joie pour moi de l'entendre s'exprimer de la sorte. » (1)

Quelle éloquente réponse Sainte Thérèse fait ici à certains dévots qui voient le mal partout, à ces âmes chagrines, sans miséricorde et sans affection, blâmées du reste par l'apôtre St Paul. (2) L'affection raisonnable, élevée et pure, c'est au fond de la charité, et la fleur d'un bon cœur.

Mais pour en arriver là, il faut savoir dresser son cœur, le préserver des contacts funestes. Il faut, permettez-moi l'expression, le cultiver, le diriger. En reconnaissant dans le cœur de Thérèse, le cœur le plus noble, le plus pur, le plus tendre, le plus fort que femme ait jamais eu, ayons l'ambition de l'imiter. Formons notre cœur en le donnant à Dieu, tout d'abord. Le divin Maître le façonnera sur le modèle du sien ; Il y mettra de l'ordre parmi les affections. Puis ce cœur purifié, laissant tomber sur les autres ses brûlantes étincelles, allumera en eux le feu de la charité chrétienne !

(1) Décembre 1576. (2) II. Tim. III, 3.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Les souffrances de Sainte Thérèse.

Sicut igne probatur argentum et aurum camino, ita corda probat Dominus.

Comme l'argent est éprouvé par le feu et l'or dans le creuset, ainsi le Seigneur éprouve les cœurs.

Prov. XVII, 3.

MES FRÈRES,

Sainte Thérèse a dit quelque part : « La vie d'un bon religieux et de celui qui veut être du nombre des amis intimes de Dieu est un long martyre » (1). Sans le savoir, la grande Sainte laissait voir une des pages de sa vie. Page sanglante, écrite avec le sang de ses souffrances ou avec ses larmes, qui sont comme on l'a dit le sang de l'âme. Il est du reste écrit que sans effusion de sang il ne se fait point de rédemption (2). C'est la loi portée par Dieu, que le rachat des âmes se fait au prix du sang. De même qu'il fallut que le Christ souffrit et mourût pour entrer dans sa gloire, de même les saints n'ont rien fondé de grand que par la souffrance. Si leur sang n'a point coulé à gros bouillons, ils ont dû le consumer goutte à goutte par la souffrance et dans l'épreuve. C'est aussi ce qui les met en relief.

S'ils sont des caractères, s'ils ont du cœur, il faut que ce caractère et ce cœur soient éprouvés, comme l'argent est éprouvé par le feu et l'or par le creuset. *Sicut igne probatur argentum, et aurum camino, ita corda probat Dominus.*

Quand nous souffrons, mes frères, nous nous persuadons assez facilement qu'il est impossible de souffrir

(1) Chem. de la perf. ch. XIII. — (2) Hebr. IX. 22.

davantage que nous. Nous murmurons; et cependant raisonnons un peu. Parcourez la vie de Sainte Thérèse, et dites-moi s'il est une de nos souffrances que la Sainte n'ait pas expérimentée. Souffrances du corps, souffrances de l'âme, souffrances du cœur, tout lui a été réservé, et de la part des hommes et de la part de Dieu et de la part de sa nature même. Mais elle nous dira aussi le secret de les supporter vaillamment, avec générosité et avec amour.

Je voudrais vous montrer ce soir, mes frères, les souffrances que Sainte Thérèse rencontra dans sa vie. Le spectacle de sa vaillance au milieu de ses épreuves sera de nature à nous encourager. A son école nous comprendrons mieux, que loin de gémir sur nos souffrances, nous pouvons en faire des auxiliaires de notre perfection morale et chrétienne.

I.

La première souffrance que Thérèse reçut comme une croix à porter durant une longue vie, fut la maladie, et son cortège de peines et d'afflictions.

C'est à l'âge de seize ans et demi que Thérèse fit la connaissance de cette importune. C'était le début de souffrances presque continuelles qu'elle endurera pendant cinquante ans avec une si joyeuse patience. Son père la rappela chez lui, et les soins délicats de sa sœur Marie la firent entrer bientôt dans une convalescence relative.

Devenue religieuse de l'Incarnation, quelques mois après sa profession, par suite du changement de vie et de ses austérités, elle se trouva dans un état de santé qui prit enfin la forme d'une maladie des plus graves. C'étaient des défaillances successives. Elle en parle elle-même. « Il me prit un si violent mal de cœur que ceux qui me voyaient en étaient effrayés; toutes sortes d'autres maux vinrent s'y joindre, et c'est ainsi que passa ma première année religieuse, avec beaucoup de peines pour

le corps ». Et elle ajoute : « et de tranquillité pour l'âme ». Le père de Thérèse amena auprès d'elle tous les médecins, mais vainement.

En novembre 1535, on l'envoya chez une célèbre empirique de Bécédès. Là, elle devint la victime de remèdes imprudents, appliqués sans discernement et sans égard pour son extrême faiblesse. Elle fut bientôt consumée par la fièvre et son estomac ne supporta plus la moindre nourriture. En 1536, la veille de l'Assomption, elle demanda à se confesser, mais son père le lui refusa sous prétexte de dissiper ses alarmes. Une prostration complète succéda alors aux douleurs aiguës des semaines précédentes. On la crut morte. Le quatrième jour, elle revint à elle. Rentrée au couvent de l'Incarnation où elle s'était fait transporter, elle ne quitta pas son lit avant 1539. C'est l'époque où St Joseph lui obtint sa guérison pour le plus grand bien de l'Eglise et de son Ordre.

Et pendant le temps de ces tortures physiques, quels étaient les sentiments de Thérèse? Elle nous le dit avec simplicité : « J'endurais tous ces maux avec une grande résignation et même avec gaité, excepté au commencement, où les douleurs étaient si aiguës, le reste en comparaison ne me paraissant plus rien. J'étais prête à me conformer entièrement au bon plaisir de Dieu, s'il voulait me laisser toujours ainsi » (1).

Si elle guérit, la souffrance physique la guetta toute sa vie. Que de souffrances pendant ses voyages! Epouvantables chaleurs, hôtelleries inhabitables, et surtout fièvre intermittente qu'elle appelle fièvre double-quarte, sur laquelle les médecins ne s'expliquent pas!

Oh! vous qui souffrez de ce que la maladie vous livre à l'impuissance, regardez Sainte Thérèse, et imitez sa parfaite conformité à la volonté de Dieu!

(1) Vie écrite par elle-même.

II.

§ 1.

Dieu a choisi Thérèse pour de grandes choses. Elle sera la femme apôtre, et comme l'a dit le libre-penseur Quinet, elle deviendra le plus redoutable adversaire de la Réforme de Luther. Mais, remarque très judicieusement un auteur (1) : « On ne fait pas le bien sans qu'il en coûte; il faut se tenir prêt à essayer les accusations du démon et tout le feu de la calomnie. » Et malgré tout, Dieu fut avec elle, parce qu'elle fut simple et droite, car, comme l'a dit d'une façon si expressive le grand Montalembert, « Il n'est ni avec les lâches ni avec les imbéciles. » (2)

Au reste, la raison avertit que la souffrance attend tout homme qui agit; car quiconque défriche un sol inexploré, s'y blesse infailliblement les pieds et les mains; et quiconque veut se faire une place dans le monde, déjà trop étroit, se heurte à des réactions parfois terribles. Mais Dieu qui est tout puissant eût pu épargner ces oppositions et ces douleurs à ceux qui travaillent pour sa cause; Il ne l'a pas voulu, pour Thérèse en particulier, parce qu'Il sait que la rude école de l'épreuve imprime dans les esprits les fortes leçons et pénètre les caractères d'une trempe invincible; Il sait que la souffrance a le don de mûrir les âmes, d'y rendre plus intense la réflexion, de préserver des écarts d'une imagination à qui tout semble réussir; Il sait enfin que la souffrance rapproche de lui, et qu'instinctivement l'homme éprouvé se jette en ses bras.

Thérèse connut ces épreuves qui atteignent tous ceux qui travaillent pour la cause de Dieu. Comme pour tous les hommes d'action, l'épreuve lui vint d'elle-même, de Dieu et des hommes.

(1) Poulin. Vers l'Eternité.

(2) Moines d'occident. T. II, p. 25.

Elle lui vint de ses luttes intimes. Nous sommes en l'année 1542. Son père venait de mourir. Elle s'adresse au religieux qui l'avait assisté à ses derniers moments et lui ouvre son âme. Le P. Varon, dominicain, mieux inspiré que ses précédents directeurs de conscience, lui intime l'ordre de reprendre l'oraison. Alors commence pour la grande Sainte une période de luttes intimes qui durera douze ou treize ans. Fidèle à l'oraison, sa nature frémissait devant certains sacrifices redoutables, surtout qu'en les acceptant, elle devait aussi les imposer à d'autres. De là des peines intérieures qui pour son cœur si aimant, deviennent une torture : « Je pleurais, dit-elle, je m'indignais contre moi-même, quand au milieu des saintes délices dont le Seigneur m'enivrait, je songeais que le lendemain je l'offenserais encore, malgré toutes mes bonnes résolutions. » (1)

§ 2.

Bientôt son martyre prend une autre forme. Dieu, à son tour, semble accabler sa fidèle servante, et la crucifier de ses propres mains. Les joies divines se retirent, les consolations s'évanouissent, les douceurs sont changées en amertumes. Thérèse traverse les aridités du désert. Son oraison devient une agonie, où son âme abattue, désolée, doit soutenir « l'ennui de rester longtemps en compagnie de celui qui est si différent de nous. » (2)

« Hélas! — ajoute-t-elle — très souvent, et pendant des années entières, j'étais moins occupée de Dieu et de bonnes pensées que du désir de voir finir l'heure de l'oraison. J'écoutais quand sonnerait l'horloge. J'aurais alors préféré la plus rude pénitence à la peine de me recueillir aux pieds de notre Seigneur. » (3)

(1) Vie VII.

(2) Vie. VII.

(3) id. IX.

§ 3.

Mais la souffrance lui vient surtout des hommes, de ceux qui auraient dû l'encourager, de ceux-là surtout qui auraient dû la comprendre, de ceux-là enfin dont elle avait tout supporté et qu'elle avait tant aimés.

Thérèse avait reçu du Ciel l'ordre de travailler à la Réforme du Carmel. Ce projet mûri par la réflexion, il s'agissait de le réaliser par la fondation du premier monastère de la Réforme, St Joseph d'Avila. Dès que le projet fut connu, on commença par en rire. La ville en rumeur ne se souciait pas d'autre chose. Thérèse et sa fidèle amie dona Guiomar devinrent le thème de toutes les conversations. Pendant plusieurs mois, religieux, prêtres, laïques ne forment qu'une ligue contre les deux pauvres folles. Gênées dans leurs démarches, elles sont surveillées jusqu'au confessionnal. Les confesseurs de la Sainte se voyaient assaillis par des gens assez indiscrets pour les mettre en garde contre ces deux illuminées.

Tout cela ne fut en rien comparable à l'orage que suscita l'établissement de la Réforme par la Sainte. Les premières volées de la clochette avaient appris, le matin du 24 août 1562, à tous les habitants d'Avila, la fondation du nouveau monastère des Carmélites réformées. Aussitôt, les principaux habitants se remuent : on dirait que le nouveau monastère menace la ville. Il est impossible, mes frères, de raconter en détail les pénibles incidents de la lutte qui se prolongea pendant six mois. Le gouverneur et les magistrats d'Avila avaient fait un procès à la Sainte. Se repentant peut-être de s'y être engagés à la légère, ils en faisaient un point d'honneur, et ils craignaient de sacrifier leur autorité à la cause juste que défendait Thérèse.

La souffrance viendra pour Thérèse aussi de celles en qui elle eût pu espérer du soutien et de la consolation.

Tandis que l'orage semble s'apaiser du côté des séculiers et des habitants d'Avila, au monastère de l'In-

carnation, les religieuses traitent d'affront et de scandale, la conduite de la Sainte à leur égard; quelques-unes réclament contre elle des peines sévères, la prison ou du moins une réclusion qui l'empêcherait de continuer ce qu'elles appelaient ses intrigues.

A peine installée à Saint Joseph, Thérèse reçut un message de la prieure de l'Incarnation, lui enjoignant de rentrer au monastère. Épuisée de fatigue, la Sainte lit ce message avec calme, embrasse ses chères filles et rentre au monastère où elle doit comparaître devant le Provincial et entendre une sévère réprimande.

Cependant, à peine ce premier orage passé, elle en subira d'autres. Elle continue ses fondations, ne se doutant pas que ce calme apparent qui lui permet de continuer son œuvre, lui ménage de terribles tempêtes. Thérèse, non contente de fonder des monastères de Carmélites de sa réforme, parvint à faire fleurir cette réforme parmi les religieux de son Ordre. C'était en 1569. Notez, mes frères, que pour toutes ces fondations, Thérèse s'était munie de toutes les permissions nécessaires. Elle aurait dû trouver, ce semble, l'appui de ses supérieurs contre ses adversaires. Hélas! mes frères, ce serait peu connaître les hommes que de le croire. Sur les bancs de l'école, on loue les laborieux et on blâme les paresseux : une fois « qu'ils sont hors de l'école — remarque un auteur — (1) les hommes sont rarement blâmés de leur paresse et plus rarement loués de leur travail. »

Thérèse en fit la dure expérience. Son travail était à charge à plusieurs qui la jalousaient, ses succès surtout faisaient leur tourment. A la mort du nonce Hormaneto qui s'était déclaré officiellement le protecteur de la Réforme, on eut tôt fait de circonvenir son successeur et les supérieurs de son Ordre. Il est si facile, mes frères, de changer les dispositions des hommes contre quelqu'un. La critique d'un ennemi, la plainte d'un mécontent, la

(1) Guibert, Retr. spir. p. 285.

dénonciation intéressée de quelque imprudence échappée à travers mille bonnes actions, tout cela fait boule de neige et prépare de terribles assauts. C'est cette coupe d'amertume qui est réservée à Thérèse. Elle assiste impuissante à des scènes de violence et de perfidie. St Jean de la Croix est jeté en prison et le P. Gratien ne doit son salut qu'à la fuite. Elle-même est dénoncée en pleine chaire par le nonce du Pape comme une révolutionnaire et une fomenteuse de cabales!

La coupe est pleine, me direz-vous! Hélas! non, mes frères, il fallut qu'à ces luttes et à ces épreuves vint s'en ajouter une plus sensible pour son cœur. La souffrance lui viendra encore de ceux-là mêmes qui lui devaient de la reconnaissance. Cette épreuve plus cruelle est réservée pour les derniers jours de sa vie.

Venant de Palencia, Thérèse s'arrêta à Valladolid espérant y passer quelques jours de repos en compagnie de sa nièce, la vive et gracieuse Marie Baptiste, qui était prieure de cette maison et qui avait été une des premières pierres de la Réforme. Or, elle trouva celle-ci préoccupée, agitée par les mauvaises raisons qu'un avocat lui avait fait entendre au sujet de l'héritage du frère de Thérèse, don Laurent de Cépéda. L'avocat alla jusqu'à insulter notre Sainte qui l'écouta d'un air paisible et lui répondit avec bonté : « Dieu vous rende, Monsieur, la grâce que vous me faites. » (1)

Mais quand elle entendit ces mêmes reproches sortir de la bouche de sa nièce qu'elle avait tant aimée, elle savoura en silence toute l'amertume de ces plaintes injustes, et elle en souffrit douloureusement. Elle quitta Valladolid le 15 septembre 1582. Elle fit ses adieux à la communauté qui pleurait : seule, Marie-Baptiste demeura insensible, impatiente que cette scène attendrissante prît fin. (2)

Malheureusement à Médina, la Mère Alberte qui avait été guérie peu de mois avant par la Sainte, lui

(1) Boll. N. 1002. (2) Boll. N. 3012.

ménagea une nouvelle peine. La Sainte crut devoir lui faire une observation. La prieure le prit mal et se retira aussitôt. Thérèse passa la nuit dans la tristesse et partit le lendemain de bonne heure.

« Quel mystère — dirons-nous avec Vincente de la Fuente — (1) dans ces contradictions au soir de la vie de notre sainte! Quel mystère surtout au fond de ces peines venues de deux religieuses, si anciennes et si fidèles! Jusqu'alors elle n'a recueilli de leur part que des témoignages d'amour; elles ont été sa consolation dans les jours d'épreuve, son honneur et sa joie par leurs admirables vertus. Et maintenant qu'elle les bénit une dernière fois, avec une tendresse accrue par le presentiment de sa fin prochaine, leurs cœurs se ferment devant le sien; sa présence leur est à charge; une question d'intérêt, un point d'amour propre étouffent un instant leur piété filiale, qui devait se réveiller plus vive que jamais. Quel mystère! »

Voilà, mes frères, les souffrances que rencontra au chemin de la vie, la grande Sainte dont le souvenir est encore si vivace après trois siècles. Et cependant jamais sur ses lèvres on n'entendit un murmure ou une plainte. Justement ou injustement frappée, elle bénissait la main qui l'atteignait. Sans doute ses plus grandes épreuves eurent pour auteurs des hommes, mais elle oubliait les hommes qui s'agitaient, pour ne voir que le Dieu qui l'éprouvait. Loin de se décourager, elle poursuivait sa route pour accomplir son devoir au milieu des contradictions et des railleries.

Mes frères, suivons son exemple. En face de la Croix, ne soyons ni des révoltés qui la repoussent, ni des déprimés qui s'en laissent accabler. Avec l'aide de Dieu, comme Thérèse, soyons du nombre de ces vaillants qui la saluent et l'embrassent avec amour, qui en font un instrument de sanctification pour eux-mêmes, et de rédemption pour

(1) Manuscrit de Julien d'Avila, p. 357.

les autres. Au milieu de toutes les tempêtes, répétons les paroles que Thérèse inscrivit sur ce signet de son bréviaire :

Que rien ne te trouble;
Que rien ne t'épouvante;
 Tout passe;
 Dieu ne change point;
La patience obtient tout;
 Qui possède Dieu
 Rien ne lui manque;
 Dieu seul suffit!

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

Les Gloires de Sainte Thérèse.

Erit sepulchrum ejus gloriosum.

Son tombeau sera glorieux.

Isaïe, XI, 10.

MES FRÈRES,

Thérèse a accompli l'œuvre que Dieu lui avait confiée. Trente-deux monastères de Carmes et de Carmélites attestent sa puissante fécondité. C'est l'heure pour elle, de dire avec l'Apôtre : « J'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi, j'ai combattu le bon combat, il ne me reste plus qu'à aller recevoir la couronne promise par Dieu, non seulement à moi, mais à tous ceux qui sont restés fidèles. »

En ce dernier jour d'une octave consacrée à glorifier celle que nous aimons comme une mère, et où ma pauvre parole a essayé de lui payer le faible tribut de ma reconnaissance filiale, ne convient-il pas, mes frères, que je vous montre Thérèse à la fin de sa vie, mourant comme meurent les saints, et glorifiée par Dieu et la postérité?

Mon cœur de fils de Sainte Thérèse le désire d'autant plus ardemment, qu'il y a quelque temps, un écrivain pornographe, Catulle Mendès, et une tragédienne, Sarah Bernhardt se sont permis de travestir dans une parodie vraiment blasphématoire, la vie et la mort de la Vierge d'Avila. Ce sera ma protestation contre ces deux cabotins qui s'étonnent que nous n'applaudissions pas à ce blasphème et à cette contre-façon de celle qui fut la moins efféminée des femmes.

I.

Nous sommes en 1582. Le 15 septembre, la Ste Mère qui se trouvait à Valladolid, fait ses adieux à ses filles. Là, elle rencontre une de ses dernières épreuves, ainsi qu'à Médina. La vie de Thérèse avait été une longue chaîne de luttes, de souffrances physiques et d'épreuves. Dieu voulait la purifier encore jusqu'en ses affections, avant de l'appeler à Lui. Deux de ses filles, les plus anciennes et les plus aimées d'elle, ne lui témoignèrent que froideur, et la crucifièrent dans la région la plus sensible de son être, le cœur.

Thérèse aurait désiré retourner à Avila, mais au sortir de Médina, elle prit la route d'Albe, où elle arriva le 20 septembre vers six heures du soir. Une pâleur mortelle couvrait son visage. La Prieure l'obligea à se mettre au lit sur le champ. Elle se laissa faire en souriant. « Que je me sens lasse, mes chères filles — dit-elle aux religieuses — il y a vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. Je bénis Dieu d'être tombée malade entre vos mains. »

Le lendemain, bien qu'elle participât aux divers actes de communauté, on fit appeler les médecins qui jugèrent l'état de la Sainte désespéré. Le jour de St Michel, elle se trouva plus mal durant la messe. On dut la conduire à son lit. Elle se fit transporter dans une petite infirmerie qui touchait à la chapelle, dans le doux voisinage de son Jésus, dans la joyeuse espérance de souffrir près de lui, et de mourir sous son regard. Dans le monastère, un véritable silence de deuil enveloppait ces filles qui allaient perdre leur mère.

Le 2 octobre, dès l'aurore, après une longue nuit d'insomnie, Thérèse envoya chercher le P. Antoine pour entendre sa confession. Le P. voulait la supplier de demander à Dieu la prolongation de sa vie, ce à quoi elle répondit : « Mon fils, ne vous affligez pas, je ne suis plus nécessaire ici-bas. »

Le 3 octobre, à la fin du jour, elle demanda le Saint Viatique. Vers cinq heures du soir, on revêtit Thérèse de son manteau et de son voile. Les religieuses se pressaient autour de leur mère, attendant un mot d'adieu, un conseil.

Le Saint Viatique tardant à venir, Thérèse, les yeux pleins de larmes tendant vers ses filles des mains suppliantes, leur dit : « Pardonnez-moi, mes filles, les mauvais exemples que je vous ai donnés; n'imitiez pas mes fautes, car je suis une grande pécheresse; mais gardez bien votre règle et vos constitutions; obéissez toujours à vos supérieurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu. » (1)

Les Carmélites ne lui répondirent que par des sanglots. Mais voici le S^t Sacrement porté par le P. Antoine qui apparaît sur le seuil de la cellule. Ecoutez donc, mes frères, les accents que ce Séraphin de la terre, au moment de quitter son exil, adresse au Dieu qui va la recevoir dans ses tabernacles : « O mon Seigneur et mon Epoux bien-aimé, elle est donc venue l'heure tant désirée! Il est temps de nous voir! O mon Seigneur et mon unique amour, il est temps de partir, il est temps de sortir de cette vie. Qu'elle soit mille fois bénie cette heure bienheureuse et que votre volonté s'accomplisse. Que mon âme s'en aille avec vous, qu'elle s'unisse à vous après vous avoir si longtemps attendu! » (2)

Quand elle a reçu le S^t Viatique, elle reste quelques instants anéantie dans le bonheur de son action de grâces. Peu après, sur ses lèvres, on n'entend que le cri du repentir du Psalmiste : « *Cor contritum et humiliatum Deus non despicias*, non, non, Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. »

Sa contrition est parfaite : le seul titre que cette grande Sainte invoque devant Dieu à cette heure suprême, c'est son dévouement à l'Eglise : « Enfin — s'écrie-t-elle — je suis fille de l'Eglise, je meurs fille de l'Eglise. »

(1) Vinc. de la Fuente, t. I. p. 589. (2) Dep. pour la canon.

A neuf heures du soir, on lui donna sur sa demande l'Extrême-Onction, et la nuit se passa dans d'extrêmes souffrances. A l'aube, son infirmière, la Sœur Anne de St Barthélemy qui connaissait l'amour de la Sainte pour la propreté, lui renouvela son linge. Peu après la sainte malade, ne trouvant pas à côté d'elle sa chère infirmière, la chercha des yeux, et n'eut de bonheur que lorsqu'elle la vit revenir. Et Thérèse, qui était la reconnaissance incarnée, qui avait dit qu'on ferait d'elle tout ce qu'on voudrait par le don d'une sardine, Thérèse va nous révéler une dernière fois ici-bas, la délicatesse de son cœur qui n'oublia jamais. Elle prit les mains de la sœur, appuya sa tête sur son épaule, comme pour la remercier et assurer qu'elle se souviendrait devant Dieu de tant de soins dévoués reçus depuis treize ans.

A sept heures du matin, l'agonie commença, paisible et radieuse comme une extase. On sentait si bien que Dieu était là. Pas de contorsion dans la physionomie de l'auguste mourante : un sourire angélique illuminait sa belle figure.

Vers neuf heures du soir, de légers soupirs s'échappèrent de ses lèvres, si légers qu'à peine put-on les entendre, si suaves qu'ils ressemblaient au souffle d'une âme bien absorbée dans la prière : Thérèse de Jésus n'était plus dans l'exil. Elle était enfin à son Dieu. S'il lui avait été si doux de souffrir, il lui était meilleur encore de mourir !

II.

La gloire des saints, a-t-on dit, commence à l'heure où le plus souvent finissent les gloires humaines. Pour Thérèse plus que pour tout autre, Dieu et les hommes allaient la glorifier.

Les miracles dûment constatés dans le procès de canonisation, éclatèrent aussitôt après sa mort. Le corps virginal de la Sainte répandit un parfum si céleste que tous les objets qu'on approchait de la Sainte, en restaient

embaumés. Une religieuse atteinte d'un mal d'yeux très grave, fut guérie au contact des mains de la Sainte.

Lorsque les cloches du monastère annoncèrent au peuple d'Albe le deuil du Carmel, le peuple répondit avec une instinctive unanimité : La Sainte est au Ciel !

Neuf mois après qu'on l'eut déposée dans son sépulcre, le plus aimé de ses fils, le P. Gratien, voulut transporter en secret le corps de la Sainte à Avila, sa ville natale. On ouvrit le 4 juillet 1583 son cercueil. On trouva le corps intact, la chair douce, blanche, embaumée, flexible comme au jour de sa mort. Une huile odoriférante coulait miraculeusement de tous ses membres.

Trois ans plus tard, le corps fut ramené de nouveau à Albe où il repose encore aujourd'hui au-dessous du maître-autel de la chapelle des Carmélites.

Les prodiges opérés par l'intercession de Thérèse étaient si nombreux, ses vertus avaient été si éclatantes, qu'à la demande de Philippe II, des Cortès, des évêques, des universités, trente deux ans seulement après sa mort, le Souverain-Pontife Paul V autorisa le 24 avril 1614 le Carmel à fêter le 15 octobre de chaque année sa bien-aimée réformatrice.

Huit ans plus tard, Grégoire XV attacha au front de Thérèse le nimbe de la sainteté, en cette solennité du 22 mars 1622, où furent canonisés avec elle S^t Ignace de Loyola, S^t François-Xavier, S^t Philippe de Néri, S^t Isidore le Laboureur. Tandis que pour les autres saints, les bulles de canonisation ne furent expédiées que l'année suivante, on fit pour Sainte Thérèse, une distinction remarquable en les expédiant le jour même.

On ouvrit le tombeau de la Sainte en 1604, en 1616, en 1750 et en 1760, et chaque fois, les témoins l'ont attesté, chaque fois, ils y retrouvaient le corps de la Sainte conservé comme au premier jour après son trépas.

Si Dieu voulut ainsi honorer celle qui lui fut fidèle et qui l'aima ici-bas, comme on l'a dit, à l'égal d'un bienheureux du Ciel, cependant Thérèse, reçut en outre l'hommage des gloires humaines.

Tout ce qu'il y a de grand par l'intelligence, le génie, la science s'incline respectueusement au nom de cette femme chevaleresque.

L'Espagne catholique en a fait sa patronne, et on ne l'appelle au delà des Pyrénées que de ce seul nom : la Santa. Ces sentiments du peuple espagnol pour une de ses gloires les plus pures ne sont pas éteints. Nous en avons eu la preuve récemment. Quand Catulle Mendès fit jouer par son orgueilleuse interprète cette pièce qu'il a osé intituler « La vierge d'Avila, » les Espagnols protestèrent contre l'outrage fait à la mémoire de leur glorieuse patronne. A la suite de l'évêque d'Avila, le peuple dans une manifestation grandiose, demanda publiquement pardon pour la parodie blasphématoire.

L'Université de Salamanque demanda et obtint du Pape Urbain VIII de donner à Sainte Thérèse le titre de docteur de cette université, et c'est pour honorer son génie, sa haute autorité, que vous la voyez quelquefois portant les insignes du doctorat.

L'Eglise la reconnaît du reste, cette autorité, car lorsqu'elle doit juger de la vérité de certaines révélations et de certaines visions, elle s'appuie volontiers sur les œuvres de Sainte Thérèse.

Les Saints eux aussi, l'ont aimée et vénérée.

Le doux S^t François de Sales a pour elle un culte tout particulier, et il avoue que les enseignements donnés par lui sur la piété, il les a puisés dans les écrits de la Mère Thérèse.

S^t Alphonse de Ligori, reconnaissant la protection qu'elle accorda à sa Congrégation naissante du T. S. Rédempteur, en fit la patronne de ses Rédemptoristes. Et ceux-ci, jusqu'à la canonisation de leur Fondateur, continuèrent cette tradition. Et si, aujourd'hui, leurs hommages vont tout d'abord à celui dont ils sont les enfants, ils n'ont pas oublié Sainte Thérèse dont ils célèbrent la fête sous le rite double de première classe, avec un office identique à celui des Carmes déchaussés. Ils ne

font en cela que répondre aux vœux de leur Père qui a écrit cette magnifique neuvaine à Sainte Thérèse, toute parfumée d'admiration, de reconnaissance et d'amour.

Lorsque le quiétisme de M^{me} Guyon eut, un instant, séduit ce génie pieux et doux, en qui l'Eglise de France aimait à voir une de ses plus pures lumières, Fénelon, Bossuet le prince de la chaire chrétienne, s'émut. Il s'élança dans la lutte avec l'apreté d'un joueur qui ne voit que le but, et ne connaît plus la charité envers les personnes. Mais ce qui fit triompher Bossuet sur Fénelon, c'est qu'il le réfuta avec des textes de Sainte Thérèse et de St Jean de la Croix.

Au reste les livres de Sainte Thérèse sont devenus des modèles classiques de la littérature castillane.

Un penseur, malheureusement janséniste, Arnaud d'Andilly se fit un honneur de traduire ses écrits en français. Descartes déclare avoir cherché mainte inspiration chez l'intelligente Réformatrice du Carmel. Malebranche de même. Leibnitz, le protestant Leibnitz a déclaré d'elle, qu'elle eût été capable de gouverner des empires. En 1696, il écrivit à Morelli : « Vous avez bien raison d'apprécier les écrits de Sainte Thérèse. J'y ai rencontré cette belle pensée : L'âme de l'homme doit considérer les choses, comme si dans le monde entier il n'y avait qu'elle et Dieu. C'est là une idée qui m'a été bien utile dans mes recherches philosophiques, et je m'en suis utilement servi dans mes hypothèses. »

De ce prestige de Sainte Thérèse exercé même sur des esprits non catholiques, l'enfer dut s'émouvoir, et c'est là encore une des gloires de Sainte Thérèse. Satan sait que cette Débora moderne attire à elle pour conduire au divin Roi tous ceux qui ont du cœur et du jugement. Alors il jette la suspicion sur l'état mental de la Sainte. On lui découvrit, trois cents ans après sa mort, une maladie mentale ou nerveuse. L'Eglise prit sa défense et condamna les prétendus diagnostics de ces spécialistes en retard.

Il y a cinq ans dans un journal radical de Bruxelles, un professeur de physiologie, après avoir, selon ses dires, étudié pendant trente ans Sainte Thérèse, avait trouvé autre chose : Sainte Thérèse, d'après lui, avait décrit dans ses livres des crudités naturalistes. Le silence du mépris lui répondit. Peu après, on représenta sur la scène une parodie outrageante de la vie de la Sainte... Tout cela ne prouve-t-il pas la réelle influence exercée sur les beaux esprits par cette femme sublime, influence que l'enfer s'efforce par tous les moyens de diminuer et d'amoindrir ?

Ah ! comédiens et savants, vous êtes des pygmées, vous ne sauriez pas l'atteindre. Si vous ne la comprenez pas, quoi d'étonnant ? « L'homme animal ne comprend rien aux choses de Dieu » a dit si justement St Paul. La gloire de celle qu'on a si bien appelée la femme des reines et la reine des femmes vous dépasse, et comme le disait le célèbre Banès : « Elle est grande de la tête aux pieds, mais de la tête au delà, elle est incomparablement plus grande encore. »

Mes frères, je termine aujourd'hui mon modeste travail de louanges envers celle qui est ma Mère dans la vie religieuse. Et pendant que je vous parlais d'elle, je sentais vos cœurs enthousiasmés au diapason du mien. Merci de votre sympathique attention et de votre assiduité. Je ne vous ai donné cependant qu'une pâle ébauche du caractère et de l'œuvre de Sainte Thérèse. Vous l'achèverez vous-mêmes en lisant ses écrits et surtout son admirable correspondance.

Mais vous ne vous contenterez pas de l'admirer et de l'aimer. Imitiez-la en ce que vous pouvez l'imiter en votre vie quotidienne.

Aimez Dieu comme Thérèse de Jésus, aimez-le par la prière, la souffrance et le devoir.

Aimez vos frères par une charité exquise, affectueuse, compatissante. Aimez l'Eglise surtout comme elle, de tous les enthousiasmes de vos cœurs ; pleurez avec elle

quand elle pleure; défendez-la quand elle souffre, triomphez avec elle quand elle chante ses victoires.

Au ciel Thérèse vous sourira et vous encouragera. Demandez-lui sa foi, foi vivace et pratique, son espérance que rien ne peut troubler, sa charité qui fait de notre vie un paradis sur terre et un ciel anticipé!

HUITIÈME CONFÉRENCE.

La préhistoire du Couvent des Carmes à Bruxelles.

Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum.

Ce que nous avons vu et entendu, nous vous le raconterons, afin que vous soyez en communion avec nous.

I. Joan. I. 3.

MONSEIGNEUR. (1)

MES FRÈRES,

Le christianisme n'est autre chose qu'une grande aumône que Dieu a faite à l'humanité, et la pratique de cette divine religion se réduit pour ainsi dire à la reconnaissance. C'est pourquoi l'Apôtre S^t Paul, après avoir montré dans la charité le principe de la perfection de toutes les vertus, se borne à recommander aux fidèles formés par ses soins, la reconnaissance envers Dieu : *Grati estote.* (2)

C'est une des fêtes de la reconnaissance chrétienne et religieuse que nous allons célébrer pendant ces trois jours.

Le 15 décembre 1859, le T. R. P. Jérôme-Marie, provincial des Carmes en Belgique avec les R. R. P. P. Pierre d'Alcantara et Berthold-Ignace prenaient possession de l'endroit où nous sommes réunis, pour en faire le monastère qui célèbre durant ces jours le cinquantième de sa fondation.

Dernier venu dans ce couvent jubilaire, presque son Benjamin, c'est moi cependant que ses supérieurs ont chargé de la délicate fonction d'en raconter les origines, les progrès et les espérances.

(1) S. G. Mgr De Wachter, Evêque tit. de Dionysias Auxil. de S. E. le Card. Mercier.

(2) I. Col. III. 15.

N'est-ce pas, mes frères, l'occasion de creuser par la pensée la signification de ce chiffre : Cinquante années?

En chacune des unités constitutives de ce demi-siècle, quelle évocation de sacrifices, de piété, de prédications, d'inlassable dévouement, de la part de ceux qui furent les colonnes de ce monastère!

Avec quel zèle ardent, avec quelle vertu consommée, mes aînés dans la carrière religieuse, ont su s'emparer des âmes pour leur infiltrer lentement toutes les vertus, et la pratique du bien!

Au cours de ces cinquante années, au pied de cette chaire, dans ces confessionnaux, combien se sont formées de générations d'âmes instruites de leurs multiples devoirs de chrétiens!

Superposez, mes frères, par l'imagination ces résultats annuels, répétés cinquante fois; essayez de les évaluer; calculez l'immense et constant effort qu'ils ont demandé, et vous serez dans l'admiration.

C'est pourquoi, empruntant les paroles de St Jean, je vais redire ce que pendant cinquante années nous avons entendu et vu, afin que vous communiez à notre joie, que vous joigniez votre gratitude à la nôtre pour bénir Dieu, l'auteur de tout bien. *Quod vidimus et audivimus, annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum.*

MONSEIGNEUR,

Déléguée par son Eminence le Cardinal-Archevêque, que les multiples devoirs de sa charge ont empêché d'être des nôtres, Votre Grandeur voudra bien être notre interprète auprès de Son Eminence pour lui dire notre respectueuse gratitude de ce qu'Elle a choisi Votre Grandeur pour la représenter au cinquantenaire de notre monastère.

Dans la présence de Votre Grandeur à l'ouverture de ce triduum jubilaire, je vois, Monseigneur, une attention du Ciel. Ce couvent fondé en 1859, fut placé sous le puissant patronage de Notre Dame du Carmel; et dans vos armoiries, Monseigneur, je vois figurer les emblèmes de votre dévotion envers Marie. Daigne la divine Mère

sous le patronage de qui Votre Grandeur a placé son Episcopat, rendre celui-ci fécond et fructueux!

C'est ce que nous lui demanderons dans nos pauvres mais reconnaissantes prières.

Mes frères, vous attendez de mon ministère une parole qui vous redise les grandes choses opérées ici pendant cinquante années. Je vous dirai en toute simplicité comment je compte répondre à votre légitime attente.

Pour comprendre l'œuvre voulue et opérée par notre monastère, il faut remonter à ses origines pour y étudier l'esprit qui a présidé à l'institution de la vie qu'on y mène.

Puis, il faudra vous montrer comment Dieu, par sa Providence, présida à cette fondation, pour la développer et la faire prospérer.

Enfin nous établirons, si je puis employer ce mot, le bilan du bien accompli.

C'est autour de ces trois étapes que je voudrais arrêter, ces trois jours, votre toujours si bienveillante et sympathique attention.

Aujourd'hui, arrêtons-nous à la première étape. Nous y étudierons l'origine lointaine, j'allais dire la préhistoire de notre couvent jubilaire.

Notre couvent actuel a, en effet, une préhistoire. Il est né en quelque sorte avec la Réforme même du Carmel, et dans la fondation du premier couvent des Carmes déchaussés en 1610 sous les auspices des Archiducs Albert et Isabelle.

I.

C'est à dessein, mes frères, que chacun des jours précédents je ne vous ai point parlé de la plus grande œuvre de Sainte Thérèse, la réforme des religieux du Carmel. Le sujet était trop intimement lié à celui qui doit nous occuper ces jours-ci.

Vous savez déjà, mes frères, quelles furent les causes qui décidèrent Sainte Thérèse à entreprendre la Réforme du Carmel.

L'hérésie protestante de plus en plus envahissante enlève des âmes à l'Eglise. Elle nie la nécessité de la pénitence, l'utilité de la prière et de la mortification ; elle veut réduire la vie chrétienne à un minimum incompatible avec les conseils de perfection donnés par J. C. dans son Evangile.

Thérèse, la nouvelle Débora, comme l'a surnommée Grégoire XV, appellera à elle des âmes innocentes. Tandis que Luther et ses pareils courent au mariage, ces femmes se dresseront devant eux avec l'auréole de leur inaltérable pureté... Elle veut procurer des âmes consolatrices à Celui qu'elle aimait, et puisqu'on semble vouloir le crucifier de nouveau, elle et une élite de femmes se serreront autour de lui à l'exemple des saintes femmes du Calvaire. Elle ne voulait qu'une élite, et pas une légion, puisqu'à son avis : « Une seule âme parfaite valait mieux qu'une multitude d'âmes imparfaites. » (1)

Cette pensée fit sortir de terre le premier couvent des Carmélites déchaussées, le monastère de St Joseph d'Avila. 1

Mais ce serait peu connaître l'œuvre de Sainte Thérèse que de croire que sa pensée primitive se soit bornée à la seule réforme des Carmélites. Une fois, les nouvelles Carmélites établies à St Joseph d'Avila, il avait paru difficile à la sainte Mère que ses religieuses réformées fussent soumises à des religieux qui ne le fussent pas.

De plus, elle voulait voir ses filles soutenues par un ordre fraternel, avec une action apostolique de nature à compléter par la conversion des âmes, l'action de la prière. Et ceci, mes frères, vous fait comprendre que dans la pensée de Thérèse, si les Carmélites déchaussées se vouent à la vie contemplative, ses fils à elle, ne seront pas dans toute l'acception donnée à ce mot, un ordre purement contemplatif, mais un ordre mixte, fondé sur la prière sans doute, mais obligé aussi à l'apostolat. Il importe de faire connaître cette nuance. En la méconnaissant, on méconnaît la pensée mère de notre Réforme, et on nous refuse la place qui nous a été fixée par l'Eglise.

(1) Relat. 1561-1562. Lettre, T. III.

Cette dernière pensée de Thérèse fut le point de départ de la fondation des Carmes déchaussés.

La Sainte mûrissait son projet, quand elle en fit la confiance à un religieux de l'Ordre, le P. Antoine de Heredia. Celui-ci, sur le champ, s'offrit pour embrasser cette nouvelle réforme. La Sainte hésita et ne parut pas prendre cette proposition au sérieux. Elle lui demanda de s'éprouver et d'attendre. Son noviciat dura un an, après lequel la Sainte l'accepta. Quelques jours après, un ancien religieux de l'Ordre, le P. Pierre de Orozco, lui recommanda un religieux encore jeune, qu'il croyait propre à seconder son entreprise. C'était le P. Jean d'Yépès, qui deviendra plus tard S^t Jean de la Croix. Dès qu'elle le vit, la Réformatrice en fut enchantée. Elle le détourna de son projet de se rendre à la Chartreuse, lui promettant de le faire travailler à une réforme de son Ordre, qui le satisferait pleinement. Le P. Jean accepta, pourvu que le délai ne fût pas trop long.

Ayant maintenant deux religieux à sa disposition, elle croyait l'œuvre faite et elle remerciait Dieu de lui avoir accordé un trésor tel que ce jeune saint qu'elle nommait agréablement son petit vieillard, son cher petit Sénèque. Puis comparant la petite taille de S^t Jean de la Croix à la belle prestance du P. Antoine, elle ajoutait plus tard en riant qu'au moment d'établir la Réforme des Carmes, « elle n'avait qu'un religieux et demi; mais elle pensait, si elle ne l'avouait pas, que son demi-religieux valait à lui seul une province. » (1)

Quelque temps après, Thérèse appela S^t Jean de la Croix, qui commença, en quelque sorte, le noviciat de sa nouvelle vie auprès d'elle à Valladolid. Puis le 30 septembre 1560, il partit pour Durvelo, accompagné d'un jeune ouvrier qui devait l'aider à rendre sa nouvelle demeure habitable. Il emportait avec lui l'habit de la Réforme que Thérèse avait taillé et préparé de ses propres mains. « Ma mère — lui dit-il, avant de la quitter —

(1) Hist. d'après les Bollandistes T. I. p. 403.

puisque vous avez une si large part dans l'œuvre que j'entreprends, demandez à Notre Seigneur qu'Il m'accorde ses grâces, et que sa sainte bénédiction descende sur moi. Je vous supplie aussi de me donner la vôtre et de bien vouloir, avec nos sœurs, me soutenir par vos prières. » Thérèse émue jusqu'aux larmes, lui promit, au nom de ses filles, que chaque jour on la recommanderait à Dieu, et, s'agenouillant, elle attendit que lui-même la bénit. (1)

Le 28 novembre 1568, premier dimanche de l'Avent, les P. P. Antoine de Heredia et Jean de Yépès, changèrent leur nom en celui de Antoine de Jésus et de Jean de la Croix. Un frère convers qui avait suivi le le P. Antoine, voulut s'appeler Joseph du Christ. La Réforme était commencée. Sainte Thérèse pouvait se consoler désormais de n'être qu'une pauvre femme incapable d'annoncer aux hommes la vérité, puisqu'elle devenait la Mère de toute une génération qui la prêcherait d'âge en âge avec autant de science que de zèle.

Les premiers Carmes déchaussés vécurent pendant plusieurs années dans une maison qui comprenait un porche, une chambre, un galetas et une petite cuisine. Du porche, ils firent une église; du galetas un chœur, et de la chambre un dortoir. Ils sortaient de leur pauvre demeure, pour prêcher et enseigner les populations d'alentour qui manquaient totalement de secours spirituels. Cette Réforme prospéra bientôt, et Sainte Thérèse put, de son vivant, admirer son heureux développement.

II.

Comment la Réforme de Sainte Thérèse s'implanta-t-elle en Belgique, c'est ce que nous allons vous raconter.

Notre pays en 1600 avait été donné en apanage par le Roi d'Espagne, aux Archiducs Albert et Isabelle, avec cette clause que, si ceux-ci ne laissaient pas d'enfants, la Belgique retournerait sous la domination espagnole.

(1) Vie de S^t Jean de la Croix.

Les Archiducs Albert et Isabelle avaient connu en Espagne cette Réforme de la Mère Thérèse que Philippe II avait prise sous sa protection, qu'il avait sauvée même à deux doigts de sa perte. Aussi n'eurent-ils pas de plus vif désir, une fois à la tête de nos provinces, que d'introduire ici la famille religieuse fondée par Sainte Thérèse.

Deux compagnes de la sainte Réformatrice, les Vénérables Mère Anne de Jésus, et Anne de S^t Barthélemy, avaient déjà implanté la famille thérésienne dans le royaume de France. Après quelques années de séjour au royaume très-chrétien, la Mère Anne de Jésus fut invitée par les Archiducs à venir à Bruxelles pour y fonder un couvent de la Réforme. Sur un ordre formel du Souverain-Pontife, la Vénérable arriva à Bruxelles le 22 février 1607. Elle était accompagnée de la Vénérable Mère Anne de S^t Barthélemy et de quelques autres Carmélites amenées par elles d'Espagne en France.

Une fois le nouveau monastère des Carmélites introduit dans la capitale de la Belgique, la vénérée coadjutrice de Sainte Thérèse appuyée par les Archiducs, demanda au Général des Carmes déchaussés d'Espagne quelques religieux pour une fondation en Belgique. Ce dernier s'excusa. La Vénérable s'adressa alors au nom des Archiducs au Pape Paul V pour obtenir du Supérieur de la Congrégation d'Italie, plusieurs Pères pour fonder un couvent de Carmes déchaussés à Bruxelles. Cette demande fut favorablement accueillie. La Mère Anne de Jésus envoya à Rome la somme de deux cents ducats pour les premiers frais de voyage.

Le religieux désigné pour commencer cette œuvre en Belgique fut le P. Thomas de Jésus. Après avoir rempli en Espagne les diverses fonctions de Lecteur en théologie, prieur dans divers couvents, provincial de Castille et définiteur général, il fut appelé sur l'ordre du Pape, à Rome, pour y travailler à la diffusion de la famille de Sainte Thérèse. C'était un saint et un apôtre. Avec ses compagnons, les R. R. P. P. François de S^{ts} Anne, Sébastien de S^t François, Louis de l'Assomption

et Hilaire de S^t Augustin, le P. Thomas de Jésus arriva à Bruxelles vers le milieu du mois d'août 1610.

Nos premiers Pères furent reçus avec de grands honneurs par les Archiducs et tous les habitants de Bruxelles, disent nos annalistes. Ils furent hébergés dans la maison du Révérendissime Dom Bernard Montgaillard, Abbé d'Orval, de l'ordre de Cîteaux, prédicateur des Archiducs. Ils transformèrent cette maison en couvent avec chapelle, et le jour de S^t Michel, patron de Bruxelles, le V. P. Thomas plaça le S^t Sacrement dans la chapelle provisoire, et y inaugura les offices religieux. Ces offices furent suivis dès lors par un grand concours de fidèles et surtout par les membres des plus grandes familles. Ce qui faisait dire à l'Archiduchesse Isabelle, que l'arrivée des Carmes déchaussés avait réformé toute sa cour.

Les Pères ayant reçu des novices, se trouvaient à l'étroit dans ce couvent improvisé, et leur chapelle provisoire ne pouvait plus suffire aux nécessités du culte. La Providence allait délicatement pourvoir au nécessaire.

Dans un banquet donné par le grand maréchal du palais, le Comte de Anover, celui-ci vint à parler à ses nobles invités, des Carmes déchaussés venus récemment dans nos contrées. Le comte démontra qu'il était urgent de venir en aide aux religieux pour leur permettre de bâtir une église et un couvent plus appropriés aux besoins actuels. Lui-même promettait une bonne somme d'argent, si ses invités voulaient comme lui souscrire aux dépenses de cette fondation. La collecte faite aussitôt par le Comte de Bucquoy réunit, séance tenante, 22000 florins. A l'emplacement occupé aujourd'hui par la caserne des Grenadiers, les Archiducs, en présence du Nonce apostolique, S. E. le Cardinal Bentevilio, posaient la première pierre du nouveau monastère, le 8 septembre 1611. En 1614, la Mère Thérèse fut béatifiée par Paul V. A cette occasion, le 5 octobre, au jour anniversaire de sa mort, l'Archevêque de Malines plaça solennellement le Saint Sacrement dans le tabernacle de la nouvelle église. Des
Sainte Thérèse de Jésus. 7

fêtes solennelles furent célébrées pendant huit jours, et c'est un évêque de Namur, Mgr François Buisseret qui eut l'honneur de prêcher en cette circonstance, le premier panégyrique de notre Bienheureuse Mère.

En 1621, nos Pères eurent la bonne fortune de posséder le V. P. Dominique de Jésus-Marie, qui après avoir assisté à la bataille de Prague où sa parole avait conduit les soldats catholiques à une victoire inespérée contre les protestants, venait assister à ses derniers moments la veuve de l'Archiduc Albert, et recevoir son dernier soupir. Nos Pères continuèrent leur apostolat. Celui-ci fut si apprécié que les grandes familles réclamèrent comme un honneur le privilège d'avoir leur sépulture dans le monastère des Carmes. Parmi celles-ci, je citerai pour mémoire, une comtesse d'Egmont née princesse d'Arenberg. en 1716; le Comte Christophe de Baillet en 1732; le poète Jean-Baptiste Rousseau en 1741; la Comtesse Marie-Thérèse-Yolande van der Burch en 1742; le Duc de Bournonville décédé à Madrid fit envoyer son cœur après sa mort pour y être déposé dans la sépulture de ses parents.

Hélas! pourquoi fallut-il qu'une inique persécution vint en 1796, détruire ce cloître, et cette église qui était devenue pour le peuple de Bruxelles, un centre de dévotion et de piété! Les décrets de la Providence sont impénétrables, mes frères.

Voilà, mes frères, ce que j'ai appelé la préhistoire de ce couvent jubilaire. Il était nécessaire que je vous rappelle les anciennes gloires de notre famille religieuse, pour mieux vous faire comprendre la gratitude que nous devons à Dieu. Sans doute ces gloires furent, à une époque néfaste, voilées par les tristes jours de la Terreur.

Mais ne craignons pas, mes frères : il en est des ordres religieux comme de l'Eglise elle-même dont ils sont les corps spéciaux; ils ne semblent s'écrouler dans leur vétusté que pour renaître pleins de vie et de force. Comme l'a dit si bien Montalembert, dans un mot resté célèbre : « Les moines comme les chênes, sont éternels! »

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

L'Œuvre de Dieu.

Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in coelis est.

Que votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux.
S. Matt. V. 16.

MES FRÈRES,

Le magnifique sermon de Jésus sur la montagne dont cette parole est tirée, se divise en deux parties. Dans la première, le Sauveur rappelle à ses auditeurs les qualités morales nécessaires aux citoyens du royaume des Cieux. A chacune d'elles est assurée une promesse de récompense qui consiste toujours, sous une forme ou sous une autre, dans la possession du royaume des cieux : on les a appelées Béatitudes.

Dans la deuxième partie, Jésus parlant spécialement à ses disciples, en tant que ministres de l'Évangile, leur décrit leur beau rôle à l'égard des hommes, et les engage à le remplir dignement. S'ils sont le sel de la terre, s'ils doivent garantir les âmes de la corruption par la prédication, et par les Sacrements qu'ils sont chargés d'administrer, ils sont aussi la lumière du monde, *vos estis lux mundi*.

On n'allume pas — disait le Maître — une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

C'est aussi ce que je compte faire aujourd'hui. Pendant un demi-siècle, mes frères, il s'est fait beaucoup de bien

dans cette maison et dans cette église. N'est-il pas à propos de tirer de l'obscurité toutes ces choses, de montrer sans voile cette lumière, ne fût-ce que pour un seul jour, afin que vous aussi, mes frères, vous rendiez gloire au Père qui est dans les Cieux. *Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in coelis est.*

Ce n'est pas notre gloire, mes frères, que je viens mendier ce soir. Notre Seigneur nous a demandé de ne point cacher nos bonnes œuvres, non pour nous glorifier, mais pour la gloire de Celui qui nous a choisis et qui nous a donné notre vocation ainsi que les grâces nécessaires pour être à la hauteur de notre tâche.

Pour juger si une œuvre vient de Dieu, il faut juger de ses commencements. N'est-ce pas l'apôtre St Paul qui a dit : « Dieu choisit ce qui est petit pour confondre ce qui est grand ; Il emploie ce qui est vulgaire aux yeux du monde pour abattre les grandeurs terrestres. » En étudiant les cinquante années de ce monastère, j'ai été frappé de l'assistance particulière de la Providence. Elle se manifesta, cette divine Providence, dans les humbles débuts de notre fondation. Elle se manifesta dans les dévouements qu'elle suscita, et dans ces hommes qui vinrent ici par vocation travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

I.

Et d'abord, dans sa fondation.

Vers 1857, le Saint-Siège avait pour représentant auprès du premier Roi des Belges, S. E. Mgr Gonella. Celui-ci déplorait la pénurie de familles religieuses dans la capitale du royaume.

Plusieurs fois il s'ouvrit au Provincial des Carmes déchaussés, du désir qu'il avait, de voir bientôt les fils de Sainte Thérèse reprendre à Bruxelles la place que la Révolution française leur avait enlevée.

Déjà nos Pères avaient repris leurs couvents de Gand, de Bruges, d'Ypres et de Courtrai. Les Supérieurs songèrent dès lors à déférer au désir si nettement exprimé par le Représentant du Saint-Siège. Trois maisons furent achetées successivement à l'emplacement que nous occupons, par le T. R. P. Brocard, Provincial. Mais les événements politiques d'alors, suscités par les loges maçonniques, n'inspirèrent pas grande confiance à nos religieux, et la fondation décidée en principe fut retardée.

Le 4 décembre 1859, l'atmosphère politique s'étant éclaircie, deux Pères Carmes et un frère convers arrivèrent à Bruxelles, pour travailler à la fondation du monastère projeté. C'étaient le R. P. Pierre d'Alcantara, le R. P. Berthold-Ignace et le frère Julien. Certes les Pères fondateurs avaient été bien choisis. Tous deux avaient reçu du ciel une belle et noble intelligence, et leur vertu eut tôt fait de conquérir le respect et la confiance de tous ceux qui eurent le bonheur de les approcher. Une petite somme de soixante francs et quelques objets indispensables au culte, tel était tout le trésor qu'ils apportaient ici. Mais qu'importe! Comme l'écrivit l'annaliste du monastère, ils arrivaient au nom du Seigneur, *in nomine Domini*, et ils connaissaient la parole du Sauveur : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ». Ne venaient-ils pas travailler ici à la plus grande gloire de Dieu, à l'édification du prochain, et au salut des âmes?

Dieu, qui leur avait inspiré cette entreprise, ne leur fit point défaut. Fils de Sainte-Thérèse, ils se rappelèrent le mot de leur Mère : « Thérèse et trois ducats, c'est peu, bien peu! Mais Thérèse, trois ducats et Dieu, c'est plus qu'il ne faut pour réussir. »

Pendant douze jours, les religieux disposèrent une partie des maisons acquises en oratoire, et le reste fut transformé aussi bien que possible en couvent provisoire. Le 15 décembre, jour de l'octave de l'Immaculée Conception, le P. Provincial prit possession du nouveau monastère au nom de l'Ordre, célébra la sainte Messe,

et déposa le S^t Sacrement dans la modeste chapelle. Le couvent de Bruxelles, supprimé par la Terreur en 1796, renaissait à la vie publique dans le silence et la pauvreté. Dieu en prenait possession par sa présence eucharistique. Il était écrit que Celui qui avait décidé cette fondation en serait désormais le défenseur et le protecteur.

II.

Accueillis avec une paternelle bonté par le Curé de S^t Boniface, le très regretté Mr. Mortas, nos religieux furent visités souvent par lui et aidés dans leur fondation. Mais n'empêche que les Pères étaient bien pauvres!

La Providence suscita, en leur faveur, la charité toute fraternelle de nos Sœurs Carmélites. Elles adoucirent, comme de véritables mères, les rigueurs de cette pauvreté. Dans ces circonstances, une de leurs tourières, M^{lle} Elisabeth Van Wilder se dépensa sans mesure. Elle était l'intermédiaire, mais l'intermédiaire infatigable. Que de courses ajoutées aux courses si nombreuses! Que de lourds paquets succédaient à ceux qui déjà avaient fatigué ses bras! Plusieurs fois, à la tombée du jour, on la vit portant sur sa tête la pauvre paillasse, humble couche des religieux; les passants la regardaient étonnés; les employés de l'octroi la suivaient d'un œil soupçonneux, et elle allait joyeuse sous le fardeau que sa générosité trouvait léger.

Ce n'était là cependant que le commencement des merveilles qu'allait opérer son zèle, et je m'en voudrais de ne pas mettre en relief, en notre siècle égoïste, ce dévouement obscur mais sublime d'une humble et pieuse servante.

Les Pères voulurent avant tout bâtir leur église. Pour obtenir des ressources, ils avaient émis des titres de fondation. Dieu seul sait combien de ces titres l'ingénieuse habileté d'Elisabeth et de Thérèse sa sœur, réussit à placer.

Puis, l'édifice construit, il fallut songer aux ornements sacrés. Ainsi le voulait l'amour d'Elisabeth pour la beauté

de la maison de Dieu et des offices de l'Eglise, et cet amour sut lui faire trouver d'incroyables industries.

La dévotion des Carmes envers St Joseph, legs pieux reçu de Sainte Thérèse leur Mère, avait inspiré aux fondateurs du couvent de Bruxelles d'ériger dans leur église, une association empruntée au petit séminaire de Bonne-Espérance, et qui avait pour titre : « les Enfants de St Joseph ». Ce fut à St Joseph qu'Elisabeth et sa sœur, de concert avec deux ou trois personnes de même condition, imaginèrent d'offrir comme présent, au jour de sa fête, une pièce d'un ornement qu'elles voulurent magnifique. Pour en faire les frais, elles installèrent sur un petit trône une statue de St Joseph entourée de bougies et de fleurs. A ses pieds, elles déposèrent une petite bourse. Personne ne pouvait venir au couvent des Carmélites, que Thérèse ne l'intéressât à ce qu'elles appelaient dans leur langage populaire : « le potje » de St Joseph ; et dans ses courses multiples, Elisabeth trouvait moyen d'obtenir pour lui l'obole du pauvre et les aumônes plus importantes des fournisseurs et des riches.

Il est d'usage dans l'ordre du Carmel, de faire précéder la fête de St Joseph, d'une neuvaine de mercredis. C'est au premier de ces mercredis qu'on inaugurerait cette collecte, et on la poursuivait neuf semaines sans trêve ni merci. Ainsi chaque année, le 19 Mars, aux pieds de St Joseph, on pouvait admirer une pièce du magnifique ornement en drap d'or, qui après 40 ans, sert encore aujourd'hui et que vous pouvez voir à toutes nos grandes solennités. En 1863, la chasuble était donnée. En 1864, vinrent les dalmatiques, et il en fut ainsi d'un ornement rouge et d'un ornement violet. Je l'ai entendue moi-même, il y a huit ans, raconter la joie qu'elle et ses compagnes éprouvaient le dimanche quand, après le salut, elles allaient compter le trésor amassé pendant la semaine. C'était long à compter, car les pièces d'or étaient bien rares, si parfois il s'en trouvait ; celles d'argent étaient plus nombreuses, mais encore qu'était-ce

en comparaison de la masse de pièces de cuivre ou de nickel qui découlaient de leur sac, et qu'elles comptaient avec grand soin!

Oh! je ne m'étonne plus si ce S^t Joseph que cette humble fille de notre Tiers-Ordre avait tant aimé, vint lui-même la chercher le jour de sa fête pour la conduire au séjour des Elus.

Bientôt, grâce aux sympathies dont jouissaient nos Pères, l'église qui nous abrite sortit de terre. Le 15 octobre 1861 Mr. l'abbé Verhoustraeten, Doyen de S^{te} Guldulle, entouré d'une nombreuse délégation de Capucins et de Rédemptoristes, posait la première pierre du Maitre-autel. L'année suivante, le 19 mars 1862, le Curé de la paroisse, délégué par l'ordinaire, Mr le Chanoine Dhanis bénissait l'église et la livrait au culte.

Le 8 septembre 1864, deux nouvelles cloches, dons de nos bienfaiteurs, étaient baptisées par S. E. Mgr Lodockowski, Nonce apostolique. Elles avaient pour parrains et pour marraines, la première, le Baron de Gerlache, l'illustre membre du Congrès national, et Madame Storms; la seconde, le Comte Martini et la Comtesse d'Andelot, née marquise de Rodes.

Bientôt la Providence ménageait à notre église les orgues dont vous admirez les jeux si divers, si harmonieux. Elles étaient placées et inaugurées le 9 octobre 1869 par l'organiste du Roi, Alphonse Mailly.

En 1874, grâce à la générosité du Comte Edgard du Val de Beaulieu et de sa noble épouse, née princesse de Looz-Corswarem, sous la direction intelligente de l'éminent architecte d'Amsterdam, Mr. Cuypers, dont la réputation est mondiale, les murs blancs du sanctuaire se revêtaient d'une décoration artistique appropriée au style de l'église.

En 1877, les confrères du Scapulaire complétaient l'ameublement du sanctuaire par ce banc de communion, dont les figures allégoriques rappellent le sens du mystère eucharistique.

Oui, mes frères, Dieu a été libéral envers nous pendant ces cinquante années écoulées, en suscitant tous ces dévouements pour aider nos fondateurs dans leur ministère et dans leur culte envers le Dieu de nos autels.

Qu'Il soit béni pour tous ses dons ! Je voudrais les nommer tous, ces chers bienfaiteurs ; mais qu'ils reçoivent ici, du haut de cette chaire, un souvenir ému et reconnaissant. Jamais les fils de Sainte Thérèse ne perdront la mémoire de leurs bienfaits !

III.

Dieu avait donc présidé à la fondation de ce monastère. C'est lui qui suscita les dévouements auxquels je viens de rendre hommage. Le champ de la moisson était prêt à recevoir les ouvriers qui par leur ardeur lui feraient donner tous ses fruits. C'est lui encore qui les suscitera.

Si le Carmel de 1610 s'illustra dans l'histoire par les services qu'il rendit à la population bruxelloise, et par les hommes de bien qui y consacrèrent leur labeur et leur piété, il me semble que celui de 1859 ne fut pas moins gratifié de la part de la Providence.

C'était un homme de Dieu que ce P. Pierre d'Alcantara qui après avoir quitté le clergé séculier, s'était voué à la vie carmélitaine.

Il ne l'était pas moins, ce compagnon du premier supérieur de ce couvent, le T. R. P. Berthold-Ignace. Dieu avait orné son âme des plus riches dons de l'intelligence et du cœur. Appartenant au clergé de Tournai, il fut, pendant plusieurs années, l'économe du petit séminaire de Bonne Espérance. Pourquoi quittait-il le monde où, jouissant de l'estime et de l'amitié de son Evêque, Mgr Labis, il voyait s'ouvrir devant lui les plus honorables carrières ? Il avait pensé fuir les charges en se cachant sous la bure, mais Dieu voulut qu'il mit à profit les dons qu'il avait reçus de sa bonté.

Deux fois de suite, en 1864 et en 1867 il fut élu Prieur de cette maison. Il fut l'âme de notre couvent, n'y épargnant ni ses labeurs ni ses peines. C'est lui qui conçut le dessein de faire couronner la statue de S^t Joseph. Plusieurs ouvrages attestent qu'il fut aussi bon écrivain que bon administrateur. En 1876, il fut élu provincial, et en 1881, il fut appelé à siéger à Rome, dans le conseil suprême de l'Ordre aux côtés de celui qui est aujourd'hui le Cardinal Gotti.

Après lui, un brillant fils de Sainte Thérèse, qui travailla ici à la gloire de Dieu, fut le T. R. P. Denis. Théologien consommé, il remplit les charges de lecteur de théologie, de Provincial et de Définitéur général. Lorsque Léon XIII éleva notre Père Jérôme-Marie Gotti à la dignité épiscopale et le choisit comme internonce au Brésil, il désigna pour le remplacer à la tête de l'Ordre, cet illustre enfant de la Belgique. Son généralat achevé, il fut désigné aux postes de Consultant des congrégations du S^t Office et de la Propagande. Bientôt après, Léon XIII, voulant le garder auprès du trône pontifical, le fit sacrer archevêque titulaire de Damas. Pie X a conservé à cette gloire de notre Carmel belge la confiance que son prédécesseur lui avait témoignée.

Un autre religieux de notre Communauté, qui lui fut ravi trop tôt, fut le R. P. Raphael décédé le 20 juillet 1893 à l'âge de 46 ans. Après avoir été pendant plusieurs années professeur de théologie dans notre couvent de Gand et dans celui de Bruxelles, il devint prieur de cette maison en 1888. C'est alors qu'il se fit connaître et prit rang parmi les théologiens les plus distingués par ses ouvrages de théologie morale. Prédicateur plein d'onction, il dut renoncer à la chaire à cause d'une affection de la gorge. Il se délassait de ses graves spéculations et de son ministère en composant des pièces de vers toujours délicates et gracieuses. La mort le surprit au réfectoire. Mais une de ses poésies nous révèle son état d'âme; écoutez-la, ses derniers vers le peignent tout entier :

Daigne, ô Vierge, ta main bénie,
A travers les flots de la vie
Me conduire ainsi jusqu'au port;
Comme un enfant à la mamelle,
Je veux sous l'aile maternelle
Dormir le sommeil de la mort!

Au milieu d'hommes de valeur, tel que ce modeste P. Clément qui puisa du Cœur de Jésus le secret de consoler les âmes, tels encore que les R. R. P. P. Ange, Léon-Marie et Emmanuel, une figure surtout émerge, et je m'en voudrais de la laisser dans l'ombre. C'est celle du T. R. P. Etienne de Sainte Thérèse, plusieurs fois prieur de cette maison, restaurateur de notre province. Que de fois cette chaire retentit de sa parole onctueuse et apostolique, qui le fit classer parmi les premiers orateurs du pays. Toutes les cathédrales de Belgique, la plupart de nos maisons d'éducation, comme les paroisses les plus humbles de tous les diocèses ont entendu sa parole qui conquérait les plus incrédules par l'irrésistible magnétisme de la conviction. Il connaissait si bien les âmes : son regard savait si bien pénétrer dans les cœurs et fouiller dans leurs moindres replis, et cela, avec une discrétion, une délicatesse exquise qui provoquait irrésistiblement la confiance la plus entière! Le bonheur de faire des heureux fut souvent son partage. Et s'il fut en butte à bien des ingrattitudes, pour tous cependant il fut toujours le bon Père Etienne. Son grand cœur avait su gagner les âmes des grands et des humbles, et privilège rare, se faire l'ami des plus nobles familles et des plus petits enfants du peuple.

Mais Dieu qui fait croître les œuvres dans l'épreuve et par la croix, nous donna et cette épreuve et cette croix, il y a cinq ans, en l'enlevant à notre religieuse affection.

N'avais-je pas raison de dire que c'est la gloire de Dieu que je venais chanter dans l'œuvre de la fondation et des cinquante années d'existence de notre cher monastère? N'est-ce pas lui qui a présidé à sa naissance?

N'est-ce pas lui qui a ménagé ces nombreux bienfaiteurs et amis? N'est-ce pas lui qui suscita ces apôtres qui l'ont arrosé de leurs sueurs et l'ont fait prospérer par leur labeur.

Entonnons dès lors le chant de l'action de grâces. Mais prouvons notre gratitude en nous souvenant de ceux qui ont travaillé au salut des âmes. Imitons leur foi, leur dévouement afin que des lustres nouveaux s'ajoutent aux lustres écoulés, pour l'accomplissement des desseins de Dieu, et que les hommes, en voyant le bien accompli, glorifient encore le Père qui est dans les Cieux.

DIXIÈME CONFÉRENCE.

Fruits et espérances.

Induxi vos in terram Carmeli ut comederetis fructum ejus et optima illius.

Je vous ai fait entrer dans la terre du Carmel pour que vous goûtiez ses fruits et ses meilleures productions.

Jér. II, 7.

MONSEIGNEUR, (1)

MES FRÈRES,

Nous sommes au terme de notre tâche. Dans quelques heures, ces fêtes jubilaires auront cessé. Bientôt cette église et ce cloître reprendront leur vie accoutumée. Et cependant laissez-moi encore jeter les yeux sur les jours et les années qui viennent de s'écouler. Comme le Prophète, je vous ai conduit les jours précédents dans la terre du Carmel. Nous avons repassé dans notre âme reconnaissante, les grandes choses qui s'y sont opérées.

Dans notre dernier entretien, je vous montrais, pas à pas, la sainte Providence, fondant ce monastère, fécondant par de saintes influences et des dévouements sublimes, le champ dévolu à l'activité de nos Pères. Et ce matin, mes frères, ce n'était pas sans émotion que je vous voyais, en rangs pressés vous diriger vers cette table sainte pour y recevoir le Dieu, auteur de tous les dons. Vous avez voulu participer à notre joie, communier à nos fêtes, et vous avez pensé que vous ne pouviez mieux témoigner votre gratitude vous aussi qu'en communiant avec nous dans la réception du Pain de Vie.

Soyez en mille et mille fois bénis! Qu'ils ont dû tressaillir là-haut, ces vieux moines qui ont planté cette

(1) S. G. Mgr Heylen, Evêque de Namur.

vigne du Carmel et qui l'ont arrosée de leurs sueurs! Qu'ils ont dû sourire au ciel au spectacle de ces fêtes, tous ceux qui de loin comme de près coopérèrent à la fondation de ce Carmel jubilaire!

Je vous ai entretenu de l'histoire de ce Carmel, il me reste aujourd'hui à vous faire ce qu'on appelle en langage d'affaires, le bilan de ses œuvres et à ajouter un mot pour vous expliquer ses espérances. *Induxi vos in terram Carmeli, ut comederetis fructum ejus et optima illius.*

MONSEIGNEUR,

Comment m'exprimer pour redire à Votre Grandeur toute notre reconnaissance pour l'amabilité avec laquelle Elle a accepté de s'arracher un instant aux soucis de son vaste diocèse et de venir ici présider cette troisième journée de nos fêtes!

Permettez-moi, Monseigneur, de dire que cette acceptation ne m'étonne nullement.

La première raison, nous le savons tous, c'est que lorsqu'il y a du bien à faire ou à encourager quelque part, on est certain que l'Evêque de Namur y sera, et plus d'une fois dans ce vaste diocèse de Namur qui est si fier de vivre sous votre houlette, il m'a été donné de constater que Votre Grandeur ne ménage ni son temps, ni ses forces. Il y a une seconde raison qui explique votre auguste présence. L'Evêque de Namur appartient à l'Ordre de S^t Norbert, dont les fils, comme les fils du Carmel, ont été revêtus par Marie de l'habit qu'ils portent.

Au reste, il sera agréable à Votre Grandeur de savoir, que le premier panégyrique de la Réformatrice du Carmel à peine béatifiée, fut prêché à Bruxelles, dans la première chapelle des Carmes déchaussés, le 5 octobre 1614 par S. G. Mgr François Buisseret, Evêque de Namur. Son successeur sur le siège de S^t Aubin était donc désigné pour assister au jubilé de la restauration du Carmel réformé, à Bruxelles.

Daigne la Vierge d'Avila se souvenir au ciel du témoignage d'affection que Votre Grandeur donne à ses fils. Les prières de nos cœurs reconnaissants monteront souvent vers elle, afin qu'elle bénisse votre épiscopat, et le cher troupeau confié à sa sollicitude!

I.

Monseigneur, mes frères.

Après avoir dit les jours précédents, comment Dieu dans son ineffable miséricorde avait préparé la fondation de ce Carmel, quels hommes il lui avait députés, quels bienfaiteurs insignes le soutinrent de leurs largesses, il est temps de passer sommairement en revue, les fruits de grâce dont ce monastère fut l'instrument.

Si la vie extérieure de l'Eglise se manifeste par le culte public, ce culte est le moyen de parler aux âmes pour les éclairer, les élever au dessus de la matière jusqu'à ce Dieu trois fois saint que le culte honore.
Per visibilia ad invisibilia.

Mais ce qui développe la vie chrétienne, et ce qui la manifeste au dehors, c'est ce qu'on appelle les dévotions.

Sans doute il est bon de le rappeler en un temps où la confusion règne dans les esprits, les dévotions ne sont pas la fin du christianisme, mais les moyens pour atteindre cette fin.

Les fondateurs du Carmel de Bruxelles, l'avaient ainsi compris. Ils n'avaient qu'à se rappeler l'histoire de l'ancien monastère, celui de 1610, pour suivre cette ligne de conduite. Fils de Sainte Thérèse, en dédiant leur nouvelle église à celui que leur Mère avait tant aimé, et dont elle fut l'apôtre infatigable, ils voulurent donner à la dévotion envers St Joseph, un renouveau de splendeur.

Déjà le 26 mars 1696, une confrérie de St Joseph avait été érigée en l'ancien monastère de la rue des Petits-Carmes, grâce aux pieuses sollicitations du duc de Bavière, Maximilien-Emmanuel, auprès du Pape Innocent XII.

Nos Pères la relevèrent en quelque sorte dès 1861, dans la chapelle provisoire du nouveau couvent, par l'établissement de l'Association des Enfants de St Joseph qui comptait à la fin de sa première année, au delà de 7000 membres. A la tête de ceux-ci figuraient le nonce apostolique d'alors, Mgr Lodockowski, l'archevêque de Malines, les évêques de Gand et de Tournai, ainsi que les descendants des familles les plus illustres de Belgique. Cette association dota bientôt notre église de cette magnifique statue du Père nourricier de Jésus.

Mais le T. R. P. Berthold, alors prieur de ce couvent, méditait quelque chose de grand pour l'honneur du glorieux patriarche, et un jour, c'était au commencement de 1869, il fit part de son dessein à ses frères en religion : « Jusqu'ici le Souverain-Pontife n'a couronné que les statues de l'enfant Jésus et de sa Mère; si l'on pouvait obtenir le couronnement de la statue du père adoptif du Sauveur. C'est, il est vrai, une nouveauté. » Et les autres Pères de répondre : « Il faut le demander; Pie IX ne peut refuser cette gloire à celui que le Concile du Vatican va proclamer Patron de l'Eglise universelle. Il accordera ce nouveau privilège à l'Ordre qui a tant contribué à propager la dévotion à St Joseph! »

Le P. Prieur fit présenter son humble supplication au Saint-Père, et en effet, au mois de mars suivant, Pie IX expédiait le bref tant désiré. Le 20 octobre 1869 fut choisi pour la cérémonie grandiose du couronnement. Ce jour-là, avec une solennité inouïe et une pompe qu'on pourrait dire sans égale, en présence du clergé séculier et régulier de toute la ville, au milieu d'une émotion indescriptible, Mgr Cattani, nonce apostolique, posa au front de l'image sainte la couronne d'or que les oblations des fidèles avaient pieusement composée. Pie IX ajouta bientôt une nouvelle faveur à la première. Il érigea l'Association des Enfants de St Joseph en archiconfrérie; elle comptait alors près de 70000 associés. Je cite ces chiffres, parce qu'ils ont leur particulière éloquence.

Après avoir établi le culte de leur bien-aimé Père S^t Joseph, nos fondateurs se devaient à eux-mêmes et à l'Ordre du Carmel de reconstituer l'ancienne confrérie de N. D. du Mont Carmel ou du S^t Scapulaire.

Le 6 juillet 1863, avec l'approbation de l'Ordinaire, ils rétablissaient l'antique confrérie. Un conseil fut formé parmi des hommes d'élite de la capitale qui se chargeaient de recruter des membres, et de gérer les ressources de la confrérie. Celle-ci eut pour premier doyen le Baron de Gerlache, et pour premier vice-doyen, le Comte Martini.

C'est à cette confrérie que l'on doit la splendeur des fêtes de la S^{te} Vierge célébrées dans cette église. Laissez-moi vous citer pour mémoire, celles du 650^{me} anniversaire de la donation du S^t Scapulaire faite par Marie à Saint Simon Stock. Jamais je n'oublierai l'imposante communion générale du jour de clôture de ces fêtes. Pendant près de deux heures, S. E. le Cardinal Goossens distribua la sainte communion, et la messe solennisée qu'il commençait à 6 heures 1/2, se termina à 9 heures. L'enthousiasme fut grand, mais il déborda quand le soir S. A. R. la Princesse Clémentine de Belgique assistant à la clôture, participa officiellement à cette pieuse manifestation de piété en l'honneur de Marie.

C'est par Joseph et Marie que l'on va à Jésus. Les circonstances le démontrèrent dans l'histoire de notre monastère. Cette église fut peut-être la première de Bruxelles où le Sacré-Cœur reçut un culte solennel, et la dévotion des premiers vendredis du mois y prit un essor large et puissant. Le 13 mai 1863, une statue du divin Cœur prit place dans ce temple. Le 29 janvier 1864, une neuvaine solennelle convia les fidèles à préparer l'installation canonique de la Confrérie du Sacré-Cœur qui eut lieu le 9 février suivant.

Ajoutez à cette nomenclature déjà longue, le bien accompli dans les âmes par les fêtes grandioses du troisième centenaire de la mort de Sainte Thérèse en 1882, préparées par un comité ayant à sa tête l'ambassadeur et l'ambas-

sadrice d'Espagne, Mr. et Mme Merry del Val, les parents de S. E. le Cardinal-Secrétaire d'Etat. Ajoutez-y ces fêtes inoubliables pour célébrer la béatification de la Beuse Marie des Anges, des B. B. Denis et Redempt, et des B. B. Carmélites martyres de Compiègne. Tout cela sema à divers intervalles de l'histoire de ce couvent, un renouveau de ferveur chrétienne qui est attesté par un nombre imposant de confessions et de communions.

J'ai sous les yeux les chiffres exacts des communions distribuées ces six dernières années, alors que les églises se sont multipliées dans la banlieue de Bruxelles. Ces chiffres sont suggestifs.

En 1903, on distribua en cette église : 46100 communions.

En 1904, 50450. En 1905, 51100. En 1906, 53000. En 1907, 59000. En 1908, 62750. Et cette année déjà pour les six premiers mois nous avons le chiffre imposant de 36300 communions. Tout nous fait espérer que nous pourrions atteindre cette année le chiffre de 70000 communions.

Or, mes frères, voilà la preuve du bien qui s'est opéré ici ; parce que, on le disait récemment, à l'inoubliable Congrès de Malines : « Semez des hosties, vous récolterez des héros ! » C'est là le thermomètre de l'épanouissement de la vie chrétienne. C'est devant cette efflorescence de piété dont nous avons été les heureux témoins que nous nous écrivons dans l'accent de notre gratitude : Merci, ô mon Dieu de nous avoir si providentiellement amenés ici. Merci, de nous avoir appelés à féconder cette vigne que votre droite avait plantée.

Ah ! sans doute, nous n'ambitionnons pas la gloire du monde : elle passe comme la fumée. Nous n'ambitionnons pas les biens de la terre : nous les avons foulés aux pieds le jour de notre profession religieuse. Ce que nous ambitionnons par dessus-tout, ce pourquoi battent nos cœurs, c'est la réalisation de cette sublime demande de la plus sublime des prières : *Adveniat regnum tuum !* Ce que, comme notre Sainte Mère, nous voulons de

toute l'énergie de notre volonté et de toutes les ardeurs de notre zèle, c'est qu'il n'y ait plus autour de nous une seule âme qui ne connaisse votre amour et qui ne bénisse votre nom !

II.

Mes frères, si je viens de vous faire le bilan de notre couvent jubilaire, l'inventaire de tout le bien dont il fut l'occasion, ce n'est pas, croyez-le bien, pour qu'il en rejaille sur nous un peu de cette admiration stérile que nous laissons à ceux qui travaillent pour le monde.

Ce que nous demandons, c'est la justice, c'est la liberté de continuer parmi vous la mission de nos illustres devanciers.

Je ne le sais que trop bien, une conspiration est tramée depuis des années dans les loges maçonniques. Celles-ci s'efforcent de plus en plus de jeter la suspicion sur les ordres religieux. Et un regard jeté sur l'histoire contemporaine, ne montre que trop la haine que la puissance occulte nous a vouée. Nous en sommes fiers du reste. Chaque fois que les adeptes de ce pouvoir triomphent, chaque fois que sur un pays se lève le vent de la persécution, les premiers frappés, les premiers soldats de la bonne cause sur qui se portent les premiers coups, ce sont les religieux. L'exemple de nos voisins du Sud en est la plus évidente démonstration.

Quand la triste loi des Congrégations fut votée au parlement français, quelques optimistes se flattaient de voir nos adversaires respecter au moins les évêques et le clergé paroissial. Ils doivent reconnaître avec amertume aujourd'hui qu'ils se sont trompés. La destruction de l'Eglise rêvée par les sectes anti-chrétiennes se fait sur un plan savamment combiné et déclaré par un fougueux révolutionnaire en ces mots qui le peignent sur le vif : « D'abord la moinaille, puis la prêtraille et enfin la mi-

traile. » Ce n'est que trop vrai : après avoir supprimé les moines, on s'en prendra aux prêtres séculiers; on ne frappe le religieux que pour mieux atteindre le curé.

Sans doute, mes frères, vous ne partagez pas ces sentiments! Mais l'effort des sectes ténébreuses n'a-t-il pas préparé cet état d'esprit? — préparation qui est une des tactiques de la loge — qui fait dire par quelques âmes bien pensantes : A quoi bon des religieux? C'était bon au temps passé. Mais aujourd'hui il faut moderniser tout cela!...

Les nécessités sociales modernes déterminent, je le veux bien, une poussée d'apostolat plus extérieur. Et quand il s'agit de soutenir des œuvres aussi indispensables que celle des Ecoles catholiques, c'est une justice qu'on doit nous rendre, toujours nous les avons soutenues par notre parole et nos petites influences.

Les œuvres se multiplient, ai-je dit, et quelquefois elles se matérialisent, hélas! Il y a là un écueil : c'est qu'à force de se dépenser à l'extérieur, on oublie un peu sa propre âme. La vie dans les œuvres n'est durable et féconde que si elle est appuyée sur une forte culture intérieure.

Un grand homme d'Etat dont vous ne récuserez pas l'autorité, Donoso Cortès l'a écrit le 21 juillet 1849 : « Pour moi, l'idéal de la vie, c'est la vie monastique. Je crois que ceux qui prient font plus que ceux qui combattent; et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que, s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au

ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. » (1)

C'est là notre mission, mes frères, et j'ajouterai, c'est là notre espérance. C'est le bonheur d'y travailler que nous vous demandons. C'est l'espoir aussi de vous y voir contribuer en nous y aidant par votre dévouement et votre confiance.

Alors d'autres lustres s'ajouteront aux lustres écoulés, et nous attendrons avec confiance cette vie immortelle, cette fête céleste dont les années ne se comptent ni par la cinquantaine ni par la centaine, mais dont la joie se renouvelle sans ombre, sans mesure et sans terme dans les délices inénarrables de la bienheureuse éternité!

(1) Corr. Œuvres : t. II, p. 124.

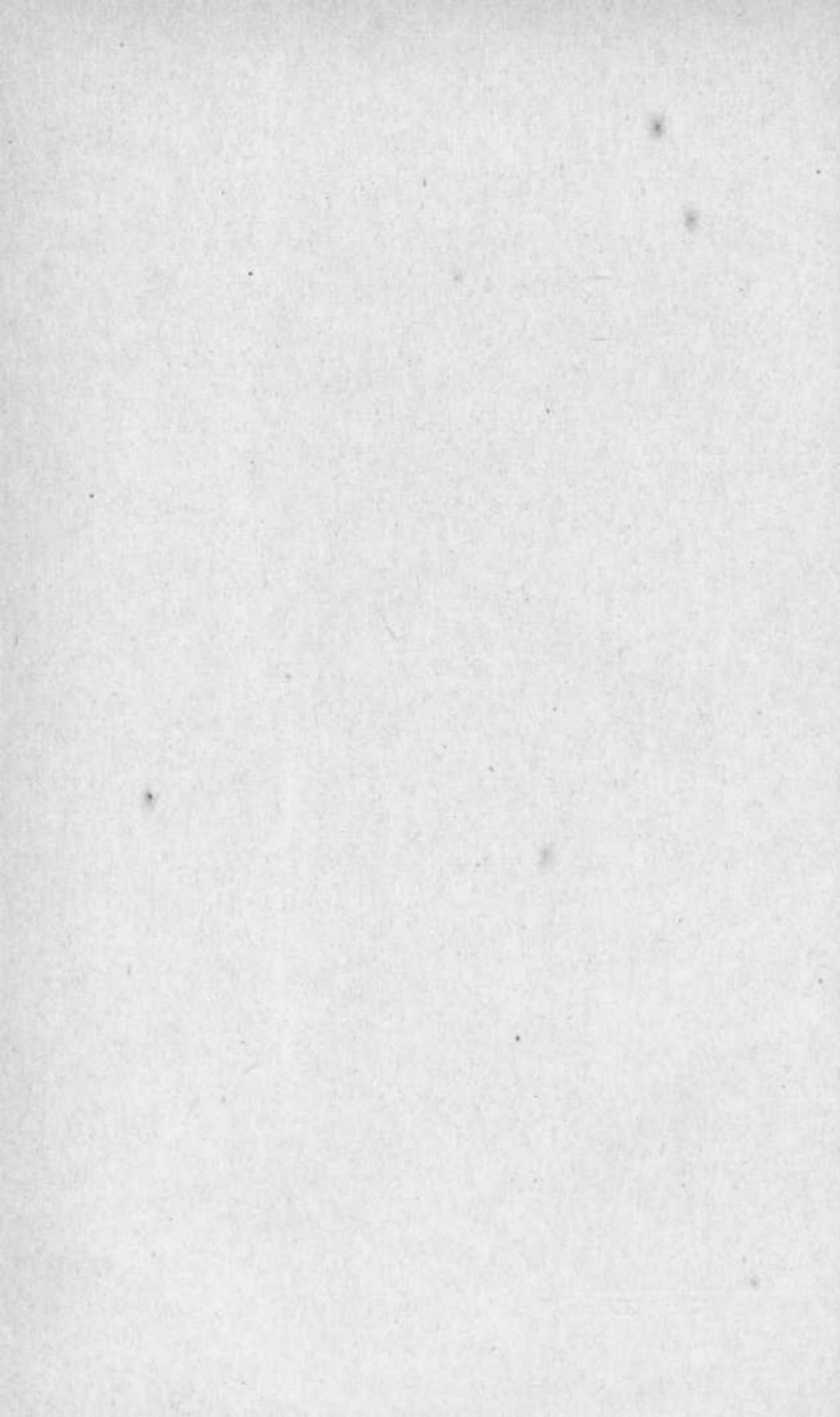


Table des Matières.

	PAGES.
Préface	5
1. La sainteté de Thérèse de Jésus	25
2. Sainte Thérèse, sa mission au XVI ^e siècle	35
3. La Conscience de Sainte Thérèse	44
4. Le Caractère de Sainte Thérèse	54
5. Le Cœur de Sainte Thérèse	62
6. Les souffrances de Sainte Thérèse	71
7. Les gloires de Sainte Thérèse	81
8. La préhistoire du Couvent des Carmes à Bruxelles	90
9. L'Œuvre de Dieu.	99
10. Fruits et espérances	109



·p39







MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús.

Número.....	2111	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	117	Precio de adquisición. »
Tabla.....	2	Valoración actual.....	»

21

HU

SA

TE

2111.

HUBERT

SAINTE

HELENE